

LETTRES SUR LA NATURE

SAINT-DENYS GARNEAU



L'INDEX
NATURE WRITING

LETTRES SUR
LA NATURE

SAINT-DENYS GARNEAU

*Texte conforme à l'édition
critique établie par Michel Biron*

L'INDEX

NATURE WRITING

*L'Index, là où fiction
et documentaire se côtoient.*

Dans les bois, nous revenons à la raison et à la foi. Là, je sens que rien ne peut m'arriver dans la vie, aucune disgrâce, aucune calamité que la nature ne peut réparer.

RALPH WALDO EMERSON

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Cette édition thématique a été réalisée à partir des *Lettres* complètes de Saint-Denys Garneau, préparées, présentées et annotées par Michel Biron aux Presses de l'Université de Montréal, dans la collection bnm*, en 2020. Les textes de cette collection sont soigneusement établis d'après les sources manuscrites ou imprimées.

LES ÉDITEURS





SOMMAIRE

08

SAINT-DENYS GARNEAU,
POÈTE DE LA NATURE
MARIÈVE ISABEL

18

LES ANNÉES COLLÉGIALES
(1927-1933)

113

SAINTE-CATHERINE
(1934-1943)

SAINT-DENYS GARNEAU,
POÈTE DE LA NATURE

Entre 1927 et 1943, Hector de Saint-Denys Garneau entretient des correspondances avec des membres de sa famille, dont Anne Hébert, des professeurs, quelques femmes aimées et ses amis de la ville, principalement Jean Le Moynes, André Laurendeau, Claude Hurtubise et Robert Élie. Depuis le manoir familial situé à Sainte-Catherine-de-Fossambault, dans la région de Québec, il partage ses pensées sur une multitude de sujets, incluant l'art, en premier lieu, ainsi que la religion et la nature.

On retrouve dans ces lettres une forme d'écriture hybride peu commune, tout à fait originale dans la littérature québécoise de l'époque même si le genre épistolaire n'a rien de nouveau en soi. S'éloignant des styles à la mode et des conventions, Garneau y mélange les genres comme l'épistolaire, le journal et l'essai, brouillant du même coup les frontières génériques desquelles il ne se soucie guère. Il crée ainsi une écriture que l'on ne sait trop à quelle tradition rattacher. Garneau lui-même revendique cette indépendance générique à plusieurs reprises dans ses écrits.

Les lettres sont pour lui une « occasion de penser » et de développer ses propres idées, particulièrement lorsqu'il est question d'art et de nature. Elles constituent un espace où il peut se permettre d'expérimenter les façons et les possibilités mêmes de représenter la nature qui l'entoure et l'expression des sentiments qui l'habitent lorsqu'il s'y trouve. En effet, l'écriture personnelle qu'il pratique lui permet d'explorer

plus profondément sa propre vision de la nature, à travers des questions qu'il se pose et des expériences qu'il tente puis qu'il décrit et partage avec ses amis, comme pour y voir plus clair.

Bien sûr, cette vision de la nature est inséparable de celle qu'il se fait de l'art, qu'il s'agisse de littérature, de musique ou de peinture. Pour parler de la nature, il faut nécessairement la représenter, ce qui nécessite le recours à un médium artistique – mots, notes ou couleurs. Ainsi, tous les artistes qui réussissent à communiquer leur vision du monde sont pour Garneau des « poètes de la nature », un titre auquel il aspire lui aussi.

UNE CONCEPTION ORIGINALE DE LA NATURE

Comment Garneau conçoit-il la nature ? Dans ses lettres tout comme dans ses journaux, une conception à la fois physique et métaphysique émerge : la nature existe d'abord et avant tout dans sa réalité matérielle, que le poète doit saisir, mais aussi dans une dimension spirituelle, qu'il doit également comprendre en tant qu'artiste et faire voir à travers ses œuvres, qu'elles soient poétiques, prosaïques ou picturales. Pour y arriver, le contact physique avec la nature est essentiel. L'artiste qu'il est lutte constamment pour rester connecté avec son environnement, malgré la séparation qu'il ressent. De cette bataille épuisante ressortent quelques traits de sa conception de la nature.

Premier constat : les lettres sont marquées par un mouvement de la ville vers la campagne. Au fil du temps, ses séjours ruraux sont de plus en plus fréquents. Ceux à la

ville, en revanche, sont de plus en plus brefs et espacés. La nature l'apaise alors que la ville le rend malade. Il est certes trop tôt encore dans les lettres québécoises pour évoquer un « retour à la terre »; cette tendance sera plus marquée à partir des années 1970. En effet, la littérature québécoise des années 1930 est encore trop imprégnée de terroirisme et de régionalisme pour imaginer un « retour » vers cet univers dans lequel elle baigne déjà. La nouveauté de la conception de la nature chez Garneau réside donc ailleurs.

Deuxième constat : bien que rurale, la nature chez Garneau a peu de points en commun avec les représentations qu'on retrouve dans les romans de la terre qui ont dominé la littérature québécoise des années 1840 jusqu'aux années 1940. En particulier, la nature que décrit Garneau n'est plus une source de célébration du terroir et de la vie paysanne. Le plus souvent, le poète évoque l'univers agricole non pas pour le louer, mais simplement pour en décrire ses éléments, parfois de façon peu élogieuse d'ailleurs, voire légèrement dédaigneuse. Bref, si la nature le fascine, ce n'est certes pas le cas de la vie de ferme.

Troisième constat : la nature dans l'œuvre de Garneau n'est pas politisée. Surtout, elle ne sert pas à la promotion du nationalisme. Garneau refuse que l'art puisse être un outil de propagande. Si la cause nationale lui tient quand même à cœur, il la relègue « au second plan » dans sa vie, loin derrière ses autres intérêts, dont le premier reste sans conteste l'art. Il apprécie quand même les régionalistes, allant jusqu'à déclarer, en parlant de la peinture : « C'est dans l'art régionaliste qu'on doit espérer pour le moment. » Or, ce mouvement, contrairement à Garneau, instrumentalise volontiers la nature afin

qu'elle puisse servir au développement d'une identité nationale. On peut penser par exemple à la Laurentie de Marie-Victorin ou encore à la symbolique du Nord contenue dans la poésie d'Alfred DesRochers. Rien de tel ne se trouve chez Garneau, qui « dénationalise » la nature du Québec. Ce qui l'intéresse dans la nature, c'est d'abord et avant tout sa beauté, qui transcende les dimensions historiques et politiques, pour plutôt s'arrimer à une vision spirituelle du monde.

Dernier constat en ce qui a trait à la conception que se fait Garneau de la nature : encore plus qu'aux conceptions de la nature, il s'attarde aux rapports qu'il entretient avec elle. Ces derniers sont avant tout physiques et métaphysiques. Dans les deux cas, il fouille, détaille et essaie de comprendre la dynamique qui s'établit entre lui, le lieu qu'il explore et Dieu qu'il perçoit dans le paysage et dans ses différents éléments constitutifs. Cette exploration se fera à partir de Sainte-Catherine.

SAINTE-CATHERINE : LE LIEU DE L'ENRACINEMENT

La nature se manifeste d'abord dans les lettres sous les traits d'un lieu particulier, soit Sainte-Catherine, où se trouve le manoir familial dans lequel la famille Garneau passe ses étés. Sans être spectaculaire, l'endroit est propice à la contemplation et au calme, loin des bruits de la ville. Ce lieu devient une retraite dans laquelle se retire le poète. Garneau lui-même se qualifie souvent d'ermite, soulignant sa solitude. L'isolement dans lequel il s'enferme peu à peu a d'ailleurs été maintes fois

noté, au point où on fait parfois de Garneau un Henry David Thoreau québécois. Pour certains critiques, ce retrait progressif de la vie publique est le résultat d'une profonde crise existentielle, alors que pour d'autres, il n'est que la marque d'un « amoureux fou de la nature », bon vivant malgré son penchant solitaire et contemplatif.

Garneau aime profondément la nature qu'il retrouve à Sainte-Catherine; cet amour est exprimé tout au long de ses lettres. Il loue entre autres sa fonction vivifiante. Pour lui, c'est au contact de la nature que se forme l'âme et que le corps peut rester sain. Garneau évoque constamment l'effet positif qu'ont sur lui ses séjours en campagne, dans la « sainte nature », alors que la ville évoque la maladie et la mort. Si parfois il dit s'ennuyer de ses amis lorsqu'il est au manoir familial, le plus souvent il souhaite y passer le plus de temps possible. C'est là, dans cette nature, que le contact avec ce qu'il appelle le « monde réel » devient accessible.

Cette relation est en effet essentielle pour l'artiste, tant le poète que le peintre. Le contact direct lui permet non pas tant de développer un lien profond avec le lieu que de découvrir et de ressentir l'existence même de ce lieu, qui est une porte ouverte sur le mystère divin. S'enraciner dans un lieu naturel lui fournit ses mots, c'est-à-dire la matière première pour créer ou plutôt recréer ce qu'il voit. De plus, Garneau pense qu'il existe un lien entre le mot et la chose dans sa matérialité. Le contact avec le lieu est si important pour lui qu'il le recherche autant que possible, de différentes façons, jusqu'à déambuler nu dans la forêt. Pour bien se connecter, il doit se débarrasser de tout ce qui est superflu, artificiel ou faux. Alors seulement, la nature le « rapproche de la vérité et de la simplicité. Avec

elle, on ne ment pas comme avec les hommes, nous sommes obligés de lui faire face dans toute notre nudité, tout notre artifice tombe comme de soi-même.»

NATURE ET RELIGION

Le dépouillement facilite certes le contact. Il illustre aussi que le poète se doit d'aborder la nature avec humilité afin d'apprendre d'elle, car un vrai artiste écoute la nature plutôt que de tenter de la soumettre à sa vision. Elle porte en elle l'harmonie véritable, celle orchestrée par une force divine. C'est pour cela que la nature, chez Garneau, est supérieure à l'être humain : pour lui, elle se confond avec Dieu. Ainsi, comme chez Ralph Waldo Emerson et les *nature writers* américains, on dénote chez Garneau une certaine tendance au panthéisme.

Tout au long de ses lettres, on peut constater que l'intérêt du poète ne réside pas seulement dans la contemplation de la nature. Au-delà de ses propriétés physiques et de sa beauté immédiate, la nature est un mystère à saisir. Contempler la nature, la décrire ou la peindre – qu'il s'agisse d'un paysage, d'une forêt ou d'un arbre – en tâchant de saisir ce mystère mène l'artiste vers des valeurs essentielles, principalement la beauté et la vérité, pour lui indissociables du divin. Le rôle de l'artiste est de faire découvrir cette beauté transcendante au reste de la société. Mais il ne s'agit pas pour autant de nier l'importance, voire l'existence matérielle de la nature. En effet, pour être capable de faire ce pont vers la dimension spirituelle, l'artiste doit découvrir « dans le réel le trait d'union avec le métaphysique ».

Si un trait d'union est nécessaire, c'est que l'être humain est habituellement séparé de la nature, selon Garneau. Le contact qu'il recherche tant, la connexion dont il a besoin pour voir cette réalité métaphysique est fragile et difficile à établir. Plusieurs obstacles peuvent se dresser entre l'humain et la nature et rompre le contact qui lui permet de véritablement la percevoir. La plus évidente de ces entraves est le manque de contact direct avec le monde naturel, comme en souffrent ceux qui résident à la ville, mais aussi ceux qui ne vivent que dans le monde des idées. S'immerger dans la nature est une nécessité, une condition pour l'artiste. Mais même une fois plongé dans cet univers, Garneau sent que la réalité lui échappe souvent, trop souvent. Il se sent déconnecté, séparé, désemparé. Le contact est ardu parce que la perception est éphémère et indicible. Cette difficulté à se connecter avec le réel n'ira qu'en s'accroissant dans les années 1930. À la lecture de ses lettres et de ses autres écrits personnels, il apparaît que cette incapacité à se connecter à la nature devient l'une des principales sources de son anxiété.

LE « JE » SEUL DEVANT LA NATURE

Garneau n'a pas choisi de diffuser ses lettres ; elles ont été rendues publiques après sa mort. On peut donc se demander sous quelles formes l'écrivain, qui se décrit davantage comme poète et peintre, aurait désiré les publier, et s'il aurait même voulu qu'elles le soient. Dans tous les cas, la publication de ses écrits en prose dès 1954 inaugure un phénomène nouveau dans la littérature québécoise. C'est l'avènement du

sujet devant le réel, comme l'a souligné Yvan Lamonde, historien des idées au Québec.

Malgré le décalage entre la rédaction des lettres et des journaux (principalement rédigés dans les années 1930) et leur publication posthume, la littérature personnelle de Garneau est la première à être publiée au Québec, avant celle d'Henriette Dessaulles (1860-1946) publiée en 1971 ou de Lionel Groulx (1878-1967) publiée en 1984. De plus, jusqu'à Garneau, le « je » dans la littérature personnelle est davantage un « nous » sociohistorique qu'un « je » personnel. Ainsi, Garneau est peut-être, hypothétise l'historien des idées, « le premier "expérimentateur" et formulateur d'un familier inédit où la familiarité conjugue l'extériorité et l'intériorité, l'espace et le temps, la nature et le soi. »

Autrement dit, avant Garneau, jamais à notre connaissance un sujet québécois ne s'était exprimé de façon aussi explicite et autonome au « je », se détachant de toutes les doctrines et idéologies qui jusque-là avaient pu teinter les écrits canadiens-français. Le sujet est un être humain unique et subjectif devant le monde, devant la nature et Dieu, et non plus, par exemple, un Canadien français dans son pays conquis. Cette affirmation du sujet devant le monde constitue le point de départ vers l'élaboration d'une pensée originale qui trace son propre chemin vers la connaissance, affirme encore Lamonde. J'ajouterais qu'elle constitue aussi l'une des premières occurrences, sinon la première, de « Nature Writing » dans les lettres québécoises.

LE RÔLE DE LA NATURE
DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

Enfin, il faut encore ajouter une remarque : si la conception de la nature telle qu'on la retrouve dans les lettres de Garneau n'est pas politique, elle s'accompagne néanmoins d'une certaine critique envers la société de son époque. En effet, l'écrivain remet en question, par le biais de cette présence à la nature, certains chemins qu'emprunte la société moderne. Entre autres, il critique le progrès. Dans cette optique, il aborde la question de l'héritage laissé aux générations futures, ce qui est déjà surprenant pour les années 1930, alors que la notion de « devoir » est encore surtout tournée vers le passé et vers les maîtres. Il s'inquiète non pas de ce que cet héritage contiendra, mais plutôt de ce qui y manquera.

Garneau se réfère ici à la spiritualité que la société laisse tomber avec la laïcisation. Il n'est pas en désaccord avec l'abandon du dogme catholique, mais il déplore la perte de capacité à s'émerveiller devant les mystères de la Création et tout ce qui en découle. Pour lui, c'est par l'art et la nature que la dimension spirituelle pourra être conservée dans la société afin d'éviter un abrutissement total et une fausse route : « Un de nos devoirs est de nous préparer de mieux en mieux à la communion universelle par le beau, afin de soutenir l'équilibre du monde. » Partager la beauté par l'art, tel que l'enseigne la nature, participe à la communion universelle tout en étant « un facteur d'élévation dans la solidarité du monde », car elle rapproche de la bonté et de la vérité.

*

Somme toute, la question de la nature dans l'œuvre en prose de Garneau est intéressante et incontournable pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la conception de la nature qu'y présente Garneau, comme un lieu où l'on peut se connecter au réel et découvrir un chemin vers le spirituel, vient s'ajouter à un imaginaire de la nature qui jusque-là s'était surtout résumé à la nature comme bien matériel (propriétés, ressources) à posséder et exploiter ou alors comme réservoir de symboles. Chez Garneau, la nature est en ce sens sacralisée, puisqu'elle ne l'avait jamais vraiment été auparavant dans la littérature du Québec. On pourrait aussi soutenir qu'elle est re-sacralisée si on la pense plus largement dans la littérature européenne, puisque depuis Descartes, on ne voit plus, ou très peu, le sacré dans la nature, principalement réduite au statut de machine au service de l'homme. Comme l'ont fait plusieurs *nature writers* américains avant lui, Garneau tente de saisir et d'exprimer l'essence même de la nature, qui pour lui est transcendante et indissociable du divin. Ensuite, cette conception de la nature est explorée dans une forme qui elle aussi est originale dans le paysage littéraire du Québec. C'est une prose qui ne s'inscrit qu'en marge des genres existants, mélangeant l'épistolaire et le journal, les réflexions et parfois même la fiction; c'est aussi une écriture pratiquée à partir d'une retraite en campagne, par un sujet écrivant au « je » qui contemple la nature dans laquelle il se trouve. Pour toutes ces raisons, on peut certainement parler de « Nature Writing » ou d'écriture nature.

LES ANNÉES
COLLÉGIALES

(1927-1933)



À SES PARENTS

Montréal, 29 novembre 1927

Chers parents,

Déjà la belle Holda¹ est passée, enveloppée de ses longs voiles, en semant sur ses pas la neige blanche. Un souffle froid enveloppe la terre : c'est l'Hiver; l'hiver qui emmène avec lui tant de joie et tant de misère. C'est le Jour de Noël, le Jour de l'An, les étrennes, les hommes de neige; c'est le froid, la tristesse, la souffrance pour ceux qui n'ont pas de pain, qui n'ont plus de bois pour réchauffer leurs membres las. C'est un vif cri de joie entremêlé d'un long sanglot glacé !

Nous, cependant, nous sommes heureux; nous sentons la chaleur d'un bon feu, nous avons une bonne maman, un papa qui veille à tout, et l'odeur du rôti emplit la maison. Nous retrouverons tout cela, bientôt, aux vacances, et le trouverons d'autant plus appréciable qu'on en fut privé durant quatre mois de collège.

Vu qu'il est question du collège, parlons-en donc. Comme j'ai manqué une semaine de classe (ce que vous savez sans doute ! ?), durant laquelle il y a eu deux compositions, je ne suis pas inscrit sur la liste d'excellence. Je ne connais pas mes notes de diligence, mais je crois (j'espère aussi) qu'elles sont meilleures que celles du mois dernier, car j'ai beaucoup

1. Dans le folklore germanique, la déesse Holda est associée à l'hiver.

mieux travaillé. Je tiens à faire, le mois prochain, un dernier effort pour bien finir le premier semestre.

Je vous quitte donc, en songeant comme les jours sont lents à passer en attendant de vous revoir; mais, ils passent tout de même, et il s'agit de persévérer jusqu'au bout.

Au revoir donc. Je vous embrasse affectueusement.

de St-Denys

À SES PARENTS

Collège Brébeuf, fin novembre 1928

Chers parents,

Brou, brou... Les vitres sont gelées et il fait clair de lune; oui, nous nous levons au clair de la lune. Brou, brou... qu'il doit faire froid ! Après tout, le froid ne m'est pas odieux puisqu'avec lui viennent les vacances. Un mois encore et je quitterai, je ne dis pas avec déplaisir, le collège. Et, encore une fois, nous serons tous réunis autour de vous.

Je me propose de vous faire un joli cadeau de Jour de l'an : Un témoignage ! Ils ont été rares, jusqu'ici, les témoignages. Cependant je veux absolument en avoir un ce mois-ci.

N'est-il pas étrange que la première neige reste si longtemps ? C'est tout à fait joli de voir la campagne. Je vois tous les matins l'aurore s'y lever et colorer de ses teintes tièdes la mince couche de neige qui recouvre la montagne et les champs. Il y

a des points de vue charmants, au collège. Si j'avais le temps, je peindrais; mais, voyez-vous, je n'ai pas le temps ! Je n'ai pas ouvert mes boîtes de peinture ni touché à mes pinceaux, quoique j'aïlle à l'étude libre tous les jours de congé. Je n'ai pas encore eu le temps de terminer ma pièce de vers. Je l'achèverai avant longtemps et vous l'enverrai.

Je suis arrivé pas mal faible en thème latin. Il faut que je me plonge dans la grammaire. Je ne la sais presque pas; je ne l'ai jamais bien apprise et j'ai oublié ce que je savais. Mais je n'ai pas beaucoup de temps pour me donner à une matière spéciale, vu mes autres leçons quotidiennes.

Je suis forcé de vous quitter, encore à cause du temps. Ah ! que le temps est borné ! Il n'est pas étrange que nous ne puissions pas nous figurer l'éternité, nous qui sommes habitués, réglés par une chose si finie que le temps. Je vous embrasse bien ainsi que toute la famille.

Je me sauve.

*Affectueusement,
de St-Denys*

Westmount, 5 février 1929

Chers parents,

« *Tempus fugit*² ! » Comme dirait l'autre : « l'hiver vient de sa froide haleine dévaster les prés et les bois !!!! » Les poteaux de clôture grelottent le long des champs et Diogène serait mort de froid dans son tonneau s'il avait vécu au Canada; « et ce tonneau qui lui avait servi de demeure pendant la vie lui servirait de tombeau après sa mort » : (antithèse à la Bossuet). Et si Diogène était mort très jeune, avant d'acquérir sa renommée (car il était, vous le savez, très renommé, et par sa lanterne, et par son tonneau), s'il était mort, dis-je, avant d'être célèbre, Lucien n'aurait pas, je suppose, parlé de lui dans ses dialogues, ce qui les aurait écourtés, pour le mieux ou pour le pire, selon le dire de chacun. Et même il se peut que Lucien n'eût jamais écrit, car, à moins que je ne me trompe, ce qui est fort possible, je crois que Lucien était un disciple de Diogène. Or, s'il n'avait pas écrit, n'est-il pas vrai que nous ne l'aurions pas étudié et que nous n'aurions pas traduit ses œuvres il y a deux ans ?

Mais il est aussi à considérer que si nous n'avions pas étudié Lucien, nous aurions peut-être étudié un auteur plus difficile, moins divertissant, car, tout compte fait, Lucien est fort divertissant.

2. Il s'agit d'une expression latine : « Le temps fuit ! »

Or donc tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme disait le philosophe optimiste. Car vous savez bien que Diogène n'est pas venu se geler la couenne au Canada (peut-être parce qu'il n'était pas découvert, ce qui est douteux). Vous savez que Lucien en a parlé dans une œuvre des plus aimables, et que j'ai eu le plaisir d'en traduire de courts extraits. Et tout cela est resté au même point d'où cela est parti : il fait froid et l'hiver s'en vient ! Observation d'ailleurs fort peu originale, car vous aviez pu constater ce phénomène de la nature même sans que j'eusse eu cette lamentable idée de vous l'annoncer.

C'est que ce soir je me sens des mots et des riens si plein la tête qu'il me faut m'en soulager; c'est que ce soir, comme vous voyez, je vous écris ma lettre du mois. Vous trouverez que si l'on n'a rien d'intelligent et d'intelligible à dire, ce n'est pas une raison, pourtant, d'assommer les gens avec des sottises. J'en conviens avec vous, et je suis bien repentant sans avoir toutefois le ferme propos de ne plus recommencer. D'autre part, je crois que vous ne m'en voudrez pas de ce babillage de pie qu'il semble impossible d'arrêter.

Le seul moyen est de crier un formidable « Amen » ! où que j'en sois, quoi que j'aie dit, quoi que j'aie à dire, et de vous laisser au plus tôt la paix.

Ce que je m'empresse de faire. (Morale : qui veut la fin veut les moyens !)

*Au revoir,
votre fiston,
de St-Denys*

À MADEMOISELLE DES ISLES³

Westmount, ce vendredi 15 mars 1929

Chère Mademoiselle,

Je me fais un plaisir de vous adresser le poème (si ce n'est pas insulter Apollon que d'appeler cela de la poésie), le poème, dis-je, qui me valut le premier de mes rarissimes succès. Je remarque que j'ai eu des aptitudes évidentes pour les vers libres. Et, dire qu'après tout, je n'ai pas fait de bien grands progrès depuis ce temps-là. J'aimerais tant pouvoir bien écrire. Mais, « l'art est difficile », disait Boileau, et Dieu sait si je m'en rends compte !

Veillez me rappeler au bon souvenir de madame des Isles.

*Mes hommages respectueux,
de St-Denys Garneau*

3. Destinataire inconnue.

L' AUTOMNE

Automne... vent du soir, sanglots mélodieux
Et tristes... forêts d'or... des feuilles qui s'envolent
Comme des papillons qui parcourent les cieus
Et qui tombent tout bas dessus la mousse molle.

La feuille qui se meurt et qu'emporte le vent...
Des arbres dépouillés... des sanglots de la lune...
Des larmes, des soupirs, des plaintes qu'on entend
Dans les prés, dans les bois et dans les plaines grises...

Tout pleure, tout soupire. – Ô concerts langoureux
De ces longs soirs d'automne ! Ô lune qui rapporte
Tant de doux souvenirs, souvenirs amoureux
De bonheurs qui s'en vont, comme les feuilles mortes !

Oui, tristes soirs d'automne, où l'on regarde un peu
Pour voir s'il reste encor du printemps et des roses,
Et si dans le ciel gris paraît encor du bleu :
Ou bien s'il n'y a plus que des larmes moroses !

Automne... vent du soir... souvenir du passé...
Long rêve qui meurt... tout s'endort et s'efface,
Et mordre vers l'oubli d'un blanc tombeau glacé...
Tout meurt, tout disparaît. Tout, ici-bas, tout passe.

À MADEMOISELLE DES ISLES

29 mars 1929

Chère Mademoiselle,

J'espère que vous m'excuserez d'avoir été si long à répondre à votre charmante lettre. J'essayerai certes de m'élever à la hauteur de ce que vous attendez de moi. Vraiment la suggestion me fait bien plaisir et m'intéresse beaucoup; je vous en remercie.

En novembre 1926, j'ai composé une poésie chantant les brillantes couleurs de notre automne canadien. Ce poème est fort mauvais. Je composai un autre poème sur l'automne le 30 août 1927. Je me permets de vous l'adresser, vous priant d'avoir beaucoup d'indulgence. C'est, cette fois encore, un automne mélancolique. Les règles de la versification française n'y sont pas observées parce que je ne les connaissais pas. N'est-ce pas une bonne raison ?

Je vous prie de croire à mon sentiment reconnaissant pour l'aimable intérêt que vous me portez. J'en suis touché.

Veillez présenter mes hommages respectueux à madame des Isles.

*Respectueusement vôtre,
de St-Denys Garneau*

L' AUTOMNE

Tendre nature, hier, tu souriais d'amour.
Le printemps embaumé t'apportait ce beau jour :
Au soleil renaissait une splendide nouvelle,
Les prés étaient couverts de mille fleurs si belles
Dont le parfum grisait le cœur d'heureux amants
Qui venaient, enlacés, s'aimer si tendrement
Au rythme du ruisseau qui doucement murmure
Coulant entre les fleurs heurtant les roches dures
Et furieux, bondissant, couvert d'écume blanche,
Allait, un peu plus loin se perdre sous les branches,
Où les petits oiseaux, perchés chantaient gaiement,
Tandis que le zéphyr les berçait doucement.
Tu pleures aujourd'hui au seuil de ton tombeau,
Et le vent te ravit tes derniers lambeaux ;
Cependant que ton sol, hier vert de mousse,
S'est recouvert de feuilles dorées, rouges et rousses
Qui craquent sous les pas... Et sous ce vieux tapis
Où ton souffle s'éteint, pendant la douce nuit,
Un pauvre cœur brisé vient enterrer l'amour
Qui l'avait enivré dans le temps des beaux jours.
Ils sont partis, hélas ! comme ton doux printemps
Oui, partis ! Emportés par un souffle de vent !

Ce dimanche 18 mai 1930

Ma chère Françoise,

Quoique nous venions de nous voir, je vous écris. « Nous voir », c'est bien le mot, car nous ne nous sommes pas beaucoup parlé. C'est peut-être de ma faute, à moi qui me proposais d'aller marcher avec vous et de regarder et de causer; mais je suis si vide que j'ai peur de vous, souvent. Je ne dis jamais rien qui ait du sens que lorsque j'écris, et c'est pourquoi j'aime à écrire, parce que c'est ma seule manière de sortir un peu de mon haïssable moi.

J'ai peu de choses à vous dire. Je suis infiniment triste et j'ai peur de devenir fou parce que ma tristesse est sans cause comme sans but, qu'elle vit comme d'elle-même et d'un besoin de bonheur qui m'échappe, parce qu'elle semble ne devoir jamais finir de me ronger mon triste cœur qui n'a plus guère la force de se débattre et parce que je sens que m'envahit une langueur qui me paralyse. Je me sens si désespéré que si j'en avais le courage et la puissance, et si mon corps maudit n'était rendu à bout, sans même la fièvre de l'énervement, alors je dessinerais un Christ au Jardin des Oliviers. Mais je sens que

4. En 1928, Garneau est tombé amoureux de Françoise Charest. Elle a refusé ses avances, mais pas sa poésie, de sorte qu'elle devient pour lui une correspondante avec qui discuter de littérature et partager son ambition d'écrire.

ma main mentirait à mon cœur et que l'épuisement la ferait gâcher mon rêve.

Tout cela je ne vous l'explique pas parce que c'est inexplicable, et que peut-être ce n'est rien quoique cela emplisse tout mon cœur sans nom, quelque délire qui ne veut pas me laisser vivre. Je vous envoie des vers où vous trouverez un peu ce que je ressens.

Je vous écrirai peut-être quelque chose de plus sensé « plus tard ».

*Bonsoir,
de St-Denys Garneau*

P.-S. Voulez-vous me renvoyer *Nuit*. Je n'en ai pas de copie. Je le copierai et vous le renverrai.

NUIT

Le soir meurt en traînant les lambeaux de sa plaie
Dans l'eau stagnante et sale où meurent des crapauds
Sur le bord des chemins, et ses tristes lambeaux
De se traîner ainsi sont tout souillés de claie.

Les arbres sont plus noirs dans le ciel rougissant,
Tendant leurs bras chenus, comme en désespérance,
Déchiquetés, hideux, tordus par la souffrance
Et par le vent qui mord, féroce, mugissant.

Les arbres sont plus noirs et l'orage plus proche
Et le ciel est plus blême, aussi plus menaçant,
Et l'on sent que la mort va briser en passant
Le reste de ces bras tendus et suppliants
Vers l'infini voilé d'un voile impénétrable
Qui se meut, tout fuyant, se renouvelle, instable
Court, éperdu, toujours tournant, se repliant,
Jamais le même, et puis, pourtant, toujours semblable,
Toujours gris, toujours noir, et toujours effrayant
De cette noirceur blême et qui laisse en fuyant,
Comme laisse la mort au passage innombrable,
Quelque douleur sans larme, et des larmes sans cris.
De la destruction, de la mort incompressible.

Ciel de folie, fantasque, emporté par la brise
Qui n'est pas de la brise étant un souffle aigri
Qui brûle quand il passe, et laisse dénuée
La campagne étendue dans la fange, et qui meurt
Parmi le souffle en feu et parmi la rumeur
Des noirceurs qui s'enfuient là-haut, exténuées...

La mort, la mort qui passe, et c'est la nuit qui vient;
Non pas la nuit d'oubli, la nuit bleue où l'on aime.
Ces nuits-là ne sont plus, pas plus que l'amour même –
Non pas la nuit qu'on rêve et dont on se souvient
Comme des songes d'or restés toujours des songes,
Mais la nuit éperdue, affreuse et qui mugit
Avec que plus d'horreur que le fauve rugit,
Qui s'acharne à sa proie enfiévrée et la ronge
Jusqu'à la moelle, avec ses crocs empoisonnés;
La nuit qui prend les cœurs et les tord, les torture,
Leur enfonce sa griffe et leur fait des morsures
Dont on ne guérit pas, maux presque insoupçonnés
Parce que le sang noir coule de ces blessures
Intérieurement et qu'on ne le voit pas.

La nuit, surtout la nuit infâme qui s'abat
Sur les cerveaux, la nuit de mort dont l'aile dure
Ferme le ciel aux yeux, la vie à l'âme, où tout
S'entremêle, cahot terne indéfinissable,
Où tout s'évanouit comme écrit sur du sable
Quand une vague immense et sombre l'a dissous.

Le Manoir, ce dimanche 22 juin 1930

Chère Françoise,

Je suis plus prompt que vous le fûtes, à vous donner des nouvelles de mon arrivée à la campagne.

Me voilà assis sur une vaste plate-forme sous des pins centenaires. Le ciel paraît à travers mon toit. Un gros nuage sombre s'avance par le vent du soir. Nous aurons peut-être de l'orage car il a fait chaud. J'aime cela à la folie les orages noirs qui mettent le feu au ciel et roulent avec un bruit lourd de flots tumultueux. Au bas du petit escarpement que domine mon nid, j'aperçois entre le feuillage qui s'éclaircit à cette place, le vieux grand moulin qui laisse voir du vert à travers ses fenêtres. Le toit s'est effondré sous le poids de la neige. Il est bien des choses qui tombent sous le poids du temps, du froid, de la neige. Et j'entends sans cesse le bourdonnement qui n'en est pas un, plutôt le déchirement continu, ce froissement de soies que font les rapides cachés non loin derrière un rideau d'arbres. C'est un bruit si différent de tous les autres, si monotone et pourtant si chantant, aussi si continu que c'est presque du silence; ce murmure est tellement dans les habitudes des choses et des gens, si naturel que rien ne s'en étonne et qu'il semble couler dans l'air, simple et ignoré quoique touchant dans son calme quand on s'arrête à l'écouter plus longuement. Le rapide continue de chanter son refrain pareil indéfiniment : il est peu de choses qui soient aussi immuables.

Voilà dans quelle atmosphère fraîchissante de soir naissant je me trouve pour vous dire ce que j'ai fait depuis que je vous ai vue, si cela peut vous intéresser. Comme une non-réponse est supposée correspondre à un assentiment, je commence.

En ville, j'ai passé une semaine assez frivole qui ne m'a servi de rien, pas même à me divertir car j'ai perdu la faculté d'avoir du plaisir.

Je passai mes examens oraux lundi avec assez de succès. Lundi soir je m'en fus à Vaudreuil avec un ami ou plutôt une vieille connaissance que je ne vous nommerai pas afin de vous en pouvoir parler plus librement. Nous faisons le trajet avec un oncle du dit jeune homme. Cet oncle est un homme assez vulgaire, d'un langage grossier; plein de lui-même, comme tous les gens de cette famille, critiquant tout sauf lui-même, un de ces méchants bourgeois de la haute société, petits esprits assez bien vus en politique, mais qui n'ont rien de distingué et même d'original. C'était d'ailleurs un bon garçon et fort aimable. Arrivés là-bas, nous soupions, nous allons pêcher. Un couchant admirable mais un ciel qui se barbouille. Au retour, nous marchons un brin, puis au lit. Le lendemain, il pleut. Rencontre de quelques amis du jeune homme en question, mais plus ou moins insignifiants que lui, ce qui n'est pas peu dire. Dîner; madame la mère, monsieur le père et les enfants, la famille au complet. On n'est pas à l'aise. Quelque chose qui cloche; on ne parle pas ou à peine; monsieur a les sourcils froncés selon son habitude; madame a la lèvre désagréable, selon son habitude. Cela ne va pas : on se regarde durement. Monsieur gronde le petit qui ne mange pas bien. Le petit se plaint à madame de ce que monsieur le gronde. Madame dit au petit de bien manger;

le petit pleure; et monsieur de dire d'un ton qui pour être calme n'en est pas moins aigre : « Tu réussis bien toujours ! » Et madame de répondre que ce n'est pas elle mais bien lui. Monsieur dit parfois un « chère » qui semble malaisé, et qui n'est pas là joliment. Après quelque temps une discussion éclate qui finit par un « je ne veux pas ! » formel de monsieur, sans réplique. Depuis la soupe j'attendais avec impatience la fin de ce repas interminable. Il règne une atmosphère tragique dans cette maison. Ma chère, la vie est pleine de ces spectacles douloureux, de sorte qu'on ne peut guère la concevoir qu'empoisonnée par eux du commencement à la fin. Ceux qui nous disent que nous n'avons rien de quoi nous plaindre dans la condition où nous nous trouvons, et qui s'étonnent de nous voir tristes, ne comprennent pas que la vie est assez morose tout autour de nous pour que nous pleurions sur notre sort commun si nous savons voir toute la douleur qu'il comporte.

Après le dîner, nous fûmes à la pêche malgré la pluie et je m'en retournai à Montréal, avec un grand soulagement, dès la fin de l'après-midi.

Mercredi je passai un examen de thème grec avec grand insuccès. Le soir, nous fûmes souper, Claude Hurtubise, Georges Beullac et moi, chez Stien, restaurant français. Le vin était délicieux et nous en bûmes un peu, de sorte que nous fûmes très gais. C'était la première fois depuis au moins six mois que je me sentais tellement joyeux. Nous allâmes au cinéma et quand je sortis le charme était tombé; j'étais redevenu mon triste moi-même qui n'est pas divertissant.

Jeudi soir j'allai voir avec les mêmes copains *The Vagabond King*. L'avez-vous vu ? C'est une fort belle pièce de cinéma. Les décors sont magnifiques. Les personnages sont

absolument faux, comme tous les personnages historiques au cinéma, d'ailleurs. Le héros, c'est François Villon (que j'aime beaucoup, vous le savez) que Louis XI fait roi de France pour une semaine à condition qu'il soit pendu le lendemain de cette semaine. Villon vit dans les honneurs. Le dernier soir, il attaque le duc de Bourgogne, assiégeant Paris, et revient vainqueur. Il est sauvé de la potence par Catherine de Vaucelles. Villon paraît là comme un visionnaire, un héroïque, un entraîneur de foules. Dieu sait qu'il fut tout autre, ce bon bourgeois, et que rien ne diffère plus de lui qu'un héros. Louis XI était assez bien personnifié avec son air de fouine. Mais il semble très égoïste ce que, je pense, il ne fut pas. Il dit quelque part : « *I never forget an insult !* » Le bon Louis les oubliait avec une étonnante facilité. Certaines scènes sont très irréelles. Par exemple, Catherine de Vaucelles est attaquée par trois hommes. Villon la sauve en en tuant deux. Immédiatement après la demoiselle devient d'une coquetterie qui n'est pas tout à fait vraisemblable dans des circonstances aussi tragiques. Reste que les décors étaient admirables et que le tout n'allait pas sans vie et sans intérêt. Reste aussi que deux amours sont représentés, l'un angélique, calme et tendre, l'autre humain profondément et passionné, un amour de brune et un amour de blonde, l'amour de mademoiselle de Vaucelles et celui d'une fille des faubourgs, tous deux intéressants.

Vendredi matin, distribution des prix. J'eus deux prix et six accessits ; pas mal, n'est-ce pas ? Je suis cinquième.

Vendredi après-midi je fus au cinéma avec deux jeunes gens et trois jeunes filles, tous très gentils, ce qui n'empêcha pas que je m'*embêtasse* formidablement selon mon habitude peu enviable.

Je partis seul par le train samedi matin; mes parents descendaient en auto avec mon oncle et il n'y avait pas de place pour moi. Me voilà de retour au vieux manoir. Rien n'a changé sauf moi, pas pour le mieux peut-être.

Je n'ai pas l'esprit le moins poétique aujourd'hui, étant quelque peu fatigué. Ma lettre est très fade parce que je le suis. Pardonnez-nous cela. Je vous quitte en attendant bientôt une réponse.

Au revoir.

*Sincèrement,
de St-Denys*

À CLAUDE HURTUBISE

Ce dimanche 6 juillet 1930

Mon cher Petit,

Pour faire diversion, je t'écris les nouvelles que tu liras à Georges si cela l'intéresse. Il fait beau depuis trois jours; nous n'en croyons pas nos yeux. Je fus marcher dans les bois à plusieurs reprises, au beau temps et à la pluie, aux alentours ou plus loin. J'ai eu autant de plaisir à marcher à la pluie qu'au soleil. Il faut dire que j'étais bien attifé et joli à voir. Botté jusqu'aux genoux, revêtu d'un immense manteau très foncé et un peu défoncé, coiffé d'un antique feutre à larges bords qui fut neuf au temps des roses, je devais ressembler à quelqu'un de

ces redoutables bandits corses dont on parle dans les histoires terribles. J'avais en plus une bonne pipe tournée à l'envers pour éviter que la pluie y entre parce que la salive que j'envoie dedans suffit amplement à rendre le tabac délicieusement juteux.

Les rapides sont très hauts et font du bruit terriblement. Le vieux moulin a perdu son chapeau par des vents d'hiver. La « chaufferie » (bâtisse où l'on faisait chauffer le blé avant que de le moudre) n'est guère mieux protégée contre les intempéries. Donc, le jour qu'il pleuvait (un parmi les) j'étais mieux foutu qu'eux deux, coiffé de mon vieux feutre à larges bords qui fut neuf au temps des roses. Ces deux bâtisses seront peut-être des ruines, l'an prochain. J'avais peint le moulin, mais je n'avais pas d'image de la « chaufferie ». J'en ai fait une aquarelle, l'autre après-midi. Elle est bien réussie.

Hier, mon frère et moi partions pour la pêche, vers quatre heures de l'après-midi, bottés et approvisionnés pour aller dans les bois, pour y souper et revenir à la nuit tombante. Au bord de l'eau, les poissons nous occupèrent moins que les moustiques. Mais le temps était magnifique. Où nous nous sommes arrêtés, la rivière fait une cascade puissante des deux côtés d'une petite île rocheuse où quelques hauts pins ébourifés poussent vers le soleil. Le paysage est admirable. De temps en temps un triangle de canards passait vite à tire d'ailes. Une alouette filait au long de l'eau, quittant le feuillage épais de la rive pour l'aller retrouver un peu plus bas.

Après le souper, je m'assis auprès d'un petit feu que j'avais fait pour chasser les moustiques. Je regardai les nuages où déteignait le soleil couchant. Tout passait du violet pâle au rose, puis revenait au violet plus gris et plus incertain du soir qui descend.

« Le ciel suave était jonché de pâles roses
Le ciel suave était jonché de violettes. »

(A. Samain)

Après quelque temps, la lune se dessina, haute déjà mais pâle encore, et il ne resta plus à l'occident qu'une teinte très douce qui s'évanouissait peu à peu. Les pins étaient plus noirs, s'estompant sur ce fond léger. Nous revînmes vers dix heures, longeant la rivière où glissait la lune. C'était admirable.

Ne voilà-t-il pas les plus douces distractions qu'on puisse imaginer, courir dans des bois sous la pluie, aller à la pêche et ne pas prendre de poisson ?

Je ne travaille pas beaucoup. J'ai peu lu depuis quinze jours. Il va falloir m'y mettre.

Tes lettres m'ont fait grand plaisir. Nous avons beaucoup ri de ton tabac. Mais il ne vaut pas le mien quoiqu'il soit très joli. Je fume du Wakefield English Mixture. Je l'aime beaucoup. Essaye-le.

Tu me parles de tes amours ou plutôt de tes non-amours. Cela ne m'étonne pas de ta part. Tu n'es pas le moins passionné, tu as un caractère froid. Tu feras un beaucoup meilleur savant qu'artiste. Tu es artiste, te dis et te penses tel par snobisme et peu par aspiration. Je ne crois pas que tu tombes jamais profondément en amour avec désintéressement. Si tu crois aimer, c'est par amour-propre et par égoïsme. Tu me fais penser à certains auteurs du XVIII^e siècle, « *si parva licet componere magnis*⁵ ». Marivaux, un froid comédien, a déjà cru

5. « S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes », de Virgile.

qu'il était amoureux, mais il a cessé de l'être ou plutôt de se croire tel dès qu'il s'est aperçu qu'on ne l'était pas de lui. Le dix-huitième siècle a produit des gens froids beaucoup plus savants qu'artistes. Tu es heureux de te pouvoir passer de femmes et je suis heureux d'avoir de la peine à m'en passer, parce que tu as un certain caractère et que j'en ai un tout à fait différent.

Je dois te faire un reproche qui peut ne pas être inutile et que tu prendras très bien et très doucement. Tu négliges déplorablement ton orthographe. Fais-y attention. Si nous voulons que la race française survive ici, il faut d'abord conserver la langue intacte, et cela par une application journalière. Les lettres que tu écris te fournissent une belle occasion de te corriger puis de te perfectionner dans l'orthographe et dans la langue, la syntaxe⁶.

Es-tu capable de venir depuis le 14 jusqu'au vingt-sept (27) juillet ? Si tu es capable, écris-moi. Tâche de décoller Georges, si tu peux, et de l'emmener avec toi.

En attendant, comme je n'ai plus rien à dire, je me tais. C'est un sage parti, je crois.

Au revoir.

*Sincèrement,
de St-Denys*

6. Il y a aussi des fautes de syntaxe dans les lettres de Garneau. Pour plus de détails, voir l'introduction de l'édition critique des *Lettres* publiées sous la direction de Michel Biron.

« *Le Manoir* », ce samedi 2 août 1930

Chère Françoise,

Je vous avais promis de vous écrire durant mon séjour au lac Jacques-Cartier. J'y ai en effet commencé une lettre à votre destination. Mais vous ne la verrez pas. J'étais fatigué et n'ai écrit que des phrases tout à fait insipides.

Je m'attendais de recevoir une lettre de vous à mon retour. Méchante ! Vous m'avez désappointé.

Nous avons fait un voyage magnifique. Nous quittions le Manoir mardi matin, vers huit heures et quart. Le temps, légèrement brumeux, laissait toutefois présager une belle journée passablement chaude. Il fit beau en effet. Nous quittons les montagnes de chez nous et roulions vers Québec, parmi des plaines immenses, très accidentées. Les champs, par endroits, tranchaient les uns sur les autres à cause des différentes cultures; des champs vert cru, d'autres presque jaunes et ceux-là roses; çà et là des bosquets, des forêts. Puis nous revenions vers le nord; au loin des montagnes bleues nous apparaissaient, ondulant comme des houles. Le terrain s'accidentait de plus en plus. Le beau soleil faisait tout cela joyeux et mettait partout de belles lumières et de belles ombres chaudes. Les montagnes grandissent en se rapprochant. Soudain nous y entrons comme par enchantement et c'est vraiment un spectacle enchanteur qui s'offre à nos regards. Une vallée riante glisse des hautes montagnes et s'étale au plein soleil de midi.

Des bois et des champs la revêtent de leurs couleurs variées. Là-bas, juste avant que la vallée remonte aux flancs des monts, une grande tache rose brille gaiement parmi la mer verte du feuillage qui frissonne avec un bruit d'eau brisée. Tout autour, les montagnes grimpent, s'atténuant petit à petit, harmonieuses de teintes qui se fondent les unes dans les autres. Quelques sommets plus lointains sont d'un bleu ocré de pastel, puis là-dessus roulent quelques nuages, taches éblouissantes dans le ciel bleu limpide.

Nous avançons toujours vers le nord ; l'air fraîchit. Les montagnes montent plus haut, les vallées deviennent plus étroites, tout devient plus austère. Peu à peu les arbres à feuilles, le bois dur disparaissent, faisant place à l'épinette vêtue d'un reflet bleu, à l'épinette rouge, d'un vert un peu fade, et à de grands sapins chenus, échevelés. Le bouleau seul continue de pousser sous le ciel inclément et fait sur les montagnes des taches vert pâle et brillant de son feuillage et des lignes blanches de son tronc élancé. Nous apercevons des montagnes séparées en deux dont une partie est presque noire et l'autre d'un vert riant. Contraste étonnant, admirable. C'est que, sur un espace brûlé, le sapin est long à pousser. Le bouleau pousse vite et tranche sur la partie de la forêt de sapins restée intacte.

Le spectacle devient de plus en plus austère : monts escarpés aux cimes barbelées de sapins pointus, teintes d'un vert noirâtre, un sifflement aigu du vent là-dedans, et puis, çà et là, le bruit d'une chute d'eau cachée, un cri aigre d'oiseau, et le silence majestueux au sein de cette majesté austère sauvagement. C'est triste, cela semble nous écraser, c'est imposant, lourd, d'une force impassible et implacable.

Nous crevons un pneu ! Un pont ayant été emporté, nous passons une rivière à gué. Nous crevons une seconde, une troisième fois ! Puis, au haut d'une côte, nous rencontrons une jeune fille dans une auto, avec sa mère. Elles nous demandent si nous voudrions mettre de l'eau dans leur radiateur, ce que nous faisons, vous pensez bien, avec la meilleure grâce et le plus longuement possible. Nous en récoltons force sourires et des regards des plus jolis yeux du monde et les plus troublants. J'en porte encore un peu de rêve dans le cœur. C'est fou, mais c'est délicieux.

Soudain, à un détour, entre les hauts sapins, un éclair d'argent : le lac Jacques-Cartier.

Trois jours de pêche dans ces merveilleuses solitudes sauvages, sur un lac immense encaissé entre de hautes montagnes, quelques marches dans les bois, une avant-midi employée à faire une aquarelle, et puis le retour. Nous partons vers quatre heures et demie, vendredi après-midi. Même trajet : des montagnes et des lacs endormis dans des ravins, quelques rivières ; les arbres à feuilles reviennent, les grands ormes, parasols verts aux larges ombres, les merisiers robustes, etc. Puis les montagnes s'atténuent, s'abaissent. Nous les laissons derrière nous et nous voilà de nouveau parmi les vertes plaines. Le soir descend.

Le soir s'évapore
Avec le couchant,
Parmi le doux chant
Du vent qui s'explore...

En effet, le couchant carmine le ciel au-dessus des montagnes qui deviennent d'un bleu profond. Nous prenons une autre route que celle suivie en venant. Elle côtoie à un horizon assez rapproché les montagnes. L'air devient un peu plus chaud. Nous sentons l'envie de plus d'expansion; c'est que cette nature que nous retrouvons familière est plus près de nous, plus joyeuse aussi.

Puis tout grisonne, tout brunit, tout bleuit. Un voile de tulle d'une transparence merveilleuse nous entoure. Soudain, là-bas, au ras de l'horizon opposé à celui que forment les montagnes, comme un essaim d'étoiles tombées du haut des cieus nous apparaît une myriade de lumières scintillantes dorées et roses sur un fond d'un indigo très chaud. C'est Québec au lointain. Spectacle féérique. Et les arbres passent, rapides et sombres, le long de la route, sans bruit comme des spectres noirs. Tantôt je souris et tantôt je frissonne. Innombrable aspect, charme indicible d'une nuit d'été. Là-haut luit une lune d'or.

De temps à autre, un village que nous traversons pétille encore avant le repos. Sur le « pas » des portes, des paysans babillent, la pipe au bec. Une vieille sort la tête par la porte. Quelque beau mène sa belle par le bras, sous la feuillée. Quelques perverses cherchent des pervers et quelques pervers cherchent des perverses. Il faut bien qu'il y ait du mauvais partout.

Voici la forêt que nous traversons, la montagne que nous montons et que nous descendons, voici le village paisible, l'église, le pont, le magasin, une petite côte et, sur la colline, une lumière familièrement chère qui brille, une fenêtre allumée entre les grands arbres.

De retour ! Quelques bons baisers maternels, quelque chose de chaud à boire, puis un grand « dodo » lourd de fatigue.

Je m'en vais faire un autre « dodo ». C'est pourquoi je vous quitte en vous plaignant de n'avoir pu jouir de l'immense et admirable spectacle dont mes yeux sont encore tout pleins.

Écrivez-moi vite. Je suis d'une grande impatience.

Au revoir.

*Cordialement,
de St-Denys*

AU PÈRE LUCIEN HARDY

Le Manoir, ce vendredi 22 août 1930

Très cher professeur,

Fus-je paresseux ? Non ; c'est plutôt que je fus trop occupé. Je reviens d'un voyage de quinze jours à North Hatley, dans les Cantons de l'Est. Là j'ai à peine eu le loisir d'écrire quelques mots à mes parents. Occupé du matin au matin ; pas un moment de répit. Je reviens un peu fourbu et m'endormant sensiblement. Ce petit mot que je vous adresse s'en ressentira peut-être : excusez-m'en.

Là-bas, le paysage est merveilleux, pays accidenté, tout en collines, en vallons parsemés de lacs charmants. C'est une nature aux teintes tout à fait riantes.

La température me fut favorable passablement. Quant au sort, j'en doute un peu. Enfin, voici. Je m'épris d'une jeune fille⁷ qui ne me souffrit qu'une fois, assez pourtant pour me mettre fort en déconfiture. Voilà une chose qui n'est pas gentille ou qui ne l'est qu'à demi. D'autre part, dimanche après-midi, nous fûmes faire un tour d'auto qui se termina en deux tours sur lui-même. Une jeune fille conduisait : cherchez la femme ! De six que nous étions dans la machine, six sortirent, tant bien que mal, par les portes qui faisaient, par extraordinaire, face au ciel. Nous étions tous sains et saufs, quelques égratignures, quelques bosses, après avoir éprouvé des sensations très « rigolotes ». Voilà qui est tout à fait bien ou ne l'est qu'à demi. Il y a un mauvais et un bon côté à tout, c'est pourquoi je ne veux pas me prononcer.

Voilà les deux incidents qui prédominent dans mon souvenir du voyage fait à North Hatley. Il y a bien d'autres souvenirs très charmants, tels que celui d'une très aimable hospitalité, celui d'une nuit délicieuse passée dans un canot sur le lac Massawippi, au sein d'une brume légère qui mettait des « halos » autour des lumières qui bordaient le lac. Mais cela s'efface devant la force de ceux plus haut évoqués.

Je dois vous faire part d'un fait qui vous intéresse peut-être. Je serai au « Sainte-Marie », l'an prochain, comme demi-pensionnaire, en Belles-Lettres, dans la classe du père d'Auteuil.

Le temps arrive vite où je devrai quitter les « bois riants et les verts prés ». Les vaches et les chevaux ne peuvent être à

7. Ernestine Wigs.

l'herbe toute l'année ! Je vois arriver le temps des classes sans terreur aucune, comme il convient à un homme courageux et ne haïssant pas l'étude, surtout celle de la littérature.

J'ai perdu la lettre où vous me donniez votre nouvelle adresse. Pourriez-vous me la répéter ? Il est sans doute facile d'aller vous voir où vous serez. Donnez-moi les heures de parler et je me ferai un plaisir d'aller causer de temps à autre avec vous.

Je prie pour vous et suis sûr que vous faites de même pour moi.

Au revoir.

*Très cordialement,
de St-Denys*

À SUZANNE MANSEAU

De Westmount à Ste-Agathe-des-Monts, jeudi avril 1931

Hello, Suzon !

Ça va ? Le ciel s'est couvert et je me suis dit qu'il va faire mauvais là-bas pour la pauvre Suzon. Il doit faire grand vent aussi par les grands bois. Il va y avoir des orages électriques et pauvre Suzon va se cacher sous son lit ou derrière l'armoire, de terreur, et va marmotter de grands chapelets. Ce serait très amusant de voir cela.

Qu'est-ce que vous faites de bon ? S'il pleut, vous en

accommodez-vous ? Vous êtes peut-être comme moi que l'on traite de détraqué et qui n'aime rien tant que de me promener dans les orages avec un grand chapeau et la face pourtant toute ruisselante de pluie. Enfin, pour une semaine à la campagne je crois qu'un bon soleil n'est pas de trop. Il rend si joyeux de vivre.

Comment se comporte dame Nature, là-haut ? Je ne suppose pas qu'elle se soit vêtue à l'irlandaise encore. Il n'y a pas encore de feuilles rouges et mauves et de feuilles grises. Mon père est allé pêcher à Ivry dimanche et il a trouvé les lacs encore glacés.

Vous m'écrirez longuement tout ce que vous faites et tout ce que vous comptez faire.

J'avais peur de ne pas vous découvrir ce que je vous pensais. Ainsi j'ai attendu à une heure ce matin pour lire votre journal. Auparavant j'avais écrit un bout du mien. Puis je vous ai lue et j'ai tout simplement écrit un autre bout de mon journal, j'en ai écrit un autre grand bout enthousiaste.

Charmant votre journal, savez-vous. Je vous connaissais vaguement; en vous lisant vous m'êtes toute apparue, dans toute votre limpidité.

Et Suzon, vous êtes ingénue d'une façon délicieuse. Et puis, ce naturel : vous voyez les choses simplement, telles qu'elles sont, vous ne les compliquez pas, vous les jugez à leur valeur. Vous êtes un peu coquette, n'est-ce pas : vous sentiez qu'ils étaient beaux, vos cheveux, dans le soleil. Un brin d'indépendance aussi, comme vous alliez votre petit bonhomme de chemin. Vous voyez clairement en vous-même. Mais diable ! Vous ne m'avez pas demandé de vous dire ce que je pense de vous mais bien de votre journal.

Il est simple, vrai, ne manque pas de pittoresque. Il m'a beaucoup amusé et beaucoup intéressé. J'ai hâte de lire d'autres choses de vous.

Je crois que je vous comprends tout à fait.

Je vous envoie le journal que je vous avais promis. Je l'ai relu. C'est désespérant de ce qu'il est mal écrit (dans les deux sens du mot). Le fait est que je ne l'ai pas écrit : je l'ai pensé. Mais comme je ne puis penser sans papier, j'ai marqué dans ce journal la marche des idées. Ce n'est qu'une élaboration de la pensée, vous n'y trouverez pas une parcelle de style. Enfin, si vous réussissez à déchiffrer, cela vous amusera peut-être. Mais je vous avertis que l'entreprise est ardue.

Ne lisez pas la première page que j'ai marquée d'une accolade, à moins que cela vous tente énormément et seulement alors.

Bye bye Suzon ! J'ai beaucoup d'ouvrage à faire. Amusez-vous bien et répondez-moi vite.

de St-Denys

À ANDRÉ LAURENDEAU

Québec, 6 juillet 1931

Bonjour, cher André,

L'art est un long travail. J'ai raté un tableau en me faisant piquer par les mouches. Mais comme mon jeune frère

dit, *citant Boileau* :

Recommencez, recommencez, recommencez sans cesse
Quand vous aurez fini, vous recommencerez ! ! !

Le jeune homme n'a pas le sens des longueurs mais il sait du moins ce que c'est qu'insister sur l'idée maîtresse.

Comment vont les amours ? Heureux homme⁸, j'aimerais à savoir comment cela s'est passé pour être davantage envieux. Mais je suis indiscret, n'est-ce pas ? Ces choses-là, on aime à les raconter quand elles sont mortes ou que le bonheur qu'on y cherchait les a désertées : alors il s'agit de les revivre, pour se griser de ce qu'elles étaient ou souffrir de ce qu'elles sont devenues. Quand elles sont, on s'en grise sans y penser, on veut seulement les sentir. Pourtant, quand on a la douloureuse manie de s'analyser, on est content parfois de confier l'analyse à un entonnoir où tout disparaît et dont rien ne sort, afin de ne garder que la seule jouissance.

Je suis heureux d'avoir quitté la ville ; j'étais sur le point de m'y embarquer dans un mauvais bateau⁹. La chose n'aurait peut-être jamais été qu'un désir ; mais je ne crois pas qu'il y ait rien de si néfaste que ces désirs à peine assouvis et qui s'exaspèrent. Quand les sens sont assouvis le bon dégoût marche sur les talons du plaisir.

Je crois que pour moi aussi, ça y était, dans ce mauvais sens, d'autant plus que je me suis rendu compte du mal après

8. Son ami vient de rencontrer Ghislaine Perrault, sa future épouse.

9. Garneau fait allusion à une aventure qui a duré quelques jours.

qu'il eût été fait. Un frôlement; cela me hantait désespérément, un souvenir qui ne se contentait pas de soi. Je sens que je m'y serais lancé comme un coursier longtemps retenu. J'aurais fait des sottises.

C'est bien vrai, mon cher, que la jalousie du corps est bien pire que celle du cœur. Elle s'exaspère et se torture : mêlée au désir elle prend au ventre horriblement. C'est la première fois que je la ressentais. L'autre a quelque chose d'apaisé comme le véritable amour, quelque chose de bon.

Enfin l'aventure est terminée. C'est quasiment une mort-née. Elle a commencé l'avant-veille de mon départ. Je n'ai pas dormi de deux jours et cela s'évanouit. Je n'ai pas eu le temps de m'engager profondément.

Que penses-tu des départs et des arrivées ? L'étrange question ! C'est si relatif. Il me semble que les arrivées sont plus tristes que les départs.

Cette année j'ai quitté la ville sans aucun regret, comme d'habitude. L'aventure ? Cela ne faisait rien, l'aventure. Les choses vivent tant qu'elles ont un espoir d'exister. Le désir n'est qu'à condition d'une possibilité de réalisation, si minime et impossible soit-elle. Mon départ était décidé, et je n'aurais même pas eu l'idée qu'il eût été possible de le retarder. Et puis, il est des chaînes qui sont douces et qu'on aime et d'autres qui pèsent et qu'on est heureux de laisser dès que l'on y est forcé par les événements ou que la volonté l'a arrêté.

En arrivant ici, j'ai été déçu. J'ai découvert quelques moments de solitude, malgré parents et amis, et je suis allé parcourir des lieux où j'errai bien des fois. Je n'étais aucunement sentimental et ne me sentais pas du tout disposé à romantiser. J'avais la seule envie de revoir des choses qui me

sont familières et d'étudier les réactions que j'aurais devant elles. J'ai été déçu. D'abord, comme tu disais si bien dans ton roman, nous voyageons trop vite. Le corps s'assimile plus facilement et les habitudes lui restent. Je me suis surpris à parcourir d'un pas familier qui semblait reconnaître chaque roche et chaque détour de sentier, les alentours du manoir. Mais l'esprit se modifie plus profondément et ne s'assimile pas si vite à l'atmosphère. J'étais là comme un étranger. Mes yeux voyaient bien et reconnaissaient toutes choses ; ils trouvaient sans hésitation. Mais il manquait quelque chose, mon âme n'était pas à l'unisson avec la nature. C'était étrange et je n'ai pas très bien compris. J'ai cherché à savoir ce qui se passait en moi. Qu'est-ce que je désirais trouver en ces lieux familiers ? Était-ce l'ancien moi que j'y cherchais comme pour me rendre compte de ce qu'il avait réellement existé ? Était-ce un souvenir ou bien un nouvel enthousiasme, un nouvel homme qui eût réagi différemment ? Je ne sais pas. C'était confus, peut-être un peu tout cela. Et je n'ai rien trouvé. Je n'avais pas eu le temps de m'adapter : un sot touriste américain ; peut-être quelques plaisirs esthétiques devant un beau paysage, une lumière intéressante, c'est tout.

Le lendemain, j'y suis retourné ; et j'ai senti que vraiment les lieux tiennent à nous, d'une façon obscure et comme au fond ; que leur aspect n'y est pour rien, ni presque les souvenirs qui sont attachés à certains d'entre eux ; que beaux ou laids, arides ou féconds, un lien nous y attache, un lien quasi physique mais impalpable, tissé en silence et enraciné au sein même de la terre, un lien qu'on ressent parfois profondément quand on se tait longtemps et qu'on cesse de penser, quelque chose qui ne semble pouvoir s'exprimer qu'avec des mots

d'une étrange simplicité et qui tiennent à l'essence même de nos habitudes.

Je me suis aperçu que j'avais longtemps revêtu cela de littérature, mais que c'était la première fois que je le ressentais vraiment. Et j'attends que peut-être, à un long contact, ces mots-là, ces mots simples, ces mots d'une langue d'enfant, viennent du fond de moi chanter, que je puisse les répéter.

Au revoir, mon cher. Je suis fatigué et tu dois l'être. Je n'ai jamais tant parlé.

J'attends de tes nouvelles bientôt.

*Un ami,
de St-Denys*

AU PÈRE HENRI D'AUTEUIL

Sainte-Catherine, 24 juillet 1931

Cher professeur,

Après ce long retard, je vous reviens. Je suis justement de retour d'un voyage de pêche qui m'a empêché de vous répondre auparavant. Enfin, me voici, « en plume et en papier » selon le mot d'un ami que j'ai fort goûté. La plume est très mauvaise ; je suis en train de la dompter : elle est encore un peu sauvage. Le papier est peu aristocratique, que voulez-vous ? c'est le seul que je puisse trouver dans notre village.

Ainsi, en dilettante que vous êtes, vous jouissez de votre

séjour à la campagne. À ce que je vois les beautés naturelles ne manquent pas à vos dispositions contemplatives, puisque vous m'écrivez regardant d'un œil les lourdes solives de votre plafond et dirigeant la vision de l'autre à travers la fenêtre, vers un horizon verdoyant. Romanesque en effet et romantique. Cela me fait penser à l'étrange randonnée dont je rentre.

Le vieux manoir où je passe l'été avec ma famille est tout entouré de vieilles choses. Les ruisseaux sont couverts de ponts vermoulus. De vieilles bâtisses aux murs épais de pierre laissent pousser dans leurs cheminées de petits arbres rabougris qui semblent tout dépaysés d'être si haut perchés. Il y a entre autres, à cent pas derrière le manoir, au bas d'une petite côte où il s'appuie, le vieux grand moulin banal datant de la seigneurie. Il y a deux ans le toit s'est effondré sous le poids de la neige. Depuis lors la lourde charpente cède par morceaux; le plancher du grenier est tombé; pour les trois autres étages, il en reste des morceaux assez peu solides. Les grands murs épais restent debout, s'effritent petit à petit; les pierres se désagrègent et s'écroulent aux ouvertures, laissant aux portes et aux fenêtres de grands trous béants par où le ciel passe.

Il m'a pris la fantaisie d'aller visiter cette ruine. J'y suis pénétré par le trou d'une fenêtre. Sur le seuil je suis demeuré un moment interdit et retenant mon souffle. D'abord le plancher paraissait d'une solidité douteuse et les poutres de l'étage supérieur qui y reposaient menaçaient de m'ensevelir si je heurtais le moins l'une d'elles. Et puis, il y avait que les vieilles bâtisses sont souvent pleines de nids de guêpes. Je suis peu friand de ces bestioles piquantes. Et puis, il y avait surtout ce silence et cette immobilité qui habitent les ruines et qui semblent y veiller pour en défendre l'entrée.

Et dans ce silence béant
On dirait, tant le temps est lisse,
Que c'est l'éternité qui glisse
À travers l'ombre du néant.

Tout cela m'a saisi à l'entrée, d'une espèce de terreur vague. Je m'y suis fait petit à petit. J'ai avancé à pas feutrés et lents, la tête légèrement enfoncée entre les épaules d'un mouvement machinal quand on craint que quelque chose ne nous tombe dessus inopinément. J'ai tout visité, tous les recoins où ma prudence naturelle me permettait de m'aventurer. J'ai grimpé des escaliers branlants. Une porte m'intriguait; en l'ouvrant les gonds se sont descellés et le tout a failli choir sur moi; c'était une armoire creusée dans le mur même. Une table était debout devant une fenêtre; elle portait encore une bouteille à demi pleine de je ne sais quoi qui ne sentait pas bon. Les murs partout étaient moisissés et tapissés de mousse. Je suis demeuré quelque temps à me laisser pénétrer de cette atmosphère vermoulue. Quelques craquements, le bruit du vent dans les débris du toit ou qui faisait claquer les bardeaux décloqués, le vol agité de quelque papillon de nuit réveillé en sursaut, le heurt de mon pas, interrompaient à peine le silence lourd et la quiétude qui reprenaient bien vite leur empire.

J'étais là, circonspect, un peu haletant, à pas feutrés. Je n'étais pas chez moi, ceci n'est plus la demeure de l'homme. La nature reprend vite ses droits et tout retombe à elle et sur tout règne son silence souverain qui fait peur à l'homme. Car tous les bruits de la nature ont quelque chose d'aveugle qui les rapproche plus du silence. Le bruit des chutes qui passent auprès est par sa continuité un silence, parce qu'il ressemble à

un mouvement perpétuel et que le silence est le seul élément où règne l'infini. C'est à peine si le chant des oiseaux et les cris des bêtes brisent le silence dans la nature ; ils semblent superficiels et n'éveiller aucun écho profond. Et le grand silence obscur des choses reste intact, celui qui effrayait Pascal. Oui, c'est en ce moment même que pour la première fois, je goûte pleinement, intensément toute l'étendue et toute la profondeur de cette pensée : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » ! Tant de pensée en si peu de mots.

Ainsi, la nature reprend vite ses droits. L'homme tâche à la façonner pour lui-même ; mais cette tâche est éternelle et sans répit. Dès qu'il l'interrompt et veut se reposer, la nature est là qui reprend tout, et la tâche est à recommencer.

Qu'est-ce que je vous raconte ? Excusez ce verbiage : quand je pars, le diable m'emporte.

J'ai donc senti tout cela, un peu confusément.

Voyez-vous cette immense ruine de pierre à quatre étages, avec ses fenêtres béantes, et devant l'une d'elles une table et une bouteille semblant attendre quelque macabre et nocturne festin. Mettez sur cela le ciel d'orage sillonné d'éclairs qu'il fait ce soir ; et, si vous avez l'ouïe fine, imaginez le hululement de quelque hibou. Et dites-moi si ceci n'est pas un décor plus que romantique, un décor de conte fantastique.

Vous voyez que mon pays ne manque pas de charme de toutes sortes.

Mais, malgré cela, mon pinceau et ma plume chôment ces jours-ci, ainsi que toute mon auguste personne. C'est que dans mon ardeur « sainte » j'ai négligé à mon arrivée en ces lieux de me reposer des longues et incessantes fatigues de l'année scolaire, et surtout des examens, pour parler en toute sincérité

malgré le préjudice que cela pourrait porter à la bonne opinion que vous avez de moi !!!). Je me trouve donc en ce moment, pas tout à fait, mais un peu mort. Je me repose donc, ce qui ne veut pas dire que je suis inactif, d'autant plus que certaines démangeoisons « cordiales » m'obligent à me tenir l'esprit à « autre chose ». Je lis donc Taine, Faguet, Maeterlinck, Musset, Lamartine, Verlaine, *et tutti quanti ejusdem farinae*¹⁰ et de beaucoup d'autres, sans compter ma correspondance.

Mais, Saint Père Lipopète ! Je suis le plus fieffé égoïste ! je ne fais que parler de moi.

Dites-moi si « votre santé se porte bien » comme disait l'autre ; si vous passez un été intéressant, ce que vous ferez à l'automne. J'ai hâte de recevoir de vos nouvelles.

Pour le moment, j'ai l'impression que je m'endors ; et quoi qu'en dise Descartes, je crois le témoignage de mes sens et je me mets au lit.

Vous souhaitant les meilleures choses.

*Avec mon amitié respectueuse,
de St-Denys*

10. Se dit plaisamment des gens ayant les mêmes vices, d'une locution adverbiale.

Sainte-Catherine, vers le 25 juillet 1931

Bonjour le P'tit,

Papier « rayé », seule qualité vendue à « Sainte Catherine les bains de pieds quand il pleut ».

Jeune imbécile, ta lettre mallée le 16 du présent mois m'est parvenue le 23. C'est que, jeune imbécile, tu n'as pas adressé « Ste-Catherine ». Ta lettre s'est allée promener à Duchesnay.

Tu me parles d'un combat épique par moi exécuté contre les chauves-souris. La chose n'est pas le moindrement exacte. J'ai beaucoup d'amitié pour ces bêtes-là, comme pour toutes les bêtes, d'ailleurs. De mirage en mirage cette amitié s'est changée en colère et mes caresses et les leurs en combat. Il faut que je t'explique la chose comme elle fut afin que l'histoire ne mente pas.

À la grande frayeur de Georges et Pauline¹¹, une chauve-souris s'est introduite dans le salon. Course aux portes qu'on laisse ouvertes en y posant des pancartes indiquant « Exit ». Rien n'y fait, la pauvre bête affolée vole à travers les chambres sans voir l'indication. Soudain, plus rien. Je me dis : elle doit être montée en haut (ces bêtes-là ne montent jamais en bas). Je monte : je la trouve qui parcourt ou plutôt parvole ma chambre. Je ferme ma porte, j'ouvre les fenêtres, j'en-

11. La sœur de Garneau.

lève un moustiquaire et j'attends. La chauve-souris semble de parti pris éviter la fenêtre ouverte. Soudain, deux ombres au lieu d'une; puis trois. Elles traversent la chambre silencieusement, en tous sens, planent en diagonale, se croisent, faisant dans la lueur pâle de la lampe des envolées fantastiques, étranges. Charmé, je m'étends sur mon lit et jouis d'un spectacle aussi inusité. Leur vol me frôle la joue de l'aile, m'évente délicieusement. Il décrit des sinuosités étranges, des arabesques fantaisistes, et son ombre sur le mur le multiplie. Je suis demeuré ainsi longtemps, à regarder le vol silencieux qui glissait d'un mur à l'autre. Une chauve-souris sortait soudain par la fenêtre et revenait presque aussitôt. J'en ai saisi une pour la mettre dehors; je l'ai lancée et elle est revenue. Elles sont couvertes entièrement d'une espèce de duvet bien doux, extrêmement doux; une sorte de velours satiné et leurs griffes sont très délicates.

Après un bout de temps, je suis parti. Quand je revins, il n'y en avait plus.

Imagine-toi si ce n'était pas extrêmement charmant : être étendu, les yeux mi-clos, regardant une ombre ailée glisser dans le silence; soudain voir deux ombres au lieu d'une, qui continuent à glisser dans le même silence, et se croisent, et me frôlent; puis qu'une troisième les rejoigne et continue avec elles le même jeu fantasque. Cela dans une chambre à demi éclairée, dans une obscurité délicieusement vague. Quelque chose à mettre dans un conte fantastique.

*

Tu me parles de votre projet de cercle et du sujet de discussion que propose André. J'y connais peu de choses, mais cela me paraît très intéressant. Le sujet est extrêmement actuel et il nous sera d'une grande utilité de l'approfondir. Justement le livre dont je te parlais, je crois, *À l'ombre de l'Orford* par Alfred DesRochers est très intéressant à ce point de vue. On pourrait faire là-dessus une petite conférence ou plutôt une causerie où l'on étudierait le canadianisme chez DesRochers; il lui a donné un caractère qui est une leçon dans ce sens.

J'écrirai probablement à Charbonneau¹² au retour de mon voyage de pêche. Je pars lundi.

Au revoir.

*Un confrère,
de St-Denys*

À FRANÇOIS RINFRET

Québec, 28 août 1931

Bonjour, vieil ami,

Excuse ce papier. Vois-tu, je me trouve à Québec. J'ai une minute à moi, je l'emploie à t'écrire sur ce qui me tombe sous la main. Et ce qui me tombe sous la main, c'est du papier

12. Robert Charbonneau, de la revue *La Relève*.

conservateur; c'est presque déshonorant : mais ma plume est au-dessus de cela. Tu vas penser, à m'entendre, que je suis un rouge enragé, mais tu te tromperas, car tu sais que je ne m'enrage de rien et de politique moins encore.

Ne tiens pas compte du temps que j'ai pris à répondre à ta lettre. J'ai eu beaucoup à faire, ces derniers jours.

D'abord, je suis allé passer une fin de semaine aux Éboulements. Le voyage est splendide, en effet, et le paysage m'a enchanté. J'ai eu toutes les variétés d'atmosphères et je l'ai vu sous tous ses angles; au coucher et au lever du soleil, dans la brume le soir et le jour, sous des ciels grisailleux, par des soleils resplendissants, de loin et de près. Je suis allé à l'île aux Coudres où j'ai visité de charmants vieux moulins que tu as dû voir, et des chapelles vermoulues.

Depuis ce temps, je cours les aventures, je peins un peu, j'aime beaucoup et je souffre toujours : la vie ne m'avait jamais tant balloté¹³.

Il me ferait plaisir à moi aussi, cher vieux, que nous nous voyions plus souvent cet hiver. Je n'ai pas l'intention de beaucoup sortir, à moins que... Et comme je suis un homme froid, c'est peu probable.

Au revoir donc. Dans une semaine je serai de retour à Westmount. Les vacances ont passé vite.

*Cordialement,
de St-Denys*

13. Garneau a une aventure passionnelle avec Lucie Auger, de dix ans son aînée.

Sainte-Catherine, vendredi 8 janvier 1932

Mon cher cousin,

Je suis déjà considérablement en retard pour vous remercier, cousine et toi, de votre aimable cadeau. Je n'ai pas encore commencé à lire *Légionnaire*¹⁴, mais je suis certain qu'il m'intéressera, d'autant plus que j'ai rencontré le héros de ce roman vécu. Mon oncle m'a dit qu'il avait déjà été employé dans le parc national et je me rappelle l'avoir rencontré. Je te prie de transmettre à cousine mes remerciements; gardes-en toi-même au passage une bonne part.

Comme tu sais, je suis à Sainte-Catherine jusqu'à la fin de janvier. C'est un séjour charmant, cela me donne l'occasion de connaître et d'aimer un tout autre aspect de notre vieux coin, un aspect que j'avais jadis connu, mais que j'avais tout oublié. Sainte-Catherine revit pour moi, singulièrement dans sa parure hivernale. C'est complètement nouveau tout en demeurant la vieille chose bien connue et bien aimée, cela a le charme double si rare de la découverte et d'un long attachement, à la fois, comme une flamme nouvelle qui vivifie un vieil amour. Charme inespéré, complétude qu'on trouve peu souvent, rare plénitude de sentiment, où s'unissent l'émerveil-

14. Henri Pouliot, *Légionnaire !... Histoire véridique et vécue d'un Québécois simple soldat à la Légion étrangère* (1931).

lement, la surprise, l'extase, et la certitude reposante et sereine d'un attachement solide de ce qu'il est ancien. Aussi, mon cher cousin, mes pinceaux n'ont-ils pas l'intention de chômer. Depuis hier, j'ai terminé une toile et j'en travaille une seconde. J'aime à étudier notre grande nature canadienne. Je veux, à force d'en fixer divers aspects, à force de la regarder sous tous ses angles, je veux la pénétrer jusqu'au fond, en capter pour ainsi dire l'essence et faire un grand art pour exprimer cette grande nature. Rêve de prince, mon cousin; aussi, je n'y crois pas tout à fait; mais je veux quand même tâcher à le réaliser, à ébaucher du moins une réalisation. Et je songe à la devise que tu m'avais dite : « Du peu que je suis faire le plus que je puis. » Tu sais certainement que la grenouille a éclaté en voulant devenir aussi grosse qu'un bœuf. N'empêche que j'aime cette grenouille, que je la trouve plus admirable que toutes ses sottes sœurs qui se contentaient de demeurer grenouilles et qui s'en contentent encore. Elle, du moins, était une grenouille de grand cœur, une grenouille de génie. C'est probablement une fausse interprétation de la fable; c'en est une tout de même et qui me plaît pour la seconde.

Pour terminer, mon cher cousin, je te recommande fortement de venir me voir, ou, si tu ne le peux, de m'écrire du moins de tes nouvelles.

Je te remercie à nouveau de ton aimable livre. Remercie pour moi cousine Ky. Embrasse les petits cousins et cousines.

Bonsoir.

*Cordialement,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, lundi 11 janvier 1932

Mon cher professeur,

Êtes-vous à corriger des examens ? Je viens vous voler quelques instants ; cela comptera pour mes examens que vous n'aurez pas à corriger. C'est vrai que pour vous cette tâche est seulement retardée ; mais cela, c'est plus tard, et, vous qui êtes philosophe, vous savez bien que demain n'existe pas.

Pour le moment, je viens vous souhaiter pour les quelques jours qui restent à l'année 1932, (quoique demain n'existe pas) tout ce que vous voudrez, sainteté, santé, bonheur. Avec cela, vous êtes bon pour gagner votre paradis et nous aider à gagner le nôtre.

Les médecins m'ont découvert une maladie de cœur, une lésion. Cela m'a laissé très froid : j'ai toujours éprouvé de l'indifférence pour la façon dont je mourrais. Mais je trouve détestable de me priver de cigarettes, de toutes choses violentes, jouissances sans lesquelles la vie est ennuyeuse. Me voilà comme un vieillard, plus le droit de courir, de monter vite les escaliers, de jouer au ping-pong, aux échecs, et autres exercices violents. Il faut s'y faire.

Je me repose activement, en peignant, en écrivant et en lisant. J'aime à vivre ici, vieux coin que nous connaissons depuis des générations, où mon arrière-grand-père était seigneur dans le manoir que nous habitons. Je suis, pour le moment, en pension chez de vraies bonnes gens, simples et savoureux cultivateurs.

Je suis attaché à ce coin de la province; c'est mon vrai chez-moi, hors de la ville que je déteste. J'avais oublié l'aspect que prend Ste-Catherine en hiver, et je suis charmé de le découvrir. Ce qu'on aime bien, on est insatiable de le connaître sous toutes ses faces; la curiosité de connaître est le sel de l'amour; plus que cela, c'est la marque d'un amour vivant : dès qu'elle a disparu, c'est qu'on porte au cœur un amour mort, une habitude. Mais quand on aime fortement un coin de nature, on n'a pas à craindre qu'il s'épuise pour nous de nouveautés, on n'a pas à craindre d'arriver à le connaître assez pour n'avoir plus à le chercher. La nature est assez immense et assez profonde pour être d'un intérêt constant. Quand il semble qu'on a fini de la découvrir en superficie, on n'a qu'à se pencher sur ses profondeurs : on se trouve alors devant un abîme. Comprendre cet abîme, voilà ce à quoi une vie ne suffirait pas; la tâche n'en est que plus passionnante. Tout art de paysage, s'il veut être un grand art, doit être basé sur une connaissance en profondeur de la nature, une compréhension; c'est la raison de toute conception forte. Et quand je cherche à travers l'histoire de la peinture, il me semble que la nature est demeurée introuvable et je ne crois pas découvrir un peintre qui en ait exprimé les grands mystères. Il est vrai que je connais assez peu les peintres. En tout cas, notre nature canadienne demeure tout à fait inexplorée dans ce sens. On en a peint de façon très heureuse différents aspects. Mais à regarder nos plus grands paysagistes, Coburn, Cullen, Pilot, on ne voit aucune conception puissante, aucun art personnel fort, rien de vraiment original sauf, peut-être, dans le rude réalisme de Pilot; il me semble que tout cela est superficiel et j'ai l'impression qu'on n'a pas encore percé la première écorce de notre terre. Ce n'est pourtant pas la matière qui manque.

Notre nature est l'une des plus fortes dans son âpreté, des plus vastes, avec ce charme écrasant des grandes et mystérieuses forces intactes.

Je voudrais me donner à créer un art qui exprime notre nature. Je rirais, si ce n'était que je n'ai pas du tout envie de rire : je me sens écrasé par la tâche que je voudrais accomplir. Il n'est rien d'aussi désolant que l'impuissance. Mais aussi, il n'est rien de si méprisable que l'acceptation de l'impuissance, par avance, sans avoir essayé ses forces. Je veux tenter fortune. Si je subis un échec complet, ce n'est pas le courage qui m'aura manqué, ce sera la puissance de mon cœur qui aura fait défaut à ses désirs. Cela doit briser étrangement que de se manquer ainsi à soi-même. C'en est assez pour écraser du coup tout orgueil. Cela aura du moins cela de bon.

Vendredi

J'avais laissé votre lettre pour des préparatifs de départ. Je suis allé passer une journée à Québec. Je suis de retour à la campagne pour la fin du printemps qui est à bonne heure cette année, et pluvieux. Plus de neige dans les champs. De la pluie continuellement. Aspects très désolés et très désolants. Mes paysages d'hiver sont « à l'eau » pour la seconde.

Excusez tout ce verbiage. Dites pour moi un mot à la Sainte Vierge.

Au revoir.

*Votre élève, à l'assiduité sans
défaillances !
de St-Denys Garneau*

Sainte-Catherine, vendredi 22 janvier 1932

Mes chers parents,

Quelques jours sans nouvelles, n'est-ce pas ? Cela vous a donné le temps de vous reposer de ma méchante prose. J'ai eu la grippe. C'est-y bête, moi qui ne souffre jamais de ces maudits bobos, il faut que je sois à la campagne à me reposer confortablement, sans compter que j'ai de l'ouvrage à souhait pour préparer mes examens oraux, il faut tout cela pour que j'attrape la grippe. Ne vous inquiétez pas, cela n'a duré que trois jours et c'est déjà mieux. J'ai respiré du Fryar's Balsam et cela m'a clairé. Je recommencerai ce soir encore la cérémonie et demain, je serai en parfaite santé. Seulement, c'est dommage, j'ai perdu un peu des forces que j'avais reprises. J'ai encore plusieurs jours à me reposer : je tâcherai à me refaire.

Il a fait une journée magnifique. Pour la première fois depuis deux jours je suis sorti : il ne ventait pas, et le soleil radieux dardait ses rayons sur la galerie. Emmitoufflé dans une immense bougrine que mon oncle m'a passée pour faire la sieste en plein air, je me suis assis en plein soleil durant plus d'une demi-heure, et j'ai respiré le bon air sec. Un matou formidable au poil lisse blanc et brun mais qui sentait à plein nez l'écurie est venu me tenir compagnie. Ronronnant de tout son cœur, il se frôlait voluptueusement contre mes jambes ; il sauta sur mes genoux, me prodigua d'affectueux

frôlements, puis alla se frotter aux barreaux de la galerie, en guise de diversion.

Vis-à-vis moi, le chemin fait une ligne droite qui monte légèrement. Elle se dessine ici tout contre une butte de neige très rapprochée, puis, comme la butte s'abaisse, contre la montagne de Saint-Augustin, d'un bleu violacé, et enfin, elle borde l'horizon voisin au ras du ciel. Sur le chemin passent, se touchant presque, deux traîneaux chargés de bois. Il est étrange de voir les valeurs différentes que leur donnent les fonds divers sur lesquels ils se détachent. D'abord, contre la butte de neige, presque sur le même plan, ils sont deux choses crues, qui s'avancent prosaïquement, deux grosses choses bien définies en foncé contre la neige; deux rudes réalités ardues. Puis contre la montagne lointaine, ils apparaissent plus légers et moins âpres. Il semble que ces chevaux et ce bûcheron prennent un plus grand sens quand on les voit dessinés sur l'immense forêt lointaine dont ils sont les maîtres. Enfin, contre le ciel, on les voit définis en profils purs, environnés d'infini, glissant sur la terre blanche. Ils ressortent sur l'immense bleu dans une espèce de splendeur vertigineuse. Et je crois voir en apothéose dans le soleil l'obscur gloire du bûcheron à la rude cognée, et celle aussi, inconsciente et soumise, des lents chevaux qui vont toujours, la tête basse.

Et maintenant, il fait clair de lune d'argent, un peu brouillé. Je vais bientôt souper : je me sens convenablement en appétit. Demain, mon oncle doit venir me voir à moins qu'il ne neige très abondamment, ce qui n'est pas probable. Je lui donnerai probablement cette lettre à maller.

J'ai revu une fois déjà mon programme de grec. Je tâcherai à tout le revoir demain, pour en avoir fini et me donner à

mon latin et à mon français : c'est plus facile.

Bonsoir, chers parents. Je pense souvent à vous et serai content de vous revoir.

*Affection,
de St-Denys*

À FRANÇOIS RINFRET

Sainte-Catherine, jeudi 23 juin 1932

Mon cher vieux,

Un barbot ! Saloperie ! Mais j'ai renoncé à revenir jamais sur ce que j'ai fait, de peur que ma vie s'y passe sans que j'avance, c'est pourquoi je continue sur ce papier. J'aurais voulu te voir en petit comité avant mon départ : je n'ai pu.

Je suis arrivé ici un peu fatigué. J'ai revu mon vieux coin de pays sans beaucoup d'émotion ; j'en ai été déçu parce que je l'aime beaucoup. Il n'est rien de si décevant que de se manquer à soi-même.

Dès mardi je partais avec mon oncle pour un court voyage dans le Parc national. Nous sommes passés par la Baie Saint-Paul pour nous engager ensuite en plein dans les Laurentides. Je saisis toutes les occasions que je puis pour voyager dans ces régions que j'aime particulièrement. Une nature immense et intacte, d'une austérité et d'une solitude impressionnantes. Je ne me suis jamais senti si seul et si petit que là ; j'y ai compris mieux qu'ailleurs certaines pensées de Pascal.

Le ciel, mardi soir, annonçait de la pluie, et comme j'en faisais la remarque très originale, et très à propos par ces temps de sécheresse, un bonhomme me répondit : « On connaît ça ces annonces-là. C'est la même chose tous les soirs ! Des vrais pets de sauvagesse : un éclair, quelques coups de tonnerre, puis ça finit toujours par passer tout en vent ! » Ça m'a beaucoup fait rire, de mon rire délicat qui te plaît tellement. Ailleurs, comme quatre hommes avaient loué une vache, on me disait qu'ils buvaient dans le même bol.

En somme, j'ai attrapé un mal de reins à me faire balloter par des chemins exécrables et je suis revenu fourbu, fort content de mon voyage.

Je n'avais jamais parcouru la vallée de la Baie Saint-Paul. J'ai été émerveillé. Si j'étais en fonds, j'irais y passer quelques semaines cet été, pour faire de la peinture. Je dois remettre cela à l'été prochain.

Georges m'a envoyé plusieurs portraits pris au camp quand il était venu me chercher. Ma barbe y apparaît dans toute sa splendeur virginale.

As-tu entendu parler des Palardy¹⁵ ? Sont-ils de retour ? Quels sont leurs projets ? Ont-ils une adresse où je pourrais leur faire parvenir un mot ? Entre autres, j'ai une couverture qui leur appartient. Quand j'ai quitté le camp à la course, Claude m'a si bien aidé à faire mon bagage qu'il a mis dans l'auto une couverture à eux. Comment se tirent-ils d'affaire ? Donne-m'en des nouvelles et si tu les vois, dis à Jean qu'il m'écrive un mot.

Écris-moi bientôt.

*Cordialement,
de St-Denys*

15. Il s'agit du peintre Jean Palardy et de son épouse Jori Smith.

Sainte-Catherine, 27 juin 1932

Mon cher ami, citadin emmerdé !

Tu jouis de la ville sous le soleil, la poussière et sous la pluie. Je ne t'envie pas. Je suis très heureux d'être de retour ici. Je m'occupe à me situer ici tel que je suis devenu depuis que j'ai quitté Sainte-Catherine, et à devenir quelque chose de mieux. Je ne sais si c'est pour toi la même chose ; moi, je suis toujours porté à redevenir pour les choses et les êtres ce que je fus pour eux. J'ai remarqué cela à plusieurs reprises. À rencontrer des personnes que j'avais connues plusieurs années auparavant, je me suis retrouvé avec elles comme j'avais été, et j'ai dû faire un effort pour redevenir moi-même-actuel. La conversation, les façons d'être, certaines expressions, tout cela me semblait d'il y a trois ans, et l'était en effet. Les personnes que je rencontrais me voyaient comme j'avais été, ne cherchaient pas en moi le nouvel être, mais l'ancien, ne tentaient pas de découvrir mais de reconnaître. La plupart des gens ont l'esprit si peu actif, sont si désespérément conservateurs, et aussi tellement attachés à leurs opinions, qu'ils ne conçoivent pas que tout change et que ce qu'ils ont vu ne soit plus tel qu'ils l'ont vu. Et, après tout, on est toujours un peu pour les autres ce qu'ils veulent qu'on soit, parce qu'il est difficile qu'ils ne trouvent pas et, qu'en effet, on ne leur montre pas ce qu'ils cherchent en nous. Et on sort de leur compagnie étonné de ce qu'on a montré de soi, une partie oubliée et qu'on croyait disparue avec le temps

mais qui a surgi si facilement d'où elle était enfouie.

Il en est de même pour les lieux, et c'est peut-être l'impression qu'ils donnent d'être si immuables qui nous force à redevenir ce que nous étions en eux. Ils semblent redemander le vieil homme. D'avoir changé, pour eux qui ne changent pas, semble un sacrilège. Ils sollicitent les mêmes habitudes, les mêmes façons de voir.

Cela me tue, moi pour qui de nouveaux points de vue, de nouvelles façons de voir sont nécessaires, pour voir, comprendre, aimer non seulement avec plus d'intensité mais plus profondément. Je me rends de plus en plus compte que le changement est une condition nécessaire de mon évolution progressive. Mes forces de vie ont besoin de renouvellement incessant, sans quoi elles s'affaissent. Je ne m'en glorifie pas, mais le constate tout objectivement, et que c'est d'ailleurs une lacune. J'associe cette complexion mentale à un état physique étrangement correspondant chez moi.

Je tâche à diminuer autant que possible les exigences de cet état en m'astreignant à une certaine discipline. J'expérimente jusqu'à quel point je puis aller en ce sens. Il faut que tout cela entre dans le domaine de ma conscience afin que je puisse contrôler comme on dit de façon politique ce tempérament. Forcer la note serait pour moi aussi néfaste que de laisser libre cours à mes divagations; ma fantaisie s'est toujours cruellement vengée de moi quand je l'ai trop astreinte.

Donc, petit à petit, je me retrouve ici tel que je suis en faisant la liaison entre l'été dernier et cet été. Je n'avais pas eu à le faire, cet hiver, me trouvant dans un aspect de mon pays, étrangement nouveau, et dans un milieu nouveau lui aussi.

Je suis allé avec mon oncle faire un voyage de deux jours dans le parc national. Nous sommes allés dans une autre région du parc par une route qui m'était inconnue. De Québec à la Baie Saint-Paul, nous suivons le fleuve, entrons dans les terres, traversons quelques contreforts des Laurentides et de pittoresques vallées d'où la route nous apparaît grim pant des montagnes derrière et devant nous. Puis, du haut d'une côte on aperçoit la baie, l'île aux Coudres, des monts tourmentés jusqu'au loin de l'horizon nord-est où la vallée s'engouffre, sinueuse, aux teintes violentes brûlées de soleil. C'est d'une force extraordinaire, ces rocs et ces terres bousculées. Nous avons suivi la vallée jusqu'au sein des montagnes où nous sommes entrés entre deux pics élevés de granit blanc et noir. À travers des chemins, tohu-bohu, nous avons voyagé pendant plusieurs heures à nous faire secouer encore comme des *cocktail-shakers*. J'ai retrouvé la même nature qu'au lac Jacques-Cartier, lignes arrondies des montagnes vieilles couvertes d'épinettes chenues, longues et maigres, montagnes qui apparaissent au crépuscule, à travers l'air pur et incolore, comme d'opulents velours noirs de jadis, mités et tirant sur le vert. Montagnes entassées sans place pour des vallées. Teintes et lignes austères.

Des romans sensationnels et réalistiques sont-ils en train de voir le jour ? Moi, je continue une chose un peu genre confession où je raconte ma liaison avec Lucie. J'ai soixante-cinq pages environ d'écrites ; j'ai écrit six pages depuis mon arrivée.

J'attends de tes nouvelles avant longtemps.

Je te prie de présenter mes hommages à Monsieur et Madame Laurendeau.

*Ton vieux copain,
de St-Denys*

P.-S. As-tu toujours pour la cité la même affection passionnée qui t'empêche de la quitter ?

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, 5 juillet 1932

Mon cher gros cochon bedonnant,

Je te salue. Le Petit¹⁶ me dit que dans votre ermitage hospitalier, vous menez une agréable vie où les activités du ventre, des bras et de la tête (gradation en decrescendo) occupent toute la place. « Jouissez, jouissez, mes frères, mangez à foison et moult buvez, et riez et pleurez car la vie est bien courte » (Rabelais – Épicure). « Mais la vie est trop courte quand on s'arrête à la considérer, et l'homme est trop petit. Cherchez donc, mes frères, la vraie sagesse, en dehors de laquelle tout est vanité » (Bossuet) « car vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il ? » (Verlaine)

16. Surnom de Claude Hurtubise.

Je te reviens. Car, sans que tu t'en doutes, je t'ai quitté pour aller peindre. Car, tu le sais, « je souis un pinceau qui pense ». Je suis pris, pour les muses de la peinture, d'une sainte ardeur et d'un zèle accéléré, qui me font peindre presque tous les jours et souvent quatre ou cinq heures de suite. Cet après-midi, je suis allé à quelques milles d'ici faire un paysage de montagnes qui m'intéresse beaucoup. Mon enthousiasme augmente à chaque moment et le temps me manque pour satisfaire à mon avidité. J'ai peint de trois heures à huit, je suis revenu souper sur le coin de la table, d'une tomate, d'un morceau de pain et d'un morceau de fromage. Je me suis couché, et comme le sommeil ne veut pas de moi, je te reviens de nuit. Les grenouilles petit à petit finissent de gargariser leur note humide. Seulement les rapides mugissent sempiternellement du côté de ma fenêtre ouverte.

Vive la vie saine du corps et de l'esprit ! Vive le grand air, la grande campagne, la grande nature ! Je me sens revivre, de plus en plus. J'ai hâte que tu viennes avec Georges pour que je puisse te montrer mon pays ; le vieux manoir, le vieux moulin, la « chaufferie », la vallée où coule notre large rivière, sinueuse et variée, tantôt majestueuse, puis fougueuse par-dessus les rapides ; et les grands champs en plaine, et les montagnes qui se vêtent au crépuscule de teintes de féeries, et les grands pins où le vent chante ses chansons familières à mes oreilles, depuis si longtemps que je les entends frémir aux mêmes branches. Je veux te montrer, te faire apprécier tout cela que j'aime profondément. J'écris à Georges de venir avec son auto. Appuie-moi de ton côté. Ce serait tellement plus agréable ; nous pourrions visiter les alentours, voir le lac St-Joseph bordé de montagnes petit à petit bleu turquoise au lointain. Arrange-toi avec Georges pour venir aussitôt que possible et rester deux

semaines. Georges dit qu'il ne peut venir avant le dix et qu'il doit être de retour en ville le 19. Ce n'est pas bien long. Je lui écris de tâcher à s'arranger pour rester plus longtemps que cela. Il doit t'en parler et s'arranger avec toi.

J'attends sous peu de tes nouvelles suivies de près de ta bedonnante personne à laquelle je présenterai les armes et ferai les honneurs de la place.

*Cordialement,
de St-Denys*

À CLAUDE HURTUBISE

Sainte-Catherine, jeudi 7 juillet 1932

Mon cher,

Reçu ta lettre précédée d'une longue épigraphe dont ai apprécié la saveur. Je suis à n'en point douter peintre de mon métier, peintre ès barreaux de chaises, ès tables, ès châssis, ès paysages. Pots et tubes se succèdent entre mes mains, sans trêve; ils se suivent les uns les autres à une vitesse accélérée. Signe que je manque de matériel, lequel me doit venir de Montréal sous peu. Cet animal de Georges m'a promis de me faire parvenir une palette avant dimanche dernier. Je n'en ai pu apercevoir encore la forme désirée.

J'ai très peu lu dernièrement. En revanche, j'ai beaucoup peint. J'ai terminé deux toiles intéressantes, un petit

sketch au pastel, moins réussi. Sans compter quelques croquis. La campagne, tu le sais, est fort belle, ici, vaste et variée. Je la découvre à nouveau chaque jour, j'en trouve de nouveaux aspects, des sens nouveaux. Je ne m'en fatigue pas. Je deviens, décidément, très constant. Mon cœur est d'une tranquillité exécrable, sinon vis-à-vis des paysages, vis-à-vis des femmes, probablement par manque d'allumettes à quoi s'enflammer. Car tu sais que c'est ici une détestable parodie du désert, en fait de femelles. Toutefois, j'ai aperçu sur la grève du lac, hier après-midi, une femme superbe de qui il m'a pris une grande envie, qu'il m'a fallu bannir à force d'esthétique. Quelque chose à faire frissonner un rocher : le cou un peu long, les cheveux détachés, sur les épaules, surtout de larges seins, merveilleusement modelés et dont la naissance bondissait en chair blonde à l'échancrure des bras. Le reste à l'avenant moulé dans le costume de bain jaune clair. Les jambes longues. Un rêve animal énervant.

Mais je vais au lac cet après-midi en quête d'aventure. Tout cela ne doit pas mettre en doute à tes yeux ma vertu dont la solidité est à toute épreuve.

Pour toi, je te recommande de la modération dans tes relations amoureuses. Ta maigreur excessive et ta pâleur, je ne puis les attribuer à tes seuls examens, d'autant plus qu'un certain teint cuivré, aux chaleurs veloutées que tu connais aussi bien que moi et peut-être mieux, ne me dit rien qui vaille.

Sur ces paternelles recommandations je te laisse, attendant sous peu de tes nouvelles.

*Amicalement,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, 8 juillet 1932

Ô très lyrique et parabolique ami,

J'ai apprécié ton histoire de poux avec tout l'enthousiasme qu'elle mérite. Elle est d'un romantisme délicieux et exécrationnel; en tout cas la fantaisie est une divine divinité. La seule illusion qui soit digne de peine capitale est celle de n'en pas avoir; les gens qui la possèdent sont insupportables en plus de n'être pas du tout intelligents. Ce qui n'équivaut pas à dire : « Cultivons nos illusions », mais à les laisser mourir de leur mort naturelle. Rien n'est bon que de naturel, la mort comme la vie.

Il n'est pas de goût si louable que celui de se taire sauf celui de parler que je mets sur le même pied. C'est ainsi que, n'étant pas romantique, je ne me leurre pas comme toi avec l'inutilité de la correspondance. N'y cherchant pas à être penseur d'occasion, mais l'occasion de penser, je n'y affecte aucune pudeur de moi-même, mais la construis un peu comme un journal; ce qui encore une fois ne prouve pas son inutilité. Car le journal a bien des chances d'être une chose morte, tandis que dans la correspondance, chacun donnant son tour de roue, la machine renaît et garde son mouvement. Ainsi nous pouvons comparer des impressions, etc., voir de plusieurs côtés la même chose.

Excuse cette banale défense de la correspondance. Décidément pour répondre à une boutade, c'est assez endormant.

La pluie sur moi aussi produit un effet désastreux.

La constance que tu me conseilles, je la cultive avec succès, sinon pour écrire, du moins pour peindre. J'ai terminé deux toiles assez considérables et réussies. J'ai été moins heureux pour un pastel. J'ai fait aussi du croquis. C'est-à-dire que j'ai travaillé trois, quatre, et cinq heures presque tous les jours. Je suis d'un bel enthousiasme. J'avance chaque jour et c'est passionnant de découvrir petit à petit un art, à chaque peinture, qui est une expérience. Mon métier s'améliore et je commence à voir des possibilités de faire quelque chose d'intéressant.

Sans compter, mon cher, que je peins aussi des tables, des chaises, des châssis, de sorte que les pots aussi bien que les tubes sont de mon domaine.

C'est, en mon ermitage, désert de femmes, de sorte que mon immense cœur est, bien malgré lui, forcé de se contenter du grand amour qu'il a pour la nature, laquelle a des charmes multiples, mais comme tu dis, un peu impersonnels. Cette belle dame a des rigueurs cruelles et manque de correspondre à nos flammes pour elle.

Les plaisirs pour moi sont donc peu nombreux, de quelque ordre que ce soit; et je me contente, pas toujours de bon gré, de travailler assidûment.

Je te souhaite dans tes études de grec une forte résistance au sommeil et pour ta comédie musicale une inspiration abondante. Sur quoi je retourne au silence *unde* je viens.

*Amical souvenir,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, 19 août 1932

Bonjour, cher vieux,

L'été s'avance, les « doux loisirs » touchent à leur fin ; j'en jouis comme on fait des choses qu'on sent fuir, avec un peu de regret et une avidité à combler tous les moments, pour qu'aucun ne soit perdu.

Excuse le temps que j'ai pris à te répondre. J'ai dernièrement eu beaucoup à faire. Nous avons joué une comédie de Labiche et la reprenons dimanche à cause du grand succès que nous avons eu à notre « première ». Je ne sais si tu connais *Les vivacités du Capitaine Tic*. C'est une pièce bien faite et amusante, d'un comique qui ne touche jamais à l'humain, d'ailleurs, même de loin. Comme héros j'ai le plaisir d'y embrasser une couple de fois une cousine à moi, mariée, et une demi-douzaine de fois une autre cousine toute jeune, de seize ans¹⁷, âge délicieux, jolie à souhait et d'une timidité nerveuse comique autant que touchante.

De plus, je suis allé faire un voyage dans les Laurentides avec mon oncle, notre nouveau curé et deux autres messieurs. J'y ai fait une toile, beaucoup de paresse entre plusieurs verres de bière, de scotch et John Collins délicieux. Notre nouveau curé est un type amusant de clérical, aisé de fortune, bedonnant

17. Anne Hébert.

d'aimer la bonne chère, le bon vin et le tabac. Homme de bon sens, ayant beaucoup lu et voyagé, insouciant comme la plupart des gens moyens pour qui le lendemain n'est pas un problème, et ayant un fond de naturel optimisme. Joyeux compagnon, ayant un faible pour la pédagogie, compensé d'ailleurs par une humeur aimable et un esprit alerte.

Malgré le ciel inclément aux coureurs de champs peintres en paysages, j'ai pondu quelques œuvres dont une que je crus réussie durant plusieurs jours, de quoi j'eus une grande joie.

J'ai lu de très beaux romans, entre autres *Destins* de Mauriac, et *Le portrait de Dorian Gray*, un véritable chef-d'œuvre par Oscar Wilde et que je te recommande de tout cœur si tu ne le connais déjà.

C'est dommage que tu n'aies pu venir. J'aurais eu du plaisir à te voir. Tu tâcheras l'an prochain de t'arranger pour m'arriver.

Voilà mes nouvelles. J'attends des tiennes avant mon retour en ville aux premiers jours de septembre.

*Ton vieil ami cordialement,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, 25 décembre 1932

Bonjour Suzon¹⁸,

Joyeux Noël ! Il est midi et demi. Je viens de me lever, de prendre une tasse de café, et j'ai encore la tête un peu grosse.

Je réalise que j'ai changé de place comme si j'avais traversé la rue.

Nous avons de la veine pour nos voyages : il y a deux ans, il pleuvait; l'an dernier, il n'y avait pas de neige; cette année, il pleut.

C'est maintenant la nuit. Je viens d'entrer. Le feu ronfle et pétille dans le poêle à deux ponts. La chambre est accueillante. La lampe à pétrole est sur la table et fait une clarté apaisée qui laisse de l'ombre à tous les coins. Je t'ai dit, Suzon, que le feu ronfle dans le poêle : je le vois par l'ouverture; il est rouge dans la braise, blême dans les langues de flammes; il remue; il lèche, il ronge la bûche. Il répand sa chaleur. Il prend au bois et donne à nous. Le feu vit. Je l'entends et je le vois, et j'en jouis étrangement. Vois-tu, on a perdu la vue de la nature et, avec l'habitude, la vérité des choses. Il y avait si longtemps que je n'avais senti la vie si véritable. Dans les villes, on

18. Deuxième Suzon, la première étant Suzanne Manseau; deux passions amoureuses sans lendemain.

voit l'usage que fait l'homme des choses de la nature, on voit l'ingéniosité des hommes à tout s'approprier : on perd de vue les forces brutes et leur beauté, on n'y pense plus et elles sont pour nous comme si elles n'étaient pas. Nous avons les calorifères qui nous apportent la chaleur d'un foyer lointain : mais nous ne pensons plus au foyer, nous pensons à la chaleur ; nous sommes bien ou mal, voilà ce qui importe ; les effets nous sont donnés et nous oublions les causes. Il me semble bien que nous nous éloignons de la vérité ; notre vie est bien superficielle et nous ne cherchons pas à comprendre sur quoi elle repose. J'ai une telle horreur des machines ! L'homme a bien défiguré la nature. Et c'est peut-être pour cela que j'ai, ce soir, tant de plaisir dans ma conversation avec le feu : car je parle au feu et le feu me parle. Comme un enfant je l'interroge ; je lui demande mille « pourquoi ». Il ne me répond pas toujours, car le feu est un être mystérieux ; il a des secrets qu'il ne veut pas dire. Si je lui demande d'où il vient et où il va, il ne répond pas. Mais je lui dis : « qu'est-ce que tu fais » et il me montre ce qu'il fait. Il me danse des gagues fantastiques, il s'allonge et s'écrase. Tantôt il a très faim et dévore le bois, tantôt il fait le difficile, il ne se presse pas, il lèche d'une langue dédaigneuse. Il n'aime pas le bois mouillé ; il ne s'y attache pas mais tourne alentour ; et puis, si le bois ne sèche pas, le feu s'en va : je ne sais pas où le feu s'en va. Le feu ronfle comme un chat en béatitude, régulièrement, longuement : il fait une musique qui endort. Mais soudain il éclate en étincelles ; le feu entre en joie et pétille ; cela fait des gerbes qui montent, tourbillonnent. Le feu n'est jamais pareil. C'est une salve qui crépite ; puis il chante ; puis il se lamente dans le tuyau. Il a le caractère très inégal. La câlinerie lui sied bien ; furieux, il est admirablement beau. Je n'en

connais pas comme lui pour rire aux éclats. Il m'a souvent fait mal au cœur avec ses contorsions de torturé.

Suzon, as-tu jamais regardé mourir le feu qui ne veut pas mourir. Cela me donne une angoisse extraordinaire. On dirait qu'il se sent mourir et ne sait pas où il s'en va. Il s'étire lentement, il est affaissé. Il regarde et contourne ce qui lui reste à dévorer. Puis il regarde s'il n'y a plus rien d'autre; il cherche autour, il étire ses grands doigts blêmes, il ne trouve rien. Alors, il semble qu'il soit affolé, qu'il ait des yeux pleins d'épouvantes. Il court de-ci, de-là; il se retourne, il a des contorsions qu'on dirait qui lui font mal, il a un air désespéré, il cherche et ne trouve rien à quoi s'attacher, il s'étire à se disloquer, il frissonne. Il sursaute dans un éclair rapide comme un clignement d'yeux, et soudain, le feu n'est plus, le feu est mort, et son âme achève de périr dans la braise. Et qui sait où va le feu.

Ce soir, je suis tout seul à regarder le feu. J'aimerais bien que tu sois avec moi, pour parler avec le feu : il te dirait sans doute des choses qu'il ne me dit pas et à moi des choses qu'il ne te dirait pas. Mais quand le feu serait mort, nous en parlerions tous deux à mi-voix. Et avec ce qu'il t'aurait dit, nous découvririons peut-être bien des secrets du feu. Et puis, petit à petit, nous oublierions le feu mort et nous croirions peut-être que nous sommes heureux.

Voilà une bien longue histoire. J'ai regardé, cela fait cinq pages. Cela doit être bien endormant et je ne le relis pas.

Ce matin, il pleut encore. Je ne déteste pas ces ciels qui n'en finissent pas d'être gris; c'est reposant et cela fait valoir la couleur des choses. J'aime la nature quand elle est trempée

aussi ; elle a des teintes qu'on ne retrouve pas quand elle est sèche. La couleur des troncs dépouillés s'accroît, devient plus profonde et plus dense, plus chaude. Cela fait valoir la couleur de chaque écorce et lui donne une âpreté intense qui tranche sur le blanc mort de la neige. On voit des teintes, dans les bois et les broussailles, que l'été ne nous révèle jamais. Le long des clôtures, il y a des haies de petits arbustes en baguettes roides d'un rouge dense, couleur de sang caillé, et d'autres d'un jaune verdâtre. Les trembles sont verts comme une purée aux pois. Les ormes sont d'un brun de plus en plus noir en montant, et leurs petites branches sont des traits d'encre de Chine dans le ciel, cependant que d'autres arbres ont la tête et les cheveux plus pâles que le tronc. Les érables tapissent les collines d'une crinière rousse. Les sapins et les pins font là-dedans des taches bleues, vertes et noires. Au lointain, les masses bleuissent et se brument.

Il n'y a pas que les couleurs qui m'enchantent ; il y a les lignes. Elles sont ici généralement apaisées. Il y en a aussi de vigoureuses. Cela forme une infinité de rythmes qui évoquent tantôt Wagner par leur ampleur, tantôt Schubert par leur vivacité et le charme de leurs courbes, tantôt bien d'autres encore que je ne connais pas et qui doivent exister. Il y a des collines qui n'en finissent pas de mourir comme une note filée. Les longues plaines à perte de vue ont un rythme désert. Une courbe de montagne revient encore et encore comme un motif. Et soudain une montée abrupte frappe comme un coup de cymbales. L'hiver est austère et je l'aime ainsi : il n'aime pas les ornements et cela me plaît. Il dépouille les lignes, les fait nettes et pures, plus vastes et comme infinies par leur continuité.

Ah ! pauvre Suzon ! As-tu l'habitude de passer les descriptions quand tu lis un roman ? En voilà bien long. Je suis si rempli de tout ce que je vois, je suis si joyeux de toute cette beauté que je ne puis pas m'empêcher, ni m'arrêter d'en parler. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas arriver à la dire, à la rendre dans toute sa splendeur. J'aimerais tant que tu sois ici pour la goûter avec moi. Aimes-tu la nature ? Elle me parle une langue que je comprends mieux que celle de beaucoup de personnes ; je ne pourrais m'ennuyer à vivre avec elle ; elle me parle d'elle et de moi ; j'ai pour elle une sorte d'adoration.

Je me demande comment tu fais et comment je fais pour vivre en ville ! La ville, c'est horriblement mort, c'est inerte, c'est une sorte de tombeau. Regarde tous ces édifices, les pavés, les lumières, les autos, les tramways : toutes les choses qui sont figées, insensibles ; ou bien qui marchent, qui s'avancent aveuglément sous la conduite de l'homme, toutes les choses qui n'ont pas de vie, pas de sève, qui sont figées dans l'attitude qu'on leur a donnée, qui ne changeront jamais, qui sont éternellement inertes, machines automatiques, mortes, mortes ! Je ne suis pas capable de dire comme je les hais.

Ici, les chevaux tirent les voitures ; je regarde les chevaux ; chacun a sa couleur, chacun sa forme ; ils respirent, leurs muscles travaillent ; leurs yeux voient. Et ils contiennent cette chose inexprimable qui me fait frémir et dont toutes les formes me passionnent, la vie, la divine étincelle de la vie qui brille au fond des œuvres de Dieu et point dans celle des hommes ; sauf dans l'art, en quoi l'homme se rapproche de Dieu et crée de la vie.

Ici, tout me parle d'éternité, de l'incompréhensible patience des choses à vivre, mourir et renaître, selon des lois

dont on ne voit ni le commencement, ni la fin. Je goûte la sagesse de la nature, cette espèce de stoïcisme, sérénité et résignation. Je sens toutes ces forces obscures et j'ai l'âme avide de les comprendre, par quoi l'homme infime les domine. Il n'y a rien ici, ou presque, de la vaine agitation des hommes et de leurs œuvres éphémères. Il n'y a pas ce que tuent les siècles, les immenses édifices qui s'effritent et qu'un tremblement de terre renverse ; mais il y a les forêts qui s'épaississent et les arbres qui grandissent avec les siècles, il y a les rivières qui coulent éternellement de sources éternellement fécondes, il y a l'immense marée des saisons, et les jours comme de grands battements de cœur, comme de longues respirations.

J'ai été à une messe de minuit dont je suis sûr que tu aurais goûté le pittoresque. Il ne faut pas parler du prédicateur qui nous a sermonnés avec emphase et insipidité sur des choses merveilleusement belles. Le chœur est ce qu'il y avait de plus remarquable. Plusieurs anciens et quelques jeunes filles chantent religieusement à pleins poumons. Chacun est sûr de sa supériorité, les vieux avec cette austère sûreté de soi-même, à leur poste depuis une grande suite d'années ; les jeunes, un peu fiers. Il y a le boucher tout grisonnant, face rondelette comme son ventre, rien d'anguleux.

Il y a l'organiste qui ne joue pas de l'orgue mais d'un antique harmonium incomparablement faux. Il est style maître d'école, air sot et lunettes au bout du nez.

Il y a un cultivateur irlandais à l'aspect puritain revêché, figure très longue qui était projetée en ombre sur le mur.

Le soliste ténor, Pit' Savard, qui a, au dire d'un habitant, « une vraie voix de clarinette », est un petit homme aux poils

hirsutes, à la figure renfrognée où deux yeux démesurés et rouges totalement prennent beaucoup trop de place.

Il y en a bien d'autres et de bien d'autres espèces. Ma charité vous en fait grâce. Mais vous auriez remarqué bien des choses, bien des binettes savoureuses ou ridicules. Qu'est-ce qui me prend de te dire vous ?

Je t'en ai écrit bien long. J'aurais voulu que tu partages avec moi toutes ces belles choses. Tout cela m'emplissait trop, j'en débordais. J'aurais peut-être bien pu trouver un autre confident à ces élucubrations. Tu sais maintenant la sensation que j'éprouve en écoutant une symphonie de Tchaïkovski. Malgré cela réponds-moi bientôt et longuement. Je te promets que je ne t'écrirai plus jamais si longuement.

*Affection,
de St-Denys*

À ANDRÉ LAURENDEAU

Ste-Catherine, comté de Portneuf, mercredi 28 décembre 1932

Mon cher ami,

Je te connais trop bien pour attendre des nouvelles de toi. Je n'ai jamais vu un tas de paresseux comme mes amis en fait de correspondance : il faut toujours que ce soit moi qui commence et je m'estime heureux quand je reçois une réponse.

J'avais l'intention de te donner un coup de téléphone avant mon départ. Mais j'ai été pris entre bien des feux.

De ce qui précède, ton esprit perspicace tire la conclusion que je suis parti. Pour où ? Pour le lieu de notre auguste séjour de l'hiver dernier. J'accompagne ma famille. Si j'étais orgueilleux et rempli de moi-même, je dirais que ma famille m'accompagne; mais je ne le dis pas, d'autant moins que cela pourrait laisser place à une équivoque pour les gens qui ne m'ont pas vu depuis longtemps. Et puis je suis les gens et les gens ne me suivent pas; j'ai toujours été en retard. Pour être exact et rendre à la vérité vraie ce qui lui est dû, je n'accompagne pas ma famille et ma famille ne m'accompagne pas; je suis venu ici et ma famille est venue ici. Par une coïncidence prévue et acceptée nous sommes arrivés ensemble et par une autre nous partirons ensemble. J'ai toujours eu la prétention de marcher tout seul, et aussi l'impression. « Impression fausse », dirais-tu. Pas du tout, mon cher. Tu crois au libre arbitre et tu sais que pas un n'a plus que moi la conviction de la toute-puissance de la volonté. Mais ce chapitre m'embête et il a déjà au moins deux « de » de trop.

À ce que je vois, tu es un homme très occupé¹⁹. J'entends parler de tes activités très vaguement comme j'entends parler de ce qui se passe dans le monde; non pas tant parce qu'on en parle vaguement, mais parce que j'entends vaguement. Tu vois que je suis demeuré bien subtil dans mes distinctions, malgré que nous ne nous fréquentions plus avec assiduité.

19. Le 16 décembre 1932, André Laurendeau s'est engagé dans l'action politique et il a fondé avec Pierre Dansereau le mouvement Jeune-Canada.

Écris-tu ? Qu'est-ce que tu fais ? Dis-moi longuement de tes nouvelles. Comment va ta Dulcinée ? L'amour, décidément, est une bien belle chose et je le comprends de mieux en mieux quoiqu'en étant bien éloigné; j'ai d'ailleurs bien envie d'en goûter; mais il ne m'arrive pas, je ne le vois même pas à l'horizon. Mon cœur actuellement est à la nature, à la Beauté, à l'art. J'aimerais bien quelque chose de plus personnel, mais je ne m'en accommode pas mal.

Voilà d'horribles banalités pour dire des choses que pourtant j'éprouve profondément.

La nature me parle comme elle ne m'a jamais parlé. À moins que je n'aie oublié tout ce qu'elle m'a déjà dit, ce qui est bien possible et dans mes habitudes. Mais je l'aime de plus en plus, je la sens de plus en plus. Je suis penché sur elle comme sur un gouffre qui me donne le vertige. Elle me rapproche de la vérité et de la simplicité. Avec elle on ne ment pas comme avec les hommes, nous sommes obligés de lui faire face dans toute notre nudité, tout notre artifice tombe comme de soi-même.

Et, à mesure que je l'aime davantage, je hais davantage tout ce qui n'est pas elle. Jamais autant que dernièrement je n'ai été frappé et dégoûté par les poseurs, jamais je n'ai été si choqué de ce qui est faux : cela me met hors de moi. Et je hais la ville, toute cette mort ambulante de tramways et d'automobiles, ces choses qui ne respirent pas, qui ne vivent pas, ces machines, et ces tombeaux d'édifices qui ferment tous les horizons. Tout cela est raide et figé. Tandis qu'ici, il n'est rien qui ne vive, qui ne remue.

Te souviens-tu d'une discussion que nous avons, en revenant du village, au sujet des « cités tentaculaires » comme les appelle Verhaeren, des cités ouvrières, des machines et de

l'homme au service des machines. Je soutenais que cela avait un intérêt pour l'art, que cela contenait un élément tragique intéressant et dont on pouvait faire de la beauté. Je ne crois pas avoir eu tort. Cela est intéressant comme les choses haïssables, comme le vice, par exemple et au même titre, comme une sorte d'inversion de forces, des forces dont on a commencé par se servir et qu'on finit par servir, qui retombent sur nous et nous tuent; comme une espèce d'idée fixe fautive entre le bonheur et nous, et qui prend la place du bonheur comme un but au lieu que comme un moyen d'y atteindre. Car le péché semble d'abord un moyen d'être heureux, mais le vice devient vite un but en soi, une chose qui tue le reste de l'univers et à quoi le reste de l'univers semble se rapporter.

Tout cela est bien dans le vague et je l'y laisse, ne me sentant pas de force à y faire la lumière. Mais je sens là de la vérité qui m'apparaîtra bien un jour que je ne la chercherai pas.

Je te laisse, en désespoir de cause; mon style est déplorable, et tout le reste. Je te souhaite tout ce que tu désires pour la nouvelle année et te prie de présenter à tes parents mes hommages et mes souhaits.

*Cordialement,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, 30 décembre 1932

Messieurs et chers amis,

Au lieu de vous écrire à chacun séparément, j'ai décidé, dans mon auguste sagesse, de vous écrire à tous en communauté. Le temps est précieux et passe vite ! C'est pourquoi, connaissant l'inséparabilité de vos trois personnes humaines, la communauté que vous faites de vos joies, liesses, peines et déboires, la fraternité de vos cœurs et esprits, l'intérêt désintéressé que vous portez aux choses les uns des autres, et tous les liens qui vous attachent, j'ai cru bon d'inaugurer cette façon de faire.

Cette lettre ayant été commencée à l'un d'entre vous, le plus auguste en prestance, elle contient des ratures peu élégantes et que vous me pardonneriez.

Voilez-vous la face, hommes de peu de foi ! Et que la raison orgueilleuse soit confondue. Que votre doigt touche et que vos yeux voient; voici que se réalise la parole à laquelle vous n'avez pas voulu croire. Voici que je vous écris « malgré mes nombreuses occupations », à vous dont les jours sont vides de tous devoirs et qui n'avez pour règle que votre bon vouloir, à vous, paresseux invétérés, et par suite débauchés; cochons dont le cœur est une soue immonde, à vous, ingrats qui n'avez pas le cœur d'adresser un mot à l'ami qui se retire dans le désert. À quoi dépensez-vous votre temps, ces gouttes fécondes en semences d'éternité ? Ah ! souvenez-vous et faites

pénitence ; pratiquez les œuvres de miséricorde et écrivez-moi. Car vous aurez toujours des putains parmi vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours !

Épître de St-Denys, prophète affairé, retiré pour quinze jours dans le désert, à Jean Le Moyne et autres ignobles et paresseux habitants des villes ; pour les exhorter à lui écrire. Mes reproches font exception de Georges que je remercie de ses escripts.

Est-il besoin que je vous énumère mes occupations pour que vous y croyiez enfin ? On dirait, quand je vous en parle, que vous êtes tout à fait sceptiques. Ah ! mes chers *noveritis vos noveritis me* ! que vous vous connaissiez et que vous me connaissiez !

Car, en vérité, vous me connaissez mal. Mon historien pourra dire de moi : « Il est passé parmi les siens, et les siens ne l'ont pas connu²⁰. » Mes occupations existent, hélas, et non pas seulement dans mon imagination.

D'abord, manger et dormir sont des offices déplorables, je veux bien le croire, mais nécessaires à soutenir notre vie de mouche. En plus de quoi, j'entre du bois, je chauffe les poêles et la fournaise, ce qui paraît insignifiant, mais prend de longs bouts de mon précieux temps. En plus de quoi j'ai dû peindre quelques cartes pour ma sainte mère et moi-même, en adresser quelques-unes, écrire une couple de lettres dont une de longueur déplorable. En plus de quoi, je suis constamment mis à la porte de chez moi, étant donné l'état précaire de ma santé. En plus de quoi je dois payer pour mes péchés passés de

20. Allusion à l'Évangile selon Jean 1,11.

paresse et de négligence; pour y satisfaire j'ai apporté ici de gros tas de notes prises durant les cours en petits morceaux (vous savez) du révérend Cousineau; de ces notes, je dois tirer de la science, et de cette science, des points à l'examen. Comme il m'en manque des bouts et que dans les bouts qui ne me manquent pas c'est un inextricable fouillis « cousineautique », le travail est long et pénible. En plus, je dois surveiller certains travaux que nous faisons autour de la maison, abattis d'arbres, etc.

Voilà, dans les grandes lignes, les occupations sous lesquelles je succombe. J'ai apporté ici mes peintures, mais je désespère d'en pouvoir faire usage. Ah ! quelle vie, grands dieux, pour moi qui suis fait pour être rentier !

Voulez-vous savoir un livre merveilleux ? C'est *L'homme*, de Ernest Hello. C'est une œuvre magistrale d'une merveilleuse nudité, âpre comme la vérité, profonde. Je vous conseille fortement de la lire; chacun de vous y ferait son profit, à commencer par ce païen de Le Moyne, jusqu'à ce mollusque de Georges. Vous vous demandez pourquoi je vous parle de ce livre; je ne le sais pas tout à fait; j'en ai lu un chapitre à Montréal et je ne l'ai pas apporté ici parce que je savais qu'avec lui je n'aurais pas eu le courage de me fourrer le nez dans les cours du révérend. Mais pardon; au contraire, je sais bien pourquoi je vous en parle. C'est parce que je suis à la campagne.

Ah ! Mes chers, vivre dans la nature, la divine nature ! Voilà bien le bonheur : cela rapproche de la vérité et de la bonté, et de la beauté. Aussi, je me demande ce qui a pris à ce maudit Le Moyne de s'ennuyer à Ste-Adèle, d'être agacé par les montagnes, et de s'en revenir en ville. Il est vrai que monsieur Le Moyne vivait là-bas avec des imbéciles, à ce qu'il dit, et avec

lui-même, à ce que je pense. Et puis monsieur Le Moyne a eu une aventure ! Quel homme aventureux que M. Le Moyne ! Il réussit toujours à se mettre les pieds dans les plats, et quelque chose d'autre quelque part ailleurs !

Entre nous, cette histoire de montagnes agaçantes, je ne la comprends pas très bien. M. Le Moyne est bien irritable, bien difficile ou pas assez, à mon sens. Car, changer les montagnes pour la mer, c'est affaire de goût ; mais changer les montagnes pour un horizon de toits de maisons, c'est affaire de manque total de goût.

Il devait y avoir quelque chose d'autre. Que chacun interprète cela à son gré, voici ce que j'en pense. Que le Petit se voile la face et rougisse avec cette fausse candeur que nous lui connaissons et qui n'est, au fond, qu'une monstrueuse vanité. M. Le Moyne s'ennuyait de son petit ami Claude, ce jeune homme dérégulé, qui passa l'été en sa compagnie, à Woodlands, dans la même maison, sur le même étage, dans la même chambre (je n'ose dire dans le même lit !) Le petit chéri, il ne voulait pas faire chambre à part. Chacun a pu remarquer avec quelle tendresse ledit Claude parlait du bedon grossissant de son hôte, comme il le vantait et avec quelle minutie il en faisait la description à tout venant, comme un amant aveuglé parle avec extase du sein de sa maîtresse et loue la rondeur divine de son ventre, délices de ses mains.

Enfin que je sois gardé de tout jugement téméraire ! Il appartient à Dieu de juger les hommes et de les châtier pour leurs péchés.

Que nous voici loin de la nature, grands dieux, et de tout ce qui peut porter le nom de naturel ! Et pourtant c'est de là que je suis parti et c'est à elle que je reviens comme un enfant

à la mamelle de sa mère. Je dis « de sa mère », car je distingue entre mère et nourrice. Je veux bien croire que la ville est notre nourrice. Ah ! quel lait elle nous donne ! Je n'ai jamais eu confiance aux nourrices ; ce sont des bêtes empoisonnantes, elles donnent du lait de la mauvaise couleur et payé trop cher. On crève bien de son médecin ; pourquoi ne crèverait-on pas de sa nourrice ? Pour cette fois, en tout cas, c'est bien ce qui arrive. Combien ne meurent-ils pas de corps ou d'esprit ou d'âme à cause de cette salope de ville, où l'on respire de la fumée empuantie, qui nous bourre la tête d'un tas d'inutilités mécaniques (que Georges me pardonne !), qui nous chatouille les entrailles de tous les désirs mal faits qui naissent des nerfs écorchés au tintamarre des tramways et des klaxons !

Ah ! mes chers, je me sens une haine inextinguible, une manière de sainte colère contre ces tombeaux qu'on nomme les villes. Avez-vous déjà vu la ville endormie ? Je ne connais rien de si lugubre ; c'est une véritable cité des sépulcres. Tout est figé dans une attitude de mort. Au long de la rue pavée où luisent deux raies d'acier, les réverbères sont debout ; dans des globes uniformes est enfermé le feu : ce feu-là n'est pas un feu qui vit ; il est immobile ; on a réussi à saisir le feu et à le figer, cet être si merveilleusement versatile, si mouvant et si merveilleux dans la variété de ses formes et de ses couleurs. Les maisons se dressent, face à face, se regardant de leurs yeux vides, les maisons trop hautes. Il n'y a rien dans les maisons, il n'y a pas le ronflement et la lueur du feu dans le poêle. On croirait qu'en entrant on les trouverait glacées ; on les trouve tièdes, on s'étonne et l'on cherche le feu. On le découvre au fond des caves, enfermé dans la gueule toujours close des fournaies massives, où personne ne le voit jamais. On retourne

au dehors à travers les corridors vides, roides, où la vie de l'homme ne laisse pas sa trace, mais qui sont faits pour qu'on y passe, pour que tous, n'importe qui, les traverse, qu'il n'y revienne pas ou qu'il y revienne; le silence se referme vite sur le bruit solitaire de notre pas. Dehors, pas un son; la lourdeur d'un silence qui n'a pas de vie, qui ne respire pas. Soudain une corne d'auto; ou le grincement énervant de l'acier contre l'acier, bruit sans rythme, sans couleur et qui ne révèle pas la vie mais le frottement de deux substances inertes. Des hommes passent et l'on dirait des pantins dans un décor funèbre. Un tramway s'avance : qu'est-ce que c'est ? Une boîte automatique qui roule sous une poussée obscure et brutale, ne sachant pas qu'elle roule, ne sentant pas qu'elle roule.

Les yeux remontent les fenêtres des maisons comme les échelons d'un escalier, et l'on se dit : « Est-il possible que là, derrière ces façades éternellement pareilles et identiques, derrière ces carapaces pétrifiées, des êtres vivent la vie qui est la sève de la nature. » Eh ! oui. Le matin n'a pas encore fait la lumière, et fermé les yeux ouverts des morts que font les réverbères, voici sortir les hommes de leurs tanières; ils ne regardent pas autour d'eux, mais suivent sans penser la route de la veille, faire la même tâche. Ils marchent et le pavé résonne vide sous leurs pas. Autour d'eux, rien ne s'éveille que les hommes. Aucune vie ne s'éveille pour répondre à la vie des hommes qui s'éveillent; tout reste pétrifié dans l'immobilité et les hommes seuls s'agitent comme des spectres parmi des sépulcres. Le soleil peu à peu dissipe les ténèbres; il se lève dans la fumée et pas un cri de joie ne l'accueille; il est l'immense signe au ciel de la tâche à recommencer, de la peine, jusqu'au soir où l'homme rentrera dormir dans son tombeau.

Le soleil frappe comme des coups de cymbales contre les grands murs; il s'y heurte comme un fou contre une porte fermée; rien n'accueille ses rayons, rien ne boit sa chaleur pour y puiser la vie, parce que tout ce qu'il illumine est inerte.

La foule, le troupeau des hommes s'agite. On dirait qu'il est perdu parmi ses propres œuvres où pas une goutte de sève ne circule. Il est un étranger parmi ses œuvres parce que ses œuvres n'ont pas la vie et ne lui répondent pas. Et ses œuvres pèsent sur lui et l'écrasent de tout le poids de leur mort. Car la vie encourage la vie; il y a l'émulation de la vie; la vie se communique et ce qui se mêle à son rythme éternel grandit. Tandis que la mort pèse comme un boulet au pied de la vie; la vie doit vaincre cette inertie et c'est une lutte qui l'épuise. La lutte de la vie contre la vie crée de l'énergie; mais la lutte de la vie contre la mort au sein de la mort même est désespérée.

La nature est pleine de sève; elle porte au cœur cette chose inexprimable dont toutes les formes me passionnent, la divine étincelle de la vie qui est au fond et la marque des œuvres de Dieu, mais point de celles des hommes, sauf pour l'art, en quoi l'homme crée la vie et se rapproche de son créateur.

Même l'hiver, quand la terre semble pétrifiée, quand les arbres ont l'air de squelettes dans le vent, quand toutes les forces se sont pour ainsi dire retirées de la surface et préparent aux profondeurs de la terre, obscurément, pendant des mois, le merveilleux épanouissement du printemps, même l'hiver, tout est plein de vie et la sève se devine sous cette carapace glacée. Et l'on sent cette merveilleuse sûreté, cette confiance éternelle à renaître toujours, qui est la marque des forces véritables. C'est un long sommeil réparateur d'énergie et qui prépare le triomphe de la vie. Et de ce sommeil même la vie

n'est pas absente. Les grands sapins, les épinettes et les pins conservent leur verdure ; à chaque matin le soleil réchauffe leur sang qui se fige. Sous la neige les herbes pourrissent de dégel en dégel pour engraisser et féconder la terre.

Dans le chemin, le pas rythmique du cheval résonne. Le vent dans les arbres chante et les arbres pliés se balancent en cadence dans le vent. Tout est harmonie dans l'infinie variété des choses et des êtres car tous sont des formes différentes d'une même force : la vie.

La nature me parle profondément. Elle ne me parle pas des œuvres d'un jour qui sont la trace de l'homme à travers elle ; édifices que le temps effrite et qu'un tremblement de terre renversera. Elle me parle d'éternité. Arbres qui grandissent avec les siècles ; forêts toujours plus denses ; rivières qui coulent éternellement des sources éternellement fécondes ; jours immenses dont les saisons sont les matins, les midis et les soirs ; vie rythmique selon les vastes respirations que sont les jours et les nuits.

Dieu que cela est loin de la ville et de son exécrable tintamarre ! Que cela est loin de tous ses bruits stridents ou rauques dont pas deux ne s'harmonisent, de son énervante cacophonie dissonante !

L'homme fatigué rentre le soir à son foyer. Le feu l'y attend pour le réchauffer. Le feu est visible et on le connaît ; on sait comment l'allumer et comment l'éteindre. On connaît ses diverses chansons, soit qu'il pétille joyeusement ou qu'il ronfle comme un chat en béatitude. Parfois on le regarde longuement dans l'âtre où il danse, varié à l'infini dans ses formes et dans ses couleurs. On le sait capricieux, on lui donne la nourriture qu'il lui faut.

Ah ! avec la nature, on touche à la vérité des choses. Tout artifice tombe et l'on est comme forcé de se regarder soi-même dans sa nudité. Il n'y a pas de place ici pour le mensonge, tandis qu'avec les hommes au sein des villes, on dirait qu'il n'y a pas de place pour la vérité.

Ah ! mes chers, je n'arrive pas à dire comme j'aime la nature, comme je la comprends, et à répéter les choses divines qu'elle me dit ! Hélas ! je ne fais qu'y passer et dans une semaine je serai de retour dans votre agréable compagnie, mais dans la ville que je hais.

Sur ce, je vous quitte, ayant déjà abusé de votre patience. Je vous souhaite à tous très cordialement une bonne et heureuse année. J'attends de vos nouvelles sous peu. Je me suis ici vidé totalement et il me reste à peine la force de signer.

*Votre fraternel ami,
de St-Denys*

Faire suivre à messieurs Jean Le Moyne, Georges Beullac et Claude Hurtubise.

Sainte-Catherine, 7 juillet 1933

Mon cher André,

Je t'avais appelé à mon départ, mais tu n'étais pas chez toi. Arrivé ici, j'ai commencé à t'écrire, mais voici : dans ma lettre je t'écrivais une aventure qui m'est arrivée. En commençant, je croyais que ce serait une courte anecdote. Mais cela a fini par être une très longue histoire que je me suis racontée à moi-même ; car je t'en dispense.

J'ai été, durant la semaine de vacances que j'ai passée en ville, occupé de trop de sottises et de folies pour voir qui que ce fût, surtout les gens sérieux puisque je ne l'étais moi-même pas le moins du monde. Comme nous ne nous sommes pas beaucoup vus cet hiver, et en guise de représailles, je t'invite, si cela te tente, à venir passer ici quelques jours. Cela me ferait plaisir de renouer ainsi une amitié que les circonstances désagrègent.

Je reviens ce soir même d'un voyage de trois jours à travers le parc national des Laurentides, avec mon oncle M. Prévost, comme d'habitude. J'en ai assez peu joui, étant dans un état d'abrutissement total à quoi n'ont pas porté remède plusieurs randonnées secouantes par mauvais chemins.

Toutefois j'ai fort joui d'un merveilleux coucher de soleil suivi d'un merveilleux clair de lune.

Je m'endors terriblement et sur ce te quitte.

Écris-moi longuement.

*Ton vieil ami,
de St-Denys*

AU PÈRE JACQUES COUSINEAU

Baie St-Paul, samedi 12 août 1933

Mon cher deux fois ex-professeur,

Temps de pluie propice aux écritures. La pluie donc m'emmène; Dieu fasse que je ne lui ressemble en rien.

Depuis mardi j'ai quitté notre antique manoir et me voici à la Baie St-Paul avec deux amis dont l'un vous est connu de longue date comme moyen que jadis Dieu vous donna pour gagner le paradis; j'ai nommé un ancien élève à vous, Claude Hurtubise. En ce sens, les professeurs chrétiens doivent garder envers leurs élèves une reconnaissance éternelle (c'est le temps de le dire). Je ne doute pas que vous soyez dans ces dispositions; c'est pourquoi, malgré que très sensible de conscience, je n'ai guère de remords pour les mauvais quarts d'heure que j'ai pu vous faire passer. En est-il ?

Je suis donc dans un pays merveilleux, peintre de mon état. Le soleil en se levant me trouve au milieu d'un champ, déjà armé de pinceaux et les yeux grands ouverts aux beautés de la nature. Et il a le temps de se coucher que je suis encore dans le même appareil. Le chant du coq m'est familier. Je ne chôme donc pas. Au mur de ma chambre sont déjà épinglées quatre de

mes œuvres : deux toiles, une aquarelle et un fusain. Chacun a son caractère et son charme, je l'avoue en toute humilité. L'un la lumière dure et directe de midi ; l'autre la tranquillité apaisée du soir aux couleurs chaudes ; l'autre la jeunesse et la fraîcheur d'un matin clair ; le quatrième enfin, sur papier jaunasse flairant l'antique, ressemble à une étude de paysage par quelque ancien maître, fort en lignes rythmiques et en modelés.

La nature d'ici, merveilleuse de force et de violence m'est apparue jusqu'à date sous une lumière dense et forte. Les teintes cependant étaient un peu cuites, fatiguées de ce grand soleil et de cette sécheresse, un peu lourdes ; de sorte que je bénis la pluie d'aujourd'hui qui va rafraîchir les verdure. Je ne suis pas seul à adresser le *Te Deum* au Seigneur. Les cultivateurs depuis longtemps appelaient la pluie à leur secours, et, comme je passais tout à l'heure, au commencement de l'orage, devant une vieille maison, j'ai entendu qu'on récitait le chapelet en commun, en action de grâces, sans doute.

Excusez-moi si je change de couleur. Il n'y a plus de papier à l'hôtel et je suis beaucoup trop paresseux pour recommencer ma lettre.

Je lis toujours, de temps en temps, mes grands poètes préférés, Villon, Musset, Vigny, Baudelaire et Verlaine. *Sagesse* est toujours pour moi le plus beau poème du monde.

J'adore cette vie de liberté et de travail. Que je puisse la continuer, c'est mon rêve, réalisable ou non.

J'espère que l'été vous a bien reposé. Vous en aviez si besoin. J'irai sans doute vous voir quelque jour de la nouvelle année scolaire. L'année scolaire, elle approche, hélas ! C'est déjà un peu l'automne : chaque matin je vois un peu plus de feuilles jaunes parsemer les montagnes. Les ciels commencent à être trop clairs, trop lumineux, un peu froids.

Voici venir la classe, la chose au monde qui m'horripile
le plus !

Enfin, tout est bon dont on fait son profit.
Au revoir, mon révérend.

de St-Denys

À JEAN LE MOYNE

Baie Saint-Paul puis Sainte-Catherine, août 1933

Mon très cher,

Je viens de terminer ta lettre longue et qui m'a fait tant plaisir. Elle m'a rappelé des choses qui ne sont plus guère. D'abord les fameux niais sympathiques me sont à la longue tombés sur les nerfs formidablement. Une bonté toute chrétienne qui me vient souvent et dont je fais un des seuls mérites de ma vie, aidée d'une absence tout esthétique, me permettait à peine de les supporter. Et puis, la sainteté est encore à venir; et encore une fois je désire davantage une maîtresse que la communion. C'est honteux à avouer mais la vérité l'exige. Ainsi, pour la seconde, je suis passablement éméché, cela depuis hier soir inclusivement. Il ne me reste plus guère que le fond de mon 26 onces que j'ai reçu hier soir et que je comptais faire durer jusqu'à la fin de mon séjour ici.

Car, le sais-tu, je suis à la Baie St-Paul pour une vacance de quinze jours, peintre de mon état, et un peu poète, et très peu homme de lettres. Je laisse pousser ma barbe, à l'insu de

mes parents qui, pour le coup, jetteraient les hauts cris.

Je suis enragé de peinture, et ce qui est heureux, je suis en veine. Je sors de très bonne heure de ma tanière et vais respirer l'air frais du matin, voir des levers de soleil et barbouiller à la lumière subtile et fraîche des matins clairs. Un vrai claironnement de joie, ces matins, une victoire du jour sur les ténèbres, une apothéose, le soleil radieux, ses rayons jaillissant clairs comme le chant du coq. J'ai réussi trois choses : une toile, un fusain, une aquarelle, chacun avec son caractère, l'une paisible et un peu lourde, une fin de jour; l'autre « rythmique, extrêmement rythmique », forte en lignes et en modelés; l'autre fraîche, un peu immatérielle. Soit une hier matin, une hier après-midi, une ce matin; et cet après-midi un petit croquis d'une maison restaurant que désirait tacitement une bonne femme et que je lui fis pour lui faire plaisir : j'étais mal « grayé », j'employai des crayons d'enfants et réussis à faire quelque chose de fort passable. J'ai hâte que tu voies tout cela. Mon fusain ressemble, sur un papier jaune vaguement, à une étude de paysage par quelque ancien maître. Je l'aime beaucoup. J'espère que cela te parlera. Je te réserverai, parmi mes œuvres qui s'annoncent nombreuses si ma veine continue, quelque chose à ton goût.

*

Sapristi ! Je devrais bien toujours t'envoyer les lettres que je commence, et ne pas attendre de t'avoir tout dit ce que j'ai à te dire. C'est des plans pour que tu n'en reçoives pas très souvent; et je n'ignore pas que plus de lettres moins longues fait plus plaisir que moins de lettres plus longues. Car

la moitié du plaisir que nous procure une lettre est de la recevoir : surtout pour nous qui nous comprenons et nous aimons si bien, car elles nous apportent une présence et ce qu'elles n'expriment pas, on peut le broder à l'infini entre les lignes, de sorte que la plus courte est déjà longue.

Ton aventure passionnante, ta lettre me l'a fait vivre avec toi, un peu envieux de partager ces dangers, ces violences, cette lutte aveugle. C'était une chose merveilleuse dont sans doute tu conserveras longtemps un vivant souvenir. Il t'arrive étrangement des choses qu'on rêverait pour des romans. Quoi de plus romanesque et de plus poétique que cette équipée : un rêve pour le reste de la vie ! Tant de choses dans une journée ! C'est de l'impossible !

Il ne m'est point arrivé, dans mon existence, d'être ainsi secoué sur la mer. Il vient de m'arriver justement le contraire ; il vient de m'arriver justement de ne point partir.

Le Petit étant dans ses règles et se remettant d'une intense purgation, nous avons décidé, Georges et moi, de partir sur une goélette pour aller à l'île aux Coudres. Le rendez-vous était pour une heure et demie A.M. environ. Nous arrivons là vers une heure, sac au dos, essouffés, ayant cru à chaque moment de la route que nous manquions notre excursion. Le bateau, calme, était au quai, solidement amarré, ne flottant pas encore, il s'en fallait. À bord, pas un mouvement.

La nuit, heureusement, était merveilleuse ; firmament violent aux nuages déchirés coulant contre un fond d'aurores boréales ; les masses sombres des caps, à droite et à gauche ; le chuchotement inégal de la marée montante ; en face, le jet intermittent du phare ; et rarement, lugubre, sourd du silence la note sourde d'une sirène.

Durant deux heures, nous attendons impatiemment le progrès lent de la marée. Trois heures et quart. Une embarcation vient du large. Bruits à bord de notre (? ? ?) goélette. Sort le capitaine, se frottant les yeux, s'étirant dans l'air frais. « On part, capitaine ? » Pas de réponse.

– On part ?

– Ben, la voix est lente d'une bouche épaisse, ben, on a changé de plans : on va pas à l'île : on descend le fleuve.

Retour penaud, lourd de fatigue et de désappointement. Voilà notre voyage, à nous !!

*

Je suis revenu de la Baie St-Paul. J'en rapporte neuf peintures, dont plusieurs sont passables, même bien. En tout cas beaucoup de progrès sur ce que j'avais déjà fait. Je sens que quelque chose de beau viendrait si j'avais le loisir de continuer de me donner à cela. Mais il faut finir mon cours. Après, nous verrons. Je ne désespère pas, malgré tous les obstacles, de me donner totalement à l'art.

Je suis redevenu, une fois encore, plus sage ; ma période de faiblesse et de sensualité n'a pas tant duré. Une toute petite brosse, et je suis revenu à de meilleurs sentiments.

Tu me demandes des vers, mon cher. Ceux que tu mentionnes, je ne les ai pas ici. Je me souviens de quelques-uns seulement. Je te remettrai le reste à mon retour en ville.

Le silence des maisons vides
Est plus noir que celui qui vit dans les tombeaux ;
Le lourd silence sans repos
Où grouillent les heures livides

*

Et dans ce silence béant,
On dirait, tant le temps est lisse
Que c'est l'éternité qui glisse
À travers l'ombre du néant.

Veux-tu de la musique ? Je me rappelle quelques vers, les plus musicaux peut-être que j'aie faits, à quinze ou seize ans.

L'arbre fleuri neigeait une neige odorante
Sur le sentier; là-haut, les étoiles neigeaient;
La fontaine neigeait la neige de son jet;
.....
L'arbre fleuri neigeait une neige odorante
Qui blanchissait le sol où notre pas songeait.

*

Cet été, en fait de vers, je n'ai pas fait grand-chose. À peine deux ébauches de poèmes.

L'autre jour, comme je peignais en plein lever de soleil, il m'en est venu quelques-uns aux lèvres. Ce serait le jeune homme qui parlerait à la femme. Et j'ai écrit au dos de mon carton :

Mais je serai cruel à ton cœur maternel
Et je ferai saigner ta chair à mes péchés.
Mais je suis un enfant merveilleux à bercer

Et je te laisserai sur mon corps te pencher
Et sucer la jeunesse à ma lèvre éternelle.

J'ai entrevu de beaux développements. Le thème, n'est-ce pas, en comporte. C'est une chose profondément humaine qui contient une réalité si poignante. Mais j'ai le souffle très court. Et puis j'étais occupé à autre chose.

La nuit dernière, comme je ne dormais pas, en écoutant, les yeux fermés, j'ai entendu des vers en moi. J'allumais la lampe, j'en écrivais quelques-uns; mais alors, tout s'arrêtait. Il fallait que j'éteigne à nouveau et que les yeux fermés, la tête abandonnée sur l'oreiller, je laisse couler ce qui passait en moi; attentif aux rythmes et aux mots, j'écoutais; le mouvement reprenait. Voici ce que j'ai noté. Quelques vers blancs.

Quand la fatigue morne éteint l'avidité
L'âpre curiosité et le désir énorme,
Les larges yeux vidés comme un phare sans feu
Ne découvrent plus rien au long du flot obscur
Envahi tout à coup de brume ténébreuse;
L'esprit, tel un coursier qui s'abat, vers le soir,
Rompu, qui ne sent plus du temps et de l'espace
De la route effrénée et du jour traversé
Que le halètement sonore et douloureux
De son cœur sourd, trébuche et tombe à la renverse.

*

Cela est bien peu. Quelques beautés parmi bien des coquilles. Cela me rassure cependant; il me semble que ma veine, que j'ai crue bien morte, n'est pas tarie; qu'elle

a passé, qu'elle passe encore, une période d'approfondissement; qu'elle en sortira, moins abondante, peut-être, mais plus vraie et plus humaine.

Je t'en écrirais encore bien plus long si je n'avais à me lever demain assez à bonne heure pour apprendre les rôles que je dois jouer mardi dans deux pièces que nous donnons au profit de l'église. C'est en partie ce qui m'a empêché de terminer auparavant cette lettre.

Excuse-m'en.

Si tu as encore le temps de m'écrire, d'ici le quatre septembre, cela me fera bien plaisir de recevoir de tes nouvelles.

Ensuite, eh bien ! nous nous reverrons. J'y pense et j'y ai hâte. Nous aurons bien des choses à nous dire et bien des soirées silencieuses ou loquaces à passer ensemble.

Au revoir donc, mon très affectionné.

*Ton vieux,
de St-Denys*

À GERTRUDE HODGE

Montréal, 3 novembre 1933

Chère Gertie,

Matin pâle et brumeux d'automne. Matin tiède et neutre de couleurs, fait pour amortir toute angoisse, espoir ou désespoir, fait pour vivre sans penser et sans ardeur. Crépuscule du matin prolongé indéfiniment dans la brume. Mais tout ce

bruit, tout ce bruit, où cela va-t-il ? Perpétuelle agitation qui enlève tout sens à ces choses, à ce soleil voilé comme un tison dans la fumée, à ces nuages d'or mat, faits pour s'épanouir dans une nature paisible et amortie.

J'ai marché pour dissiper cet étourdissement, cette fatigue envahissante, cette crispation vers la nuque de toute ma tête. Je suis arrêté boire un café exécrable.

Je pense à toi par une pente conforme et nécessaire. Je pense au caractère de notre amour. Pour la première fois, ce n'est pas l'amour que j'aime par toi, comme je l'ai aimé par les autres, mais que c'est toi que j'aime : que tout pourrait s'en aller, jusqu'à l'ardeur de mes émotions, sans que tu disparaisses pour moi ; et que je n'aurais qu'à attendre la renaissance de mon cœur fluctueux. À jamais tes yeux me sont un flambeau et tes bras un refuge.

Que si tu t'évanouis en mon cœur, tu ne t'en iras pas seule, mais que tu emporteras mon dernier espoir d'aimer jamais. Car voici le fond de mon cœur, le fond de mon être que tu as touché. Et si cela ne s'attache pas à toi, si cela passe, c'est que je passe tout entier à jamais.

*

Hier soir, si je n'avais été si épuisé, j'aurais écrit un poème très charmant et très simple qui aurait été la réalisation d'une partie de moi. Je me suis endormi en en chantant des bouts. Il y aurait eu un refrain persistant, donnant la tonalité générale, ce vers qui serait revenu diversement coloré, comme un thème accompagné d'accords différents et repris en diverses gammes.

« Je suis un enfant perdu dans un bois. » Il y aurait eu des terreurs, des espoirs, des enchantements.

Une bonne fée le prend par la main
Et son cœur déjà suit le grand chemin

*

La nuit d'ombre opaque avance sur lui.
Il attend la mort qui ne viendra pas.
Je suis un enfant perdu dans un bois.

*

Ma chérie, depuis des années que je descends, conscient d'ailleurs et désespéré, c'est incroyable tout le chemin que j'ai fait, c'est merveilleux, tout le chemin que j'ai à faire en sens inverse, en remontant la côte, c'est merveilleux. Tous les efforts que je vais accumuler comme on bâtit une cathédrale, bien appuyé sur un fond sûr, pour me lever, me rajeunir, grandir, m'embellir ! Le fond de beauté, de force et de splendeur qui sont encore presque intacts, que j'ai découvert en t'aimant, le fond de jeunesse que je croyais morte et de virilité dont je désespérais. De sorte que le sentant, et la grâce de Dieu en moi, j'ai une incroyable joie devant tout le chemin que j'ai à faire, qui m'appelle à vaincre et à bâtir.

« Va te purifier dans l'air supérieur »
Baudelaire

Demeurer en haut, ne jamais atteindre la boue, et par ce voisinage constant de Dieu et du Ciel, redevenir l'enfant que je fus, mais plus fort et plus conscient, l'enfant pour qui toute forme était une élévation, tout amour une pureté.

Car, vois-tu, mon amour, je suis complet, maintenant; il s'agit de garder et de faire grandir ce que j'ai. Dieu est mon père et mon ami et Il me tend la main; voilà mon adoration. Tu es venue, femme splendide, et j'ai trouvé l'amour; voilà mon amour. Jean est mon ami profond depuis toujours et à jamais; voilà mon amitié. Qu'est-ce qui me manque ? Ne suis-je pas l'homme le mieux partagé qui soit ? Comme je suis bien exigeant, un petit peu plus de santé me ferait bien plaisir; enfin, je tâcherai à améliorer ce point-là aussi : et si ce n'est pas merveilleux, je me dirai qu'il serait bien injuste que tout me soit donné et que cela, après tout, ne m'empêchera pas d'aimer Dieu, d'aimer toi et d'aimer Jean²¹. Et c'est tout ce qui importe : car si je veux être fort, c'est pour pouvoir aimer plus solidement, plus ardemment, pour pouvoir m'oublier davantage, vous donner plus, n'avoir pas à me dire de me ménager, à vous dire « je suis fatigué, épuisé, ce soir; aimez-moi; moi je suis vidé, je n'ai que la force de vivre. »

Au revoir, mon amour. J'aurais voulu te parler du Greco. Je n'ai pas le temps. Ce sera pour demain.

*Ton tien,
de St-Denys*

21. Durant l'automne 1933, Garneau s'éprend de Gertrude Hodge. Malheureusement, elle tombe amoureuse de son ami Jean Le Moyne et l'épousera en 1942.

SAINTE-CATHERINE

(1934-1943)



Sainte-Catherine, 15 janvier 1934

Mon cher ami,

J'ai reçu tes deux lettres cordiales; je n'ai pas besoin de dire le plaisir qu'elles m'ont fait.

Tu me parles de mon avenir. J'ai retourné cette pensée en tous sens depuis longtemps et dans tous les états d'esprit possibles. J'apprécie et te remercie de l'intérêt que tu y prends. J'y vois le signe de ton grand cœur et de ton incomparable amitié qui m'est à jamais un soutien dans la vie, et que je te rends de tout cœur.

Encore une fois aujourd'hui à ta suggestion, j'envisage l'affaire; et j'en arrive à la même conclusion. Voici comment je raisonne.

Voici mon effectif. Je suis foncièrement peu pratique, mais je suis souple et saurai le devenir d'une façon médiocre si la nécessité me talonne. Dans le domaine spéculatif, j'ai du talent; rien de transcendant, mais j'ai du talent, de la pensée, des dispositions pour les arts. Ma culture, qui a déjà une certaine originalité, manque d'étendue. Ce qui surtout me fait défaut, c'est la constance, l'égalité. Mes efforts actuels tendent à l'acquérir et je crois faire du progrès. J'ai une indépendance obstinée; c'est peut-être un défaut; mais considère-la comme ceci. C'est une forme d'égoïsme qui se rattache à l'instinct de conservation. Je me dégage de toute influence qui pourrait me diminuer, qui pourrait paralyser, à cause de ma sensibilité

excessive, mon évolution naturelle normale vers la réalisation de moi-même. Et cette réalisation, indéniablement, est dans le sens de l'art : enlève cela et il ne reste plus qu'un bourgeois mal propre à la vie, apte par sa sensibilité et sa rêverie à se faire manger la laine sur le dos ; car les hommes, dans le domaine de l'intérêt, sont féroces ; à moins qu'on ne s'impose là. Et tu sens, tu sais bien que je ne pourrais m'imposer là, que ce serait au prix d'un effort épuisant qui ne pourrait durer longtemps, une attaque constante de la part d'un être qui n'est pas fait pour la lutte : tu le sais : regarde-moi dans une discussion ; à moins que je ne sois exalté, j'ai le dessous.

Considérons le point que je nomme capital. La santé. Avec elle, un homme d'énergie peut faire face à la nécessité. La mienne est faible. Je ne suis pas dans ton cas. Tu as eu des troubles organiques sérieux ; tu les as surmontés. Chez moi, c'est différent. Ce n'est pas tant ma lésion qui me trouble ; mais cependant que tu possèdes une grande abondance vitale, une grande force de réaction, un fond d'énergie physique puissante, qui t'a permis de dominer tous ces troubles, c'est par là même que je pêche, par le capital, par le fond. Je ne m'illusionne pas, je ne me cherche pas d'excuse, j'examine simplement et froidement les faits. Depuis mon enfance : d'abord, dès ma naissance, c'est grâce à des soins extrêmement diligents que j'ai vécu ; ensuite, le moindre surmenage physique ou intellectuel m'a jeté à terre. Je pourrai en faisant bien attention améliorer mon état. Mais jamais assez, je crois, pour mener une vie normale. Cinq ou six heures de travail par jour, régulièrement, m'épuisent. Comment pourrais-je supporter les six années d'étude de médecine ? Je le pourrais toujours, mais elles me rongeraient dangereusement, de sorte qu'arrivé à quarante

ans, si je les atteins, je serai complètement brûlé. Est-ce que ceci n'est pas une vue claire et raisonnable des faits ?

Maintenant, le journalisme est un travail éreintant, sans compter que je n'y suis pas apte, la lutte m'étant contraire, sauf quand j'y suis emmené par mes convictions.

Or, voici mon but : me former une pensée vaste, juste et vigoureuse, bien établie, un goût sûr; me réaliser dans l'art. Cela demande, et à moi peut-être plus qu'à un autre car je ne suis pas fort naturellement, cela demande beaucoup de réflexion, le temps, l'occasion de réfléchir. Ayant atteint mon point de maturité, exercer une influence d'abord autour de moi, puis plus étendue, grâce à des articles. Penser « juste » et avoir assez de conviction pour divulguer ma pensée. Il est extraordinaire comme un homme qui pense, qui sait pourquoi il pense et qui pense fermement, peut avoir d'influence. Il en est tant qui ne pensent pas ! Et dès qu'une pensée s'affirme, il est toute une masse qui la suivent, qui n'attendent que ce signal pour agir. C'est parce que l'élite est indolente, inapte, incapable, ici, que la masse est tellement amortie; on l'a exploitée mais jamais tirée par en haut; à la longue elle s'est endormie. À nous la faute, à nous le devoir de réparer la faute, de réveiller le peuple, de le secouer. Il n'est que temps. Et l'heure presse; il importe de la diriger dans le bon sens : il en est tellement qui travaillent dans le mauvais. Demande à Gertie un extrait d'une lettre que je lui écrivis à ce sujet : ce n'est pas par vanité, par plaisir d'être lu, mais simplement parce que je veux que tu connaisses mes idées à ce sujet, et je suis trop fatigué pour recommencer à les exprimer ce soir.

Voilà donc mon but : créer de la beauté, et participer à un mouvement de renaissance au Canada. Non pas faire des

chefs-d'œuvre; je connais mes limites, mais me réaliser à la limite de mon possible, être un de ceux qui agissent vers la beauté, être un facteur de formation pour le goût, ici, et un facteur d'élévation dans la solidarité du monde.

Voilà mon but, mon idéal. Il est haut placé, un peu abstrait, si tu veux. Mais il n'est pas sans tenir compte de la réalité, il y est au contraire solidement appuyé; sur toutes les réalités, depuis la réalité idéale et éloignée jusqu'à la réalité physique, pratique.

Mais tu me poses des objections; il y a le point de vue matériel, pécuniaire, et le point de vue moral. Je vais considérer les deux avec toi.

Quant au point de vue matériel, il est résolu jusqu'à un certain point; c'est-à-dire, s'il ne m'est pas loisible à cause de ma santé et de mes dispositions, de faire autre chose, mieux vaut faire de la peinture que ne rien faire. Voilà le côté négatif de la chose. Maintenant, le côté positif. Tu sais que pour le matériel, je suis peu exigeant. Manger de très bonnes choses me fait plaisir, mais je m'en passe très facilement, tant que j'ai pour satisfaire ma faim de la nourriture saine, je suis content. Pour l'habillement, tu me connais assez désinvolte pour me contenter d'à peu près n'importe quoi. En outre, j'aime assez la nature pour y pouvoir vivre plusieurs mois par année, ce qui diminue considérablement les dépenses, car j'aurai toujours le manoir à ma disposition, et si je voyage je suis prêt à me contenter de toute cabane ou mansarde ou tente ou grange. Je me suppose ainsi vieux garçon, « célibataire ». Et si je me mariais ?

C'est un autre point que j'ai de longtemps envisagé.

– J’ai souvent besoin d’une femme pour m’encourager, me consoler; j’ai besoin de tendresse, de caresses, et aussi d’une compagne de lit pour faire la bête à deux dos et m’ébattre en l’amoureuse liesse !

– Donc, mariez-vous.

– Mais j’ai le cœur inconstant; je n’aime pas longtemps et j’ai peine à supporter, sauf de loin, celles qui eurent l’honneur d’être un jour choisies par moi.

– Donc, ne vous mariez point.

– Mais j’ai toujours eu la passion d’avoir des enfants, de les élever, de les bâtir comme une œuvre d’art. Sans compter que si je ne me marie pas, j’aurai peut-être des maîtresses, ce qui n’est pas très chrétien.

– Donc, mariez-vous.

– Mais si je me marie, je ne saurai faire vivre ma femme et mes enfants. Sans compter que j’aurai sûrement des maîtresses pour me consoler de n’aimer plus ma femme, ce qui est adultère et encore moins chrétien que la précédente hypothèse.

– Donc, ne vous mariez pas.

– Mais si je me marie, j’épouserai peut-être une personne ayant certaine fortune, ce qui lui permettrait de vivre à l’aise (quant à moi, je m’en fous !) et de bien élever nos enfants.

– Donc, mariez-vous.

– Mais il se peut fort bien que ma femme ne soit pas riche, et pour peu qu’elle ait des caprices, je serais bien en peine de les satisfaire. En outre, je suis féroce ment indépendant et tout ce qui m’empêtré m’exaspère.

– Donc ne vous mariez pas.

Et ainsi de suite.

Tout ce que je viens de te dire n'est rien moins que sérieux. Tel que je suis, admetts que je ne suis guère bon à marier. J'ai peut-être fait quelque progrès du côté de la constance, mais je suis si éloigné de la perfection en ce sens, et même j'ai si peu de dispositions pour cela, que je n'envisage pas le jour où je ferais un mari exemplaire, même avec toute la bonne volonté du monde. Même en écartant l'éventualité de l'infidélité positive, ce que je crains, c'est de me fatiguer de ma compagne, de la prendre en dégoût. Car l'amitié même, du côté de la femme, ne dure guère chez moi. Comme je te dis, cela pourra changer, mais ce serait extraordinaire, et j'envisage ce qui est, et non ce qui pourrait être. Des circonstances et une certaine évolution pourraient changer cela, mais je n'ai pas à en tenir compte, ne les connaissant pas.

Maintenant, le côté moral. J'ai à choisir l'état où, étant donné ma complexion de tempérament, je serai le moins apte à pécher.

Si vivant seul, artiste, je suis entouré de tentations, je ne le serais pas moins vivant seul autrement. Or, occupé à des choses qui ne sont pas totalement selon moi, ne serai-je pas porté davantage, par amertume, par désillusion, par ce refoulement constant de mes aspirations, à me laisser aller par moments, à tâcher d'oublier ma vie, à donner libre cours à ma fantaisie, à boire et courir les femmes, pour me distraire et me consoler.

Cependant que mon art m'élève, que j'y satisfais mon amour de la beauté, de la forme, qui pourrait bien se manifester autrement. D'autre part, considère que, si mon exaltation se porte parfois du mauvais côté, je suis de beaucoup plus

réaliste dans le domaine de l'art et de l'idée que dans la vie ordinaire, que j'y suis beaucoup plus réaliste, beaucoup meilleur, beaucoup plus élevé et détaché des choses matérielles; que cela exalte le meilleur de moi; que je consens, pour être moralement beau et créer de la beauté, beaucoup plus de sacrifices que je ne ferais dans la vie pratique. Si je laissais prendre la première place à la réalité pratique, je perdrais beaucoup en propreté morale. Il faut que l'étoile qui me guide soit haute et lointaine.

Voilà ce que je suis maintenant, ne me dominant pas complètement. Voyons maintenant ce que je serais si j'arrivais à me dominer.

D'abord, pour arriver à me dominer. Libre, artiste, je pourrais consacrer toutes mes énergies, comme je fais, à cette tâche : me former la volonté et l'intelligence. Tandis qu'autrement ne serais-je pas souvent pris de court ? Il est vrai qu'un travail constant me talonnerait et amoindrirait la tentation. Mais le travail constant que j'ai l'intention d'entreprendre dans ma ligne et que, depuis que les forces me reviennent un peu, j'accomplis assez régulièrement, me laisserait toujours le loisir de me reposer à temps, et de ne pas épuiser mon énergie.

Maintenant, supposons que je me domine. Je communie chaque matin, j'y suis résolu, et, ayant communiqué une fois la semaine depuis trois semaines, j'ai commencé ce matin la communion journalière. Une partie de mon art sera l'art religieux, et une partie de ma production littéraire. En ce sens, je ferai œuvre plus qu'utile, nécessaire, éminemment nécessaire. Tout croule aujourd'hui, tout fuit; refusons-nous à la débâcle, soyons des crampons d'arrêt, des poteaux indicateurs vers en haut, vers la vérité. Cela, je veux l'être plus

qu'incidemment, je veux m'y consacrer, y aider de tous mes moyens. Le but ne vaut-il pas la peine que j'y sacrifie de mon bien-être, de mon confort ? Ce qui manque, je le répète, ce n'est pas tant la bonne volonté de la masse, mais la vigilance et l'activité de l'élite, la générosité de l'élite. Dès qu'une pensée forte et bien motivée surgira, j'ai confiance qu'elle ralliera de nombreux adeptes. Je ne me fais pas d'illusion ; je n'ai ni la puissance, ni la personnalité pour être le centre d'un tel mouvement ; je n'envisage pas la renaissance pour notre génération, peut-être pas pour celle qui suit ; rien de durable ne se fait brusquement : tout est préparé de longue date. Mais il faut de ces sacrifices, de ces efforts obscurs, s'il doit y avoir jamais d'amélioration. Après tout, mes conditions pécuniaires ne sont pas si mauvaises ; et s'il faut attendre les millionnaires pour l'avancement de la beauté et de la vérité, on peut y renoncer tout de suite.

« Et puis pourquoi, me diras-tu, se consacrer à l'élévation de ceux qui nous entourent, de notre triste peuple canadien. Le mal a à peu près toujours la même part dans le monde ; c'est à peine si les peuples arrivent à un apogée qu'ils s'empressent de tomber en décadence. On en est toujours au même point. » Et je te réponds : « Pourquoi te consacrer à guérir les maladies, à restituer la santé à ceux qui l'ont perdue ? Quel usage feront-ils des forces retrouvées ? Et puis, en fin de compte, la mort est toujours au bout ! »

Maintenant, supposons que je me domine et que je me consacre à la médecine, ce qui m'est à priori presque impossible à cause de ma santé. Je ferai œuvre utile dont les résultats plus immédiats, plus sensibles, m'apporteront de la satisfaction. Je serai à l'abri de bien des difficultés, de bien des

tracas matériels, mais non spirituels. Je serai plus libre, si tu veux, plus indépendant, mais dans une prison. Je ne pourrai guère écrire, car le contact des hommes et surtout des maladies me secoue et m'épuise. Impressionnable comme je suis, je ne pourrai guère résister au désenchantement. J'aurai plus de satisfactions et d'indépendance matérielle. Mais spirituellement, intellectuellement, je n'aurai presque que des regrets. Car, quant à faire les deux, ce qui me sourirait assez, étant donné que, comme tu dis, j'aurais un poste d'observation précieux, faire les deux m'est refusé à cause de ma santé. C'est un rêve que peu ont réussi à réaliser, et qui m'est fermé plus qu'à tout autre.

Maintenant, je crois être sage en ne considérant pas trop l'avenir : j'ai assez à faire dans le présent. La tâche que je m'impose est de me former pour être le plus prêt possible à répondre à toute éventualité. D'abord, améliorer ma santé autant que possible. Puis former mon intelligence par une solide étude de la philosophie et surtout des mathématiques. Enfin et surtout former ma volonté et m'organiser une vie catholique ferme.

« Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé,
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques¹. »

Voilà comment je m'envisage. La solitude où je suis me porte au recueillement, éloigne les tentations du monde, et

1. Extrait de « La muse malade » de Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* (1857).

mes communions me rapprochent de Dieu. C'est très propice à la discipline que je m'impose. Et le grand air occasionne un regain sensible de forces. Je voudrais demeurer aussi longtemps que possible pour avoir une provision de forces et de volonté quand je regagnerai la ville. J'ai bien eu quelques velléités d'ennui, les premiers jours, mais j'ai surmonté cela, et ma vie intérieure et ma vie spirituelle sont trop denses pour laisser place à l'ennui.

Voilà pour revenir à ce que je disais, comment j'envisage mon cas. Peut-être dans mon raisonnement s'est-il glissé à mon insu quelque sophisme. Je ne crois pas. Il me semble que j'ai considéré chaque point, que j'ai pesé le pour et le contre, et que je l'ai mené à sa conclusion logique. Qu'en dis-tu ?

*

Mon très cher, je mène une vie fort agréable. Je mange fort bien, fais un peu d'exercice. J'écoute la radio. Dans un quart d'heure commencera la symphonie de New York. Que n'es-tu ici.

J'ai eu des jours de toutes les couleurs, certains splendides, d'autres très gris et mornes. Cette nuit le vent menait un train d'enfer contre l'angle du toit. Ce matin, quand je suis sorti pour aller communier, le grand vent striait l'air de neige horizontale. À cette heure le soleil déclinant se montre pour un moment.

Je te quitte, épuisé.

J'attends bientôt une lettre de toi. Amitiés à tous.

*Cordialement,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, mercredi 17 janvier 1934

Mon cher François,

Pourquoi n'écris-tu pas un sketch intitulé « Le Fonctionnaire malgré lui² ? » Le sujet ne te tente peut-être pas, mais il s'impose !

Tu sais sans doute par Georges que je jouis ici d'une agréable solitude parmi la nature. Je dis : je jouis ; et c'est bien fait. De plus en plus je me sens fait pour cette solitude, loin des remontrances paternelles, me construisant une vie plus sage, plus saine et plus utile que ne sauraient m'en imposer les autres ; la surveillance m'a toujours exaspéré. Saint homme s'il en fut, non exempt de tentations, mais exempt de péché : d'où je suis placé, les occasions sont pour le moins lointaines. Si les formes, qui depuis mon enfance m'ont séduit, m'occupent toujours, celles qui s'offrent à mes yeux actuellement sont sans danger pour mon salut éternel ; montagnes, bois, vallées, sinuosités de rivières et ondulations de la neige. Je m'en repais les yeux, et les digère avec tendresse et recueillement, en attendant mes peintures. Et ainsi, je développe, j'accrois mon talent, pour lequel tu ne sembles pas avoir beaucoup de considération (! !) mais qui, aidé d'un peu de travail pourra donner, je crois, quelque chose d'assez intéressant.

2. François Rinfret a travaillé comme traducteur fédéral à Ottawa.

Entre autres choses, cet éloignement de la ville et de ses trépidations m'apaise et me plaît infiniment, quoique je manque par moments votre amicale compagnie.

J'ai écouté avec enthousiasme le concert de dimanche, et j'attends impatiemment le *Don Giovanni* de Mozart samedi.

Je ne sais pas pour combien de temps encore je suis ici, mais tu as certainement le temps de me répondre.

*Cordialement,
de St-Denys*

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, jeudi 18 janvier 1934

Cher Jean,

Sic. S.O.S. Il ne me reste plus qu'un seul livre à se mettre sous la dent à mon bord et l'équipage a gros appétit.

Sic. S.O.S. Qu'est-ce que vous faites, tas de fripouilles ? Est-ce la conspiration du silence ? Pas de lettres de Gertie depuis quelques jours, pas un mot de toi depuis plus longtemps encore. C'est odieux ! J'ai pourtant bien besoin de vous en ce moment. Secouez-vous, tas d'endormis. Moi qui ai 8 ou 9 correspondants, je réussis à vous écrire presque tous les jours, et c'est comme cela que vous agissez ! « Et puis vous, monsieur, vous n'êtes seulement pas capable de me répondre quand je vous parle !!! »

J'ai écrit une lettre au Petit, en réponse à celle que j'avais reçue de lui. J'ai été un peu cru, presque méchant; et de plus cela devait paraître l'attaquer un peu trop personnellement parce que j'étais épuisé avant de terminer et que je n'ai pas eu le temps de rattacher mes remarques à des idées générales comme c'était mon intention. J'aurais probablement dû ne pas lui envoyer cette lettre. Enfin, c'est fait, n'en parlons plus.

J'ai fait ce matin une randonnée en skis et j'ai failli me geler les oreilles et le menton.

Tu me disais, dans une dernière lettre, que ton retour à la prière n'était qu'une affaire de temps. Le temps fait-il son ouvrage ? Je l'espère, et que tu fais des efforts en ce sens. Pour moi, je tiens toujours, et cela importe, car la moindre faiblesse en entraîne tant d'autres. La lutte est dure, car à mesure qu'on se relève et qu'on tâche à grimper la pente, on constate comme le but est éloigné et combien on est longuement attaché à toutes ces choses. Mais j'ai confiance, confiance non pas tant en moi qu'en Dieu; c'est là qu'est le salut.

« Et j'aspire en tremblant.
Pauvre âme, c'est cela³. »

Je contemple sans cesse de merveilleux paysages. La nature m'enseigne la beauté. Il en est qui sont très forts et qui, dès le début, saisissent la nature, la domptent et lui imposent leur harmonie. Moi, je suis plus faible et il convient que je sois docile. Je contemple, je raisonne; je me pénètre des harmonies

3. Extrait de « Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer » de Paul Verlaine, *Sagesse* (1880).

qui m'apparaissent, je les assimile; je ne sais pas encore tout dompter, tout organiser un paysage ou un aspect quelconque de la nature : je me contente de m'attacher à ce qu'il contient de beau, de fort, à une ligne, à un contraste, à une correspondance. Ainsi, petit à petit, j'arrive à faire l'harmonie en moi. Et puis, quand elle sera faite, je pourrai l'imposer à la nature, et transformer tout ce qui m'apparaîtra en beauté artistique, en harmonie supérieure.

Au revoir, mon cher. J'attends avec impatience de tes nouvelles.

de St-Denys

À GERTRUDE HODGE

Sainte-Catherine, 2 mars 1934

Ma chère chérie,

J'ai reçu ta charmante lettre et je n'ai pas besoin de te dire tout le plaisir qu'elle m'a fait, depuis tant de jours que je l'attendais.

C'est dommage que tu ne sois pas très bien. J'espère que tu es mieux à l'heure qu'il est. Eh ! oui, c'est le moyen de te calmer qui est difficile à trouver. Se calmer, se calmer ! Il est des natures si peu faites pour le calme, non qu'elles n'y aspirent pas mais parce qu'il semble leur être refusé, inaccessible. On donnerait tant parfois pour dormir très très

longtemps, et se réveiller dans un grand apaisement. Moi aussi, je cherche le calme dans une totale maîtrise de moi, et quand je crois l'entrevoir, mes nerfs me débordent, la vie, l'aspiration, le besoin presque irrésistible de me dépenser, de créer, la fièvre de m'extérioriser, de fixer ce qui me frappe trop profondément pour que je le garde. Alors, le repos est perdu et le calme remis à plus tard. On se décourage, on se dit que le calme n'est pas fait pour soi, et l'on souhaite de mourir pour enfin reposer. Il ne faut pas se laisser abattre, mais tâcher incessamment à se maîtriser.

Même ici, qui est bien le pays le plus calme du monde, je me suis trouvé depuis dimanche saisi, emporté par un débordement, une surabondance où j'ai laissé bien de l'énergie, bien des forces. Si je me dominais pourtant, le mal ne serait pas si grand.

À part cela, tout va bien. L'ermite de Ste-Catherine se prépare à devenir le parfait célibataire, raccommoquant lui-même ses bas, les lavant au besoin. Sa barbe allonge, comme c'est la destinée des barbes qu'on ne coupe pas, sauf celles des moutons, qui refoulent à la pluie parce qu'elles sont en laine.

Dans la pension qu'il habite, il passe juste après le chien, et ce n'est pas un mince honneur, il en est conscient. Ce chien est l'idole des deux vieilles filles qui tiennent pension, et qui, à défaut d'époux et d'enfants, déversent sur lui le trop-plein de leur affection. Leurs sentiments envers son égard se manifestent par toutes sortes d'attentions touchantes, câlineries, appellations aussi délicieuses qu'élégantes, telles que « cher pitou; belle petite mouche; chère belle p'tite crotte jaune; et beau p'tit cien, va ! » Ces mots ne révèlent qu'imparfaitement

la tendresse de ces dames; c'est dans l'intonation qu'elles mettent le plus de leur cœur.

Que certaines de ces appellations conviennent à l'animal en question, c'est indéniable. Par exemple : « chère p'tite crotte jaune » lui sied à ravir, et j'estime que c'est, en son genre, un coup de génie de lui avoir trouvé ça. Quant à « beau p'tit chien, va ! » je me vois obligé de me réserver. Il n'y a rien à redire à « p'tit chien, va ! » mais c'est le « beau » qui cause toute mon inquiétude.

Pour n'avoir pas à me prononcer, je me résigne à faire la description de la bête.

Je ne suis pas encore arrivé à fixer son âge, malgré que le problème me tracasse depuis longtemps. En tout cas, c'est un vieillard ce gueux de chien, avec la barbe blanche. Je suis sûr qu'il radote quand il jappe, quoique je ne connaisse pas grand-chose à cette langue, et que le reste du temps il le fait en silence dans son for intérieur. Ses yeux seuls suffiraient à révéler un esprit troublé. Ils sont légèrement sortis de la tête et trop gros considérablement pour le reste de la figure, c'est-à-dire qu'ils sont à sa face ce que le nez de Cyrano fut à la sienne, toute géographie respectée; et je crois que c'est encore moins élégant. Ces yeux sont entièrement noirs, d'un noir particulier, celui qu'aurait le fond d'une bouteille verte en pleine nuit, d'un noir opaque, vitreux et visqueux. On y cherche en vain le moindre éclair de sentiment ou d'intelligence : ils sont bouchés par en dedans : on dirait des lunettes d'aveugles (lesquelles lunettes, à ce qu'on dit, n'empêchent pas les faux aveugles de voir, ni les vrais de ne pas voir).

Sous ces yeux plantés dans un front bombé s'avance un museau de fouine, blanc et chenu, au poil rare, et secoué

d'un tremblement incessant, autre preuve du grand âge de son propriétaire, sous lequel museau s'ouvre une petite gueule dépourvue totalement de dents vraies ou fausses. En quoi notre héros n'est pas sans affinité avec l'une des vieilles filles qui lui destinent leur affection.

J'ai dit que les yeux étaient incapables de manifester le moindre sentiment, même le moindre désir, et c'est très grave ; ils ne peuvent même pas prendre cet aspect alternatif d'infinie tristesse et de joie exubérante qu'ont les yeux des chiens lorsqu'au près de la porte ils attendent qu'on leur ouvre pour aller faire dehors une promenade. Heureusement se trouve placé à l'autre extrémité du corps, selon toute vraisemblance, un instrument destiné à faire connaître à peu près ses dispositions. C'est une queue piteuse, ni relevée en l'air comme un panache insolent, ni traînante à terre comme celle des bêtes pudiques mais justement suspendue entre ciel et terre, s'il est permis d'employer au sujet d'une queue basse une expression si relevée. Cette queue n'est pas droite comme une fière épée, ni d'une courbe arrondie comme une plume élégante. Elle subit, au milieu à peu près, une courbature vers la gauche, puis près du bout, une autre ayant tendances vers le plafond, attribuables toutes deux au rhumatisme. Cette mince queue de rat se dandine de gauche à droite selon la démarche, pénible, cassée par l'âge, de son possesseur. Selon le contentement ou le désir du propriétaire, elle frémit toute, s'ébranle, s'agite, mais d'une façon si piteuse qu'on serait tenté de l'aider et que c'est presque plus agréable de la voir figée dans sa croche attitude habituelle.

La bête entière a un pied de haut pour un optimiste et un pied de long pour un pessimiste, ce qui laisse bien six pouces de marge dans les deux cas mais en sens inverse. Elle serait

assez jaune si elle n'était assez blanche, à cause de son grand âge, ce qui la laisse à peu près jaunâtre, ou plutôt jaunasse. Ses oreilles sont pendantes, par imitation de ses babines, dont les moustaches sont tombées et qu'on peut, par conséquent, qualifier de relativement chauves. Si j'ajoute que la tête est égale à la vingtième partie du corps entier, la description se trouve à peu près complète, je ferme le réquisitoire et te laisse juger de la convenance ou non-convenance de l'épithète « beau » qui lui est attribuée sans ménagements.

*

Avant-hier, hier, et ce matin, il a fait beau au-delà de toute parole. Hier soir, la lune était aux trois quarts et il faisait clair dans la neige extraordinairement. Je suis sorti en ski, j'ai marché longuement sur notre large rivière qui faisait une grande étendue plane, bleutée entre l'ombre d'un bord et l'autre plus vivement, plus directement éclairé. On voyait les maisons, quelques fenêtres éclairées, les forêts, les collines de neige ombrées de violet. Le ciel était plein d'étoiles, et d'un bleu profond, riche comme du velours. J'ai remonté les rapides où l'on entend gronder l'eau invisible sous ses pas. C'était plein de crevasses, de petits monticules formés par la neige sur les pierres, et la surface était toute parsemée de petits creux et de petites crêtes; cela ressemblait dans cette lumière blanche à la lune quand on la voit à travers une lunette.

Tout cela, c'est bien beau, et le temps radieux de ce matin, soleil et ombres. Mais tout cela aussi c'est trop beau et c'est trop lourd pour être seul. Et puis, après le travail, quand on est rompu et un peu désappointé et un peu las, il devrait

bien y avoir un être cher pour nous recevoir et nous reposer, nous redonner goût à la vie. Mais non, je suis tout seul ici : alors on se referme, on devient comme exaspéré, exténué ; tout ce qu'on regarde, au lieu d'être le simple plaisir des yeux, on le juge, on le pèse, on le compare, comme une simple matière de son travail, au lieu que ce soit de la vie ; et puis on perd même le goût de ce travail qui nous déçoit, et l'on se sent bien inutile. Et puis quand la beauté de soi est épuisée, la bassesse tâche à reprendre le dessus ; la lutte est dégoûtante et l'on a des nausées de soi-même.

Ah ! cette maladie d'analyse. À vrai dire, ce n'est pas si mal que cela, et j'ai bien tort de me plaindre tout le temps ma chérie, tu dois être excédée de ces pleurnicheries. Si la lutte est dégoûtante, la victoire a sa joie. Il faut du courage, sans doute. Et puis quand on a un but au-dessus de tout cela, celui d'être selon la volonté de Dieu, un refuge nous est toujours ouvert. Je vais communier demain, et cette idée me revigore.

Aussi, je viens, ce soir, de recevoir une lettre adressée d'une écriture connue. Je te remercie de m'écrire aussi souvent : une hier et une ce soir, c'est merveilleux : cela me fait beaucoup de bien.

Tu me grondes, et tu n'as pas tout à fait raison, car je suis passablement bien mon régime, et je suis très sage, et je fais mon possible pour me reposer, et je tâche à me corriger de tous mes défauts. Je remercie infiniment monsieur Le Sage pour les 70 ans qu'il m'accorde ; vraiment je n'en ai que faire. Et puis, il a tort de s'aventurer dans un avenir aussi éloigné ; on ne sait jamais : un accident de chemin de fer, une brosse trop abondante, un rhume de cerveau, la pendaison, quoi encore ? Jean et toi, vous semblez vous imaginer que j'ai pris en grippe

Jean Le Sage. C'est inexact. Tout simplement, je n'ai pas en lui une confiance instinctive, il me paraît trop dilettante, quelque chose ce me semble de superficiel, trop au-dessus de ses affaires, pas ce sérieux qui est pris tout entier. Quant à sa science, je n'en sais rien. En général j'ai assez l'intuition de la personnalité et de la puissance, et il m'a fait l'effet contraire. Remarque que cela ne m'empêche pas de le renseigner exactement et complètement sur moi, de ne lui laisser rien ignorer, et de suivre exactement ses ordonnances.

Tu me grondes, et c'est moi qui devrais te gronder : et vraiment m'y voici, tu n'as rien perdu pour attendre, chenapan !! D'abord, tu ne me parles jamais de ton régime et de la façon dont tu le suis : je présume donc que tout va bien de ce côté-là : tu vois que je suis rempli de bienveillance. Mais tu me dis que tu es beaucoup sortie la semaine dernière et que tu en fus fatiguée. Cela n'est qu'à moitié recommandable, si du tout. Mais ce n'est pas mon principal grief : j'y arrive.

Qu'est-ce que tu me racontes que tu n'as pas de place dans le monde, pas de rôle dans la vie ? Je t'avais pourtant défendu de me parler ainsi ; brr ! Brrrr ! D'abord, tu te vois avec des lunettes noires et tu me vois avec des lunettes roses, ce qui est contre toute loi d'objectivité. Quel rôle est-ce que j'ai, voyons ? Je voudrais bien qu'on me donne un rôle actuellement, je serais bien en peine de le tenir et, sur quelque scène que ce soit, je ferais bien piètre figure. Mon rôle, c'est de me préparer à pouvoir faire quelque chose. Quand j'y serai arrivé, je ne serai qu'à peine au-dessus de la médiocrité dans le domaine où je m'engage. Cependant, je pourrai contribuer à créer une atmosphère, pour aider aux plus forts, leur faciliter la tâche, encourager les timides. Par moi-même qu'est-ce que

je vaudrai jamais, indépendamment, qu'est-ce que je pourrai vraiment apporter qu'on ne trouve pas ailleurs ? Cependant, je me prépare.

Ton rôle à toi, ne serait-il pas aussi de te préparer, d'être accueillante pour étendre ta compréhension de toutes choses, de la vie et de l'art ? Ton rôle à toi, ne serait-il pas d'encourager, d'aider quelqu'un qui en vaille la peine, de le comprendre et de le soutenir ? Et puis, il n'y a pas que l'art, dans la vie. Ne serait-ce pas de chérir quelqu'un d'intégralement beau, et de le posséder ? Ne serait-ce pas d'être mère, une mère profonde et avertie, capable de bien façonner et de bien guider des âmes jeunes et splendides, virginales comme un matin d'hiver ? Il n'y a qu'un ministère supérieur à celui de la femme mère, c'est celui du prêtre, celui de l'apôtre. Ton rôle, mais ne sera-ce pas assez de toutes ces possibilités, et n'est-ce pas assez de t'y préparer ? En quoi ce rôle est-il inférieur au mien ? Je m'estimerai heureux si j'ai un enfant qui sort grand, fort, et beau pour la vie. Tu vois bien que tout ce découragement vient de ce que tous les buts qui sont hauts et susceptibles de nous contenter un peu sont placés loin et que nous les perdons souvent de vue. Il faut nous pénétrer de cette nécessité d'être prêts, et laisser le reste à Dieu. Ce n'est pas que tous ceux qui sont prêts soient utiles dans cette mesure. Mais il est rare que l'occasion manque à ceux qui sont à sa hauteur, et la destinée, dit notre Maeterlinck, n'est pas hors de nous, mais en nous.

Comme tu me le dis, regarde autour de toi, et vois s'il en est beaucoup qui soient aussi favorisées que toi, qui aient autant d'aptitudes à la culture, etc.

Prends donc courage et envisage ta vie avec plus d'optimisme.

*

Cela me fait plaisir que tu aies aimé *Le Grand Meaulnes*.

Je vais te quitter pour faire dodo. Il n'est que neuf heures et quart mais je suis très sage et très bourgeois. Au revoir donc, ma chère chérie. Écris-moi souvent : cela me console de ton absence, toi que je souhaite si souvent ici.

*Mille tendresses,
de St-Denys*

P.-S. Peux-tu mettre un petit peu de parfum dans tes lettres.

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, 3 mars 1934

Mon cher vieux,

Tu me pardonneras bien mon retard à te répondre. Si tu savais dans quel état d'abrutissement, puis de tristesse accablée j'ai été, tu t'estimerais heureux. Je ne t'aurais rien écrit de rigolo. Ceci sera probablement moins sombre sinon plus intelligent.

Tu as raison, j'ai été trop brusque à cesser de fumer. Mon organisme en a été trop ébranlé. Cependant, pour casser une habitude comme celle-là, il faut prendre les grands moyens et commencer par un effort déterminé, même s'il est trop

brusque. Le résultat a été une semaine de désorganisation complète. Puis un flanchement, un laisser-aller de quelques jours, durant lesquels j'ai fumé une douzaine de cigarettes par jour; et enfin me revoici, m'en tenant à quelque six, sans grand effort et sans m'en sentir trop gêné.

J'ai commencé hier mes communions journalières et ma troisième semaine de continence parfaite. Ai-je besoin de te dire que je suis terriblement congestionné, j'ai passé avant-hier surtout une journée intolérable.

J'ai fait une toile que je n'ai pas aussi bien terminée que je l'avais commencée : j'étais trop fatigué. J'ai fait hier un bon portrait au fusain. J'ai une autre toile sur le métier. J'ai trois ou quatre portraits en vue. J'en ferai un ce matin. Tu vois que je ne suis pas inactif. J'ai lu, la semaine dernière, plusieurs romans policiers, dont *Ici un mort* qui est un chef-d'œuvre en son genre. Petit à petit, chapitre par chapitre, je lis le Wagner de Choisy. Je t'en dirai des nouvelles quand je l'aurai terminé.

Depuis deux jours et demi il fait un temps du mois de mars, doux et collant, avec, ce matin, une tempête de neige molle, une vraie giboulée, pour tout couronner. Cela me fait de la peine; je manque de soleil pour faire du paysage, et puis la neige ne sera pas si belle quand il reviendra. Le paysage d'hiver me passionne, la neige me passionne, j'apprends un tas de choses, je suis ébloui.

Au début de la semaine, quand j'ai recommencé à fumer, après la semaine d'abrutissement que je venais de passer, j'ai été pris d'une surabondance douloureuse et énervante, un vrai débordement. Je t'aurais écrit si je n'avais été si pris par ma peinture. Pendant que je peignais, j'avais l'esprit en ébullition, des parties de romans policiers se construisaient d'elles-mêmes dans mon cerveau, je sentais se classer des lectures plus ou moins récentes,

mes jugements se formaient sur telle ou telle œuvre; je voyais clair même où je ne regardais pas. Ce n'est pas dire que cette exaltation fut épuisante; après deux jours, j'étais excédé.

Excuse le décousu de cette lettre.

Je vais souvent voir Moïse⁴. C'est son portrait que j'ai l'intention de faire ce matin. Il me raconte des histoires, des souvenirs; je suis de plus en plus émerveillé par le don de narration de ce bonhomme. Peu d'écrivains en possèdent un aussi fin. Parfois il égale Daudet et Maupassant. C'est d'un ramassé, d'une vérité vivante, avec cette pointe moqueuse du moraliste français. Il m'a raconté la frousse qu'il a eue d'un ours dans sa jeunesse. J'aurais aimé que cela soit pris mot à mot. C'était merveilleux de raccourci, de caractéristique, avec ce naturel et cette absence de tout apprêt que les livres donnent si rarement. Il n'y avait un mot ni à ajouter, ni à retrancher : c'était cela taillé en pleine vie.

Il y a aussi un autre type qui m'étonne chaque fois que je le vois. Il est d'une famille de Boilards, généralement de grands diables osseux et aux membres gauches, à la figure carrée et un peu plate. Ses synonymes sont à peu près civilisés quoique d'aspect un peu sauvage. Mais lui évoque en moi irrésistiblement le fameux portrait que fait La Bruyère du cultivateur. Il charroie du charbon de bois. À moitié couché sur ses sacs en avant de son traîneau bas, il conduit sa jument étique. Il est enveloppé d'un vieux manteau couleur de crotte. Sur ses yeux est rabaisée une vieille calotte informe. Seule sa face émerge, une face fauve, couverte de poils brunâtres,

4. Moïse Robitaille, un homme à tout faire qui travaille pour la famille Garneau à Sainte-Catherine.

moustaches hirsutes, sourcils en broussaille sur des yeux qui brillent dans tout ce poil d'un éclat glauque. Quelque chose d'inquiétant et qui fait l'effet d'une bête plutôt que d'un homme. Une vie où je ne vois rien, faite probablement de quelques habitudes monotones comme une éternité : brûler du bois, bourrer le four, mener les sacs éternellement sur la même route du même point au même point; le chemin de la maison, la pitance rude. Ces quelques images élémentaires dans un cerveau obtus, quelques besoins instinctifs dans ce corps gauche et puissant et sale, et la monotonie des jours à l'infini. Je voudrais le dessiner, mais il est difficile d'arriver à un inconnu, surtout comme celui-là, et de lui dire : « Ne bougez pas, je veux faire un croquis. » C'est navrant.

Sur ce, je te quitte, mon très cher, porte-toi bien et écris-moi longuement.

*Affection profonde,
de St-Denys*

À CLAUDE HURTUBISE

Sainte-Catherine, lundi 5 mars 1934

Polisson,

Il ne manque plus que cela ! Un jeune homme dévergondé, occupé en ville à courir la galipette, à moins que la maladie ne le retienne au lit, avant-coureuse d'une goutte bien méritée

qui agrémente ses vieux jours, ce jeune freluquet se mêle d'écrire des invectives, des reproches et des conseils au saint ermite qui, retiré du monde, vit dans une ascétique solitude et, tel Moïse sur la montagne, face à face avec Dieu ! Quelle désinvolture, quelle impudence !

Depuis une semaine, je travaille solidement et non sans succès. J'ai trois paysages dont deux encore en chantier; un portrait à l'huile d'un petit garçon, pas merveilleux comme ressemblance, mais intéressant comme couleur et comme figure; c'est mon premier portrait à l'huile; de plus un bon portrait au fusain. J'ai en vue deux autres paysages pour lesquels j'attends le soleil, et trois portraits, dont celui de Moïse.

J'ai hâte que tu me donnes plus de détails sur *La Relève*.

Quant à mes poèmes, je n'en ai presque aucun qui soit présentable. De plus ils sont disséminés un peu partout et mon frère ne pourrait guère les trouver. Je t'en indique quelques-uns que Jean possède.

Il y a *L'automne*, que tu connais, qui se termine ainsi.

Car je suis en mon cœur comme le peuplier
Innombrables printemps mangés par tant d'automnes
Qu'à se voir tant mourir et revivre on s'étonne.

Il y a aussi ce que j'ai écrit cet automne en pensant à Gertie, et où il y a ceci :

Mais le vent du bonheur n'est pas encore en route,
Et le vent du retour où vont toutes les routes
Ne chante pas encore à travers ma voilure.

Jean doit savoir de quoi il s'agit. S'il ne l'a pas en entier, Gertie doit l'avoir.

Les quelques derniers vers, ça me semble, sont assez insipides.

Tout cela demanderait d'ailleurs à être beaucoup retouché. Ce ne sont que des premiers jets.

Il y a peut-être ce début d'un poème dont la suite n'est pas très intéressante, si je me souviens bien, sauf quelques vers épars.

Ô poésie enfin trouvée !

Ô bon dégoût

Qui vous déchire

Au fond, jusqu'au bout, dans la chair,

Tel un soc aiguisé de charrue

Qui renverse la tourbe

Et qui vous éperonne l'âme, qui rebondit

Enfin,

Et se retrouve assise auprès de Dieu !

Car de toutes les plaies ouvertes et qui saignent,

À travers la déchirure qu'elles font

Luit la lumière où toute vie change de face

Où toute la laideur qui faisait mal s'efface

Si qu'il ne reste plus que la douleur qui fait du bien.

Tout cela pourrait devenir assez intéressant, mais n'est que brouillon.

Quant à quelque chose de catholique, je n'ai à peu près rien du tout.

À mon retour à Montréal, je pourrai peut-être m'arran-

ger pour vous donner quelque chose. Ne pourriez-vous vous passer de moi durant quelque temps ?

Enfin, faites comme vous voudrez.

Je n'ai pas le temps de t'en dire plus long si je veux que ceci parte ce matin.

Au revoir donc, et sainte vie.

*Vieux copain,
de St-Denys*

À CLAUDE HURTUBISE

Sainte-Catherine, dimanche soir 18 mars 1934

Cher Claude,

Ma sainteté est toujours indiscutable, et la compagnie d'un jeune homme m'évite les dangers d'une solitude trop complète. Tu sais peut-être que Gordon Neilson, jeune professeur d'architecture à McGill, est venu me retrouver ici. Si ce n'est pas un as, il a de la culture, de l'érudition et du goût. Il n'est pas encombrant; de plus, cette compagnie m'empêche de me fatiguer à trop travailler. Car je ne suis pas encore fort, Dieu le sait ! et le moindre excès de travail me fatigue. C'est pourquoi je n'écris pas de longues lettres. Jean était dans les patates en te disant que j'écris des essais. Je m'en garde comme de la peste. D'abord, je profite de mon séjour dans la campagne merveilleuse pour faire de la peinture : toutes mes

forces de surplus y vont : et encore je fais attention de ne pas me fatiguer à cela : j'ai commencé plusieurs choses et peu sont terminées, les forces me manquaient avant que j'achève. Et puis, je connais encore trop imparfaitement Green et tous les autres pour pouvoir écrire à leur sujet. Je disais simplement à Jean qu'un tas de points de vue m'apparaissent, comme des titres d'essais, tels que « Le déterminisme dans l'œuvre de Green », « Simenon et le roman matérialiste ». Ce ne sont là que des échappées à contrôler.

Je ne suis pas mal, quoique je n'aie encore aucune réserve de forces.

Ma peinture va bien. Je travaille assez régulièrement et j'apprends chaque jour quelque chose. J'améliore surtout ma couleur, et je garde au premier plan le souci de la composition. L'autre matin, en me rendant à la gare avec Neilson, je regardais les effets de givre dans les arbres et sur les montagnes. Nous remarquions que cela était presque impossible à rendre en peinture et que, en fait, cela n'avait jamais été rendu de façon adéquate. Depuis lors, je rumine une formule qui m'est apparue à ce spectacle, et qui permettrait de rendre d'une façon plus spirituelle bien des aspects de notre nature d'hiver. Cela ne serait pas sans affinités avec l'art du paysage japonais, ou ce que cela doit être, car je n'en connais rien. Mais j'imagine une prédominance de la ligne, des mouvements et des rapports bien dessinés; presque pas de pleins, ou en tout cas très simples, très ténus et transparents; surtout des contours. Je trouve que l'idée est bonne. Elle s'adapte extraordinairement bien au caractère de notre nature d'hiver; j'ai souvent remarqué comme, par exemple, nos arbres si beaux, se styliseraient bien en ce sens : sapins et épinettes élancés en flèches

sombres, ormes aux parasols protecteurs et paisibles, bouleaux aux cimes régulièrement arrondies, transparents comme des voiles. La ligne dégagée pourra faire beaucoup, là-dedans. Oui, l'idée est bonne. Je ne sais ce qu'elle donnera, surtout appliquée par moi. En tout cas j'essayerai.

Je suis allé en ville jeudi pour trois raisons : voir l'exposition de Duguay, jeune artiste canadien de retour d'Europe, écouter une conférence de Dom Bellot⁵, et ramener un cheval et une voiture à Ste-Catherine.

De Duguay, je rapporte le souvenir de choses assez bien bâties, d'une lumière très belle, d'un dessin bien fait, à côté de faiblesses extrêmes, couleurs sales, fadeurs, mauvaises constructions. Il me semble qu'il y avait là des œuvres de jeunesse et d'autres de maturité, et que cette exposition n'était pas très représentative.

Dom Bellot, voilà un homme. J'ai bien regretté de n'avoir pu entendre toutes ses autres conférences. On ne trouve guère une synthèse aussi puissante, un point de vue aussi élevé. On peut n'être pas tout à fait de son avis, on ne peut l'ignorer. Il impose sa façon de voir. Tu me disais qu'il n'est pas un esthète : je ne me sens pas prêt à te suivre. Il me semble avoir profondément le sens de la beauté. Mais il se place assez haut pour pouvoir juger les œuvres, même en les comprenant. Il est surtout un spiritualiste : cela lui permet de juger des systèmes esthétiques et de condamner ceux mêmes qui ont produit des œuvres de beauté. Il n'accepte que la plus haute forme de l'art, sinon toujours la plus parfaite, celle qui

5. Paul Bellot, moine bénédictin et architecte français.

a plus de portée idéale et spirituelle. Ainsi il condamne à peu près tout l'art plastique depuis la Renaissance : il lui attribue une signification ou plutôt un caractère sensualiste et une tendance impressionniste. Il fait exception pour Léonard de Vinci, Puvis de Chavannes, et un autre Français moderne dont le nom m'échappe.

C'était passionnant. J'ai l'intention de mettre au point mes impressions à ce sujet et si cela a du bon sens, je t'enverrai cela pour ta revue, si tu veux.

J'apprends par Georges que le premier numéro est sorti. Fais-moi parvenir celui qui est destiné à mes parents. J'ai hâte de voir cela.

Rien de bien neuf. J'avais flanché dans mon régime cigarettique. Mais je me reprends et je ne fume déjà plus que quatre ou cinq cigarettes par jour.

Au revoir, écris-moi bientôt.

*Ton vieux copain,
de St-Denys*

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, dimanche 5 août 1934

Mon très cher vieux,

Il fait merveilleux, ces jours-ci, et les nuits sont pleines de clairs de lune. Je me sens un peu seul pour jouir de toutes

ces merveilles, d'autant plus qu'après une longue période de fatigue et de vide je sens un renouveau qui m'étouffe. L'autre nuit, je suis allé seul faire un tour d'auto. J'ai marché sans lumières, tant la lune était brillante. Tout était distinct et fondu dans une généralité bleutée; les couleurs à peine suggérées. Et cela me rappelait le soir d'automne commençant où nous avons fait une randonnée ainsi à la lumière de la lune. Hier soir, je t'écrivais devant la fenêtre. Le clair de lune était très doux, emmitoufflé de brume qui donnait à toute chose un air de rêve. Les touffes d'arbres s'estompaient bientôt, et dès la colline d'en face la crête seule des arbres se dessinait, les champs étant baignés de brume. Mon père dit : « On se croirait au bord de la mer. » C'était bien cela; on avait bien cette impression de vague qui s'étend à l'infini. Le seul mot de « mer » m'exalte extraordinairement et me donne la nostalgie des espaces, surtout quand le silence est grand alentour. Et dans ces moments, je me sens comme enchaîné et saisi d'un grand désir de secouer le joug de l'espace, de pouvoir me mouvoir à volonté, comme l'imagination se transporte : alors je m'en irais au bord de la mer, je parcourrais les côtes et me reposerais dans de larges baies. Si je faisais encore des vers, j'écrirais un poème qui se terminerait ainsi :

Mais qui me parlera de Dieu comme la mer ?

*

Oui, j'ai un renouveau : et pour cette fois c'est vers Dieu qu'il s'épanouit. Certes, je n'ai pas le courage de la persévérance : mais du moins j'ai celui de recommencer, et c'en est

un, authentique ! Je me sens dans une terrible désorganisation intérieure. C'est dans mes moments de renouveau que je le sens d'une façon la plus aiguë. Alors, toutes ces forces qui remontent me gonflent et débordent comme une rivière qui n'aurait pas de lit où s'écouler : et alors je suis comme forcé de me gaspiller. Cela fait image de ces cours d'eau aux ondes rares, dont le lit ainsi est étroit et sans profondeur et qui même alors laisse souvent voir les cailloux dont ils sont pavés. Mais au printemps, quand fondent les neiges des montagnes, ils se gonflent, débordent, leurs eaux se perdent et ravagent les alentours. En été, leur lit semble si large que leurs eaux s'y perdent, et l'on dit en les voyant : « Quelle rivière ambitieuse ! Quel large fossé pour si peu d'eau ! Vraiment, il y a beaucoup de vide là-dedans. » Mais vienne le printemps, on s'exclame : « Comment se fait-il que tant d'eau n'ait pas creusé un lit plus profond ? Voyez tout ce qu'il se perd d'eau. Comme c'est dommage : dans un lit plus large, cela ferait une rivière si puissante et si majestueuse. » Voilà bien la maladie des rivières qui sont irrégulières. À cela il n'est guère qu'un remède. Il s'agit d'édifier une digue à l'aide de laquelle on puisse régulariser le débit. Ces choses-là se bâtissent pendant la sécheresse. Et c'est ainsi que je m'occupe dans mes mauvais moments.

Ainsi donc je suis décidé à déterminer ma vie enfin dans le bon sens et à prendre comme critère de mes actions la religion. C'est de ce côté que je dirige ma raison et mon sentiment. Je ne saurais te dire quel allègement cela me vaut, quel épurement et quel regain de générosité. Car après tout, toute la culture séparée de Dieu, tout l'amour de l'art, sont des formes d'égoïsme qui, si elles affinent l'esprit, rétrécissent en tout cas l'être humain et sont loin de le satisfaire. Mais qu'il

est bon de sortir de soi et de se donner en totalité à un Être qui contient la Raison et l'Amour parfaits. Et comme la vie alors perd ce caractère d'illusoire et d'inutilité pour devenir une chose utile et digne d'être vécue jusque dans ses plus petits détails et dans ses plus mornes périodes. Tout cela n'est pas facile, dégagé de soucis, de craintes, de terreurs, d'incertitudes, et dans la paix : la paix est le résultat final et non ce qui nous accompagne en route. Rappelle-toi comme nous avons souvent parlé ensemble, avec quel émoi et quel étonnement, de *Sous le soleil de Satan*. Tant de problèmes nous troublent, tant de tentations sataniques nous font perdre pied au milieu de la foi et de la raison même, nous enlèvent nos moyens et nous laissent en face de l'orgueil avec le seul secours de la grâce et de la bonne volonté.

Enfin je me sens m'élargir après un rétrécissement qui m'inspirait les quelques vers qui suivent, bien médiocres mais avec lesquels, et le sens qu'ils contiennent, il y aurait peut-être à faire quelque chose.

Je songe à la désolation de l'hiver :
Aux longues journées d'âpre solitude
Dans la maison morte, –
Car la maison meurt où rien n'est ouvert, –
Dans la maison close, cernée de forêt.
Forêts noires, pleines de vent dur.
Dans la maison cernée de froid,
Dans la désolation de l'hiver qui dure,
Seul, à conserver un petit feu dans le grand âtre,
L'alimentant de branches sèches
Petit à petit, pour que cela dure,

Pour empêcher la mort totale du feu.
Seul avec l'ennui qui ne peut plus sortir,
Qu'on enferme avec soi
Et qui se propage dans la chambre;
Comme la fumée d'un mauvais âtre
Qui tire mal vers en haut,
Quand le vent s'abat sur le toit,
Et rabroue la fumée dans la chambre
Jusqu'à ce qu'on étouffe dans ma maison fermée.
Seul avec l'ennui
Que secoue à peine la vaine épouvante
Qui nous prend soudain
Quand le froid casse les clous dans les planches
Ou que le vent fait craquer la charpente.
Les longues nuits à s'empêcher de geler :
puis, au matin vient la lumière
plus glaciale que la nuit.
Ainsi, les longs mois à attendre la fin de l'âpre hiver qui dure !
Je songe à la désolation de l'hiver,
Seul, dans une maison fermée.

Tu me demandes des nouvelles de mes lectures. Je suis assez régulier en ce sens. Je ne passe guère de journée sans lire une heure au moins : ce n'est pas toujours beaucoup, mais j'évite par-dessus tout de me fatiguer. Je lis aussi des livres qui demandent beaucoup d'attention et un travail constant. Par exemple on ne lit pas trois heures de la philosophie de Maritain. C'est un esprit solide, dédaignant tout artifice. Au début cette absence de toute littérature m'a fait l'impression d'un manque de profondeur, de lumineuse clarté, mais à

mesure que j'y entrais, il m'entraînait assez loin pour qu'il me fût difficile de le suivre. En somme, c'est passionnant.

Cela manque peut-être dans sa simplicité d'un certain relief formel auquel je ne puis m'empêcher d'être très sensible; mais cela est compensé par une profondeur, une persistance implacable dans la marche des idées et une insistance de répétition sur les points capitaux ou subtils, qui les forcent à entrer dans l'esprit.

J'ai aussi terminé *La défense de l'Occident* par Massis. C'est un livre magnifique, plein de substance, et qui résume bien les positions de ces deux grandes civilisations antagonistes, l'orientale et l'occidentale, l'une d'impressionnisme et de mysticisme vague, l'autre de philosophie et de religion, l'une individualiste et panthéiste, l'autre personnelle et catholique. Il désigne admirablement le caractère oriental des Slaves et les causes qui rendent les Allemands si accueillants aux théories orientalistes. C'est enfin un livre que tu devras lire à ton retour ici, où vit la pensée catholique et la civilisation gréco-latine dans une grande force de conviction et une grande solidité d'établissement.

Tu m'avais chaleureusement recommandé Édouard Estaunié dans *Madame Clapin*. Je l'ai attrapé par hasard mais ailleurs. M. le curé m'a passé *L'Ascension de M. Baslèvre* : cela date de 1926, probablement avant *Mme Clapin*. C'est d'un romancier assez médiocre, mais d'une âme noble : cela fait du bien à lire. Le style manque de relief, sinon de charme, le dialogue est souvent artificiel. Il y a des gaucheries dans la composition, un manque d'art et de nécessité dans l'évolution des personnages; les caractères manquent souvent d'être approfondis; les événements s'enchaînent parfois assez mal

et ont quelque chose d'arbitraire. Enfin, on a l'impression de voir un point de vue et non la vie; en outre c'est inégal. Cela choque sur plusieurs points. Mais cela ne laisse pas de nous élever. Il y a là un goût pour la noblesse, une générosité voulue mais sincère, un appel au sacrifice et au dépouillement par où l'âme s'enrichit. Enfin, si la vie qui l'illustre n'est pas toujours adéquate, le thème est noble et vrai. Certains passages aussi sont empreints d'une profonde émotion.

Après avoir fini le chef-d'œuvre de Montesquieu, je n'ai pas encore commencé celui de Bossuet. Mais je me promets de m'y mettre dès cette semaine.

Cet après-midi, je vais terminer le livre de Bonnard et t'en reparlerai.

Au revoir donc, mon très cher. Soigne-toi bien et jouis de tout ce que tu peux. Je t'écrirai encore avant longtemps.

*Profonde affection,
de St-Denys*

À FRANÇOIS RINFRET

Montréal, 24 juillet 1935

Mon cher François,

Je reviens d'un court voyage durant lequel j'ai parcouru, avec Gérard et Robert Élie, l'île d'Orléans et la côte nord du fleuve jusqu'au Cap à l'Aigle.

Nous avons fait un voyage très agréable. Les paysages, de ce côté, sont incomparables; une vastitude dans le déploiement, et une violence; sur cela notre lumière dure et nette. En route les grands et forts mouvements des montagnes se succèdent dans un renouvellement incessant des rythmes et des couleurs. C'est une fête pour les yeux et de grandes secousses pour l'âme.

Nous avons apporté nos disques et un gramophone. Nous avons fait jouer *La Mer* au bord du fleuve. Certaines parties évoquent toujours pour moi les vers d'Eschyle, « le sourire innombrable de la mer » et je retrouve ailleurs le vers de Verlaine, « La mer est pareille à des cathédrales. » Debussy est pour moi le plus grand poète de la nature. Il a su en saisir dans leur vie même les rythmes et les couleurs, et les rendre sans les altérer, dans toute leur variété. On dirait que l'ordre qu'il a découvert est celui même qui gît au fond des choses. Il n'impose rien à la nature; la nature prête ses formes à sa musique. Et ce qui m'étonne chaque fois davantage, c'est la facilité avec laquelle il est soumis à la nature et par où il atteint à cette totale liberté que l'on ne trouve pas ailleurs. Son œuvre est si libre qu'on n'arrive pas à saisir l'immatériel principe d'unité par où elle est liée, inaltérable, parfaite. J'aime mieux infiniment cette subordination à l'objet, cette humilité profonde devant la création que les grandes machines qui la violentent, s'imposent à elle et la recréent d'en dehors; et même Beethoven. Si Beethoven dans la *Sixième* a « volé » quelque chose à Dieu, Debussy, chaque fois qu'il chante, Lui « rend » la nature.

J'ai reçu une carte postale de Jean qui me dit avoir fait un voyage plutôt humide (ah ! l'ivrogne !) et être arrivé à Paris sans encombre. J'attends une plus longue lettre.

Georges semble se bien porter, c'est-à-dire passablement, et dit qu'il aime bien Sainte-Agathe. Il dit que c'est un endroit idéal pour la photographie. Il aurait sans doute beaucoup joui du voyage que je viens de faire et aurait pu photographier de splendides paysages. Malheureusement il est inutile de lui proposer de grands déplacements.

Excuse-moi d'avoir été si long à te répondre. C'est que je souffre ces jours-ci d'un inaltérable abrutissement.

*Cordialement,
de St-Denys*

À JEAN LE MOYNE

Montréal, 24 juillet 1935

Mon cher Jean,

Je reviens d'un court voyage avec Gérard et Robert Élie. Nous avons visité l'île d'Orléans, puis nous sommes descendus jusqu'au Cap-à-l'Aigle, sur la rive nord du fleuve, un peu plus bas que La Malbaie. Dire que la plupart de nous ne connaissent pas notre pays qui est le plus beau du monde. J'ai revu la Baie St-Paul et il m'a semblé que je ne l'avais jamais regardée. C'est un des plus beaux paysages qu'on puisse contempler, d'une grandeur, d'une violence, d'une majesté incomparables. Et la lumière, notre lumière, si claire, si limpide, qui accuse tous ces grands développements, et

souligne les couleurs nettes, limpides. On se demande vraiment, comme remarquait Robert, comment notre peuple a pu acquérir le goût du fade, du niais, avec ces formes et ces couleurs sous les yeux et avec, à vivre, une vie comme la sienne. Heureusement, notre peuple ne fut pas toujours tel qu'il se révèle maintenant et les énergies et les aspirations que nous voyons surgir aujourd'hui trouvent leurs racines dans un lointain que nous ignorons trop souvent. Nous connaissons, hélas ! l'aspect des bâtisses qui nous entourent, les quartiers à escaliers et dans les campagnes les boîtes d'allumettes avec porte sans balcon au premier étage, accommodation spéciale pour suicides.

Ce que nous ne connaissons pas, c'est ce que les nôtres ont fait de bien et de beau. On entend dire que nous avons une belle architecture. Je viens de vraiment la découvrir durant ce voyage, et tout ce qu'elle nous révèle de nous-mêmes. Il y a à l'île de merveilleuses maisons et de merveilleuses églises. Comme tu sais, c'est au Canada seulement que le Français créa un style original d'églises de campagne. D'abord, pour satisfaire aux exigences du climat, le charpentier et le menuisier inventèrent notre maison à pignon haut, d'une forme si élégante et qui semble répondre à la flèche des épinettes : d'ailleurs les épinettes ne sont-elles pas des arbres adaptés au climat, faits pour que sur eux glisse la neige. Et puis l'autre toit, plus large, et je crois plus récent, avec sa corniche courbée et qui rappelle le rythme des sapins. À l'intérieur de ces maisons, toute une artisanerie : meubles, boiseries, etc. Ainsi l'art qui part de la base, qui naît de la nécessité pour s'élever au-dessus de l'utile, pour arriver à l'agréable, à ce qui flatte le goût; non pas cette chose indépendante, séparée de la vie, cet

ornement surajouté, mais cette chose racinée, qui occupe sa place dans la vie de chaque jour, qui continue la vie en l'élevant. Voilà un état d'esprit, quelque chose qui vit et qui appelle une incessante progression.

À partir de là, de la maison, les menuisiers ont conçu l'église canadienne. Ils ne savaient bâtir que la maison et ils ont bâti l'église comme une grande maison. Le même toit en pignon, continué maintenant par la fine flèche. La porte en plein cintre, ainsi que les fenêtres; un œil-de-bouc. À l'intérieur une voûte toute simple et d'une courbe exquise par son élégance dont voici à peu près le dessin⁶.

La voûte est soulignée de laizes de bois sculpté d'un très fin travail, et vêtue de panneaux de bois dessinés par une mince boiserie. De place en place, en haut, des rosaces de bois sculpté dont certaines sont d'une délicatesse et d'une légèreté admirables. À la base de la voûte, tout le long des murs, une corniche qui s'achève derrière l'autel.

Le bas des murs est recouvert sur une hauteur d'environ quatre pieds de panneaux toujours entourés de boiserie.

Une des choses les plus admirables dans la plupart des vieilles églises est le banc des marguilliers qui affecte la même forme que le corps de l'autel d'une parfaite élégance; il est orné d'une laize de bois sculpté où sont représentées la plupart du temps des feuilles de chêne.

Certaines façades sont agrémentées d'un fronton qui correspond à la corniche derrière l'autel. Cela rappelle le temple grec, moins parfait naturellement, mais avec la même

6. Cette lettre était agrémentée de croquis.

sérénité majestueuse, la même simplicité.

À l'intérieur, la voûte du chœur est soulignée de laizes de bois sculpté dont le rayonnement est centré au sommet du chœur.

Enfin, dans tout cela, l'impression qui se dégage est de tranquillité, de sérénité, d'intime recueillement, et une simplicité très élevée, qui nous pénètre, plus qu'elle ne nous frappe, de grandeur. Et partout une mesure, un équilibre qui font signe d'un goût exquis et très sûr. Jamais rien de surfait, de forcé, de gros, de vulgaire. Tout en finesse et en discrétion. Quelle différence avec les boursoufflures auxquelles les yeux des citadins sont habitués !

Il est intéressant de constater grosso modo les évolutions. Dans certaines églises de la fin du XVII^e siècle, on sent quelque chose d'importé, un amour du faste, qui prend des formes un peu pompeuses ; et puis cela s'adapte, s'assainit jusqu'à un parfait équilibre. Ensuite, certaines églises du dix-neuvième siècle gardent l'équilibre général, la disposition générale, dans la forme extérieure et intérieure, et même dans la distribution des ornements : cela suit la tradition. Seulement, au lieu des fines laizes de bois sculpté, de cette délicatesse et de cette ferveur partout présentes, nous voyons de larges torsades de plâtre, des rondeurs, des lourdeurs : du surajouté au lieu du parfait.

Quant aux maisons plus récentes, on les sent faites selon une formule : elles sont mortes. C'est ce qui a permis aux nouvelles constructions en boîtes d'allumettes, plus faciles et moins dispendieuses, de les supplanter si facilement. D'ailleurs, elles ne possèdent ni la finesse, ni l'équilibre, ni l'élan des autres, ni cet aspect particulier qui donnait à chacun comme

une physionomie personnelle. Partout sur l'île d'Orléans et sur la côte nord (je ne connais pas la côte sud), c'est une fête pour les yeux, un charme continu que ces belles maisons, qui sont comme des sourires dispersés dans la grave nature.

Je me demande par où la mort, la niaiserie, la lourdeur, l'emphase, la parade horrible que nous voyons s'est introduite dans ce peuple qui semblait si gardé, étant établi sur une force si simple et si intérieure. Il faut absolument que je lise notre histoire, pour connaître les ressources que nous possédons.

J'ai reçu ta carte de Chartres. Es-tu en train de visiter un peu les environs de Paris ? Je suppose que malheureusement tu n'as pas eu grand'temps, avec les maudits traitements.

Je tâcherai de t'écrire plus souvent désormais. Mais j'ai vécu dernièrement dans un tel marasme d'ennui que je réussissais à peine à exister. On dirait que cela se replace.

J'ai fait l'autre jour une peinture passable de la Baie St-Paul.

Je pars dans quelques minutes pour Mountain View, où Claude m'a invité. J'y rencontrerai Monsieur Montpetit⁷ : ça sera intéressant si quelque vie existe en moi. J'aurais bien d'autres choses à te dire, mais ça sera pour la prochaine fois.

Porte-toi bien. J'espère que tes oreilles vont mieux.

*Ton vieil ami,
de St-Denys*

7. L'économiste Édouard Monpetit.

Sainte-Catherine, mi-août 1935

Mon cher Claude,

À mon retour ici, j'ai trouvé qui m'attendait une lettre lamentable de ce pauvre Jean. Je m'applique à y répondre un peu adéquatement, mais ce n'est pas chose facile. Ce sont toujours les mêmes problèmes.

Je suis aussi bien occupé par notre saison de théâtre. Et cela m'a empêché de t'écrire auparavant. Je n'ai pas eu non plus le temps d'écrire un mot à Yolande Leblanc⁸. Garde donc son bouquin jusqu'à ce que tu reçoives ma lettre pour elle. N'oublie pas d'effacer le prix à l'intérieur.

Depuis trois jours il fait un temps splendide; la lumière est merveilleuse. Je ne sais si c'est à cause de dispositions passagères, mais il me semble que la lumière est beaucoup plus belle à partir de la fin de juillet. J'adore la lumière du printemps et celle des mois d'août et septembre. Elle est maintenant d'une incomparable clarté.

Je ne suis pas si abruti que j'ai déjà été; je vis un peu, les choses me parlent. J'ai même fait ces jours derniers plusieurs vers intéressants. Je te remercie beaucoup pour mon voyage à Mountain View; cela m'a dégourdi, dérouillé.

Je vais cet après-midi essayer de peindre. Seulement,

8. Jeune femme que Garneau a rencontrée à Mountain View, au New Hampshire.

je me sens très timide. Quand les feuillages sont si beaux comment faire quelque chose qui s'en approche ? À côté de ces divines transparences, toute notre pâte paraît bien terne. J'aime de plus en plus les contre-jours, à cause de la transparence qu'y prennent les feuillages et de la lumière qui les pénètre et qu'à travers eux on tente de rejoindre de l'autre côté. Je pense qu'avant de créer et composer, il faut se mettre longtemps à l'école de la nature, docilement. Elle a toujours infiniment à nous apprendre ; elle nous offre d'incessantes merveilles. Dire que toutes ces beautés passent sans que je puisse les retenir en moi ! Si l'on retenait vivant un millième de ce qu'on voit, on serait habité de bien belles images. Je me croyais mort ; et voilà que l'illusion me prend encore que je retrouverai peut-être en moi l'œil intérieur qui saura retenir ces choses.

J'ai commencé à lire des lettres de Rivière et Fournier. J'aime beaucoup cela mais ne les connais pas encore assez pour en parler.

Pourrais-tu me faire parvenir aussi tôt que possible, car nous jouons vendredi en huit, 3 exemplaires de *L'Anglais tel qu'on le parle* par Tristan Bernard. Je t'enverrai l'argent dans quelques jours.

Je te plains d'être en ville.

À bientôt et merci.

*Amicalement,
de St-Denys*

À ANNE HÉBERT

Montréal, 31 décembre 1935

Anne, ma chère cousine,

Je t'assure que j'aurais bien aimé faire le voyage habituel, Montréal-Ste-Catherine-Québec. Nous n'avons pas pu. En guise de consolation, je me dis que goûter la campagne pour la quitter aussitôt, c'est presque pire que de n'y pas aller. La campagne, il faut y vivre et je ne serai pas content tant que je n'y serai pas pour de bon. En attendant, la ville devient à la longue pour moi une habitude : je ne la vois plus. À peine parfois comme une poussée le désir de m'évader.

Je ne suppose pas que vous ayez fait de nombreuses incursions à Ste-Catherine depuis qu'a pris le froid. L'aventure n'est pas votre fort ! Tu dois manquer cela, et ta cabane dans le bois, des raquettes et un vieux chien. La chaleur au-dedans bien tendre autour de la lampe à l'huile, et le bon froid clair au-dehors qui balaye l'étendue. Les belles heures du soleil, la majesté de sa courbe au ciel.

On cherche bien des choses qu'on ne trouve pas, et les autres et soi-même. Quant à moi, je continue à chercher mon cœur en vers. Je crois qu'en ce moment je me suis trouvé ou du moins la direction de ma voie. J'ai trouvé la forme de ma liberté. Je ne m'en doutais guère ; on me l'a fait remarquer et j'ai regardé en arrière. Il me semble que c'est vrai. Il me vient alors une grande audace. Je vais peut-être publier au printemps un volume de vers et le présenter pour le prix David.

Des amis m'encouragent à me risquer. Il est vrai que la forme que j'emploie est plutôt inusitée au Canada; cela pourra peut-être me nuire. Enfin ! Je vais tenter l'aventure. Et si par hasard je gagnais quelque chose tu t'imagines le plaisir que j'aurais à traverser en Europe pour une couple d'années pour me nourrir de tant de choses merveilleuses avec lesquelles un contact personnel est si nécessaire pour la culture, pour la libération de l'homme en nous. Tout cela est un château de cartes : on n'est même pas sûr en toute certitude qu'il s'écroulera !

D'ici quelques jours j'enverrai à ton père quelques poèmes pour qu'il me dise ce qu'il en pense. Tu pourras les lire alors si cela t'amuse.

Je publierai dans le prochain numéro de *La Relève* la fin de l'article sur Châteaubriant dont la première partie parut en novembre. Comme c'est un homme que nous avons goûté ensemble, j'aimerais que tu m'en donnes des nouvelles, si tu n'es pas trop paresseuse !

J'espère que, grâce à la paresse ou quoi que ce soit, tu continues à être bien et que nous te retrouverons au printemps plus grosse encore qu'à l'automne parmi toutes les belles feuilles.

J'aurais voulu te faire parvenir aujourd'hui, en l'honneur du nouvel an, un livre dont j'ai bien lu la moitié, et que j'aime comme l'une des plus belles choses de la poésie, les *Cinq Grandes Odes* de Paul Claudel. Un libraire m'a dit qu'il l'attendait par un prochain courrier, mais il a fini par ne pas les recevoir. Je ne puis le trouver ailleurs en ville. Je serai peut-être obligé de le faire venir d'Europe et cela mettra quelque temps à arriver. En tous cas, dès que je mettrai la main dessus, je te le ferai parvenir. En attendant, reçois tous mes meilleurs vœux

pour une excellente année comble comme un panier de fleurs
et de fruits de tout ce que tu désires, beautés, bontés et joies.

Embrasse toute ta famille en mon nom et lieu.

*Affectueuse amitié,
de St-Denys*

À ANNE HÉBERT

Montréal, 9 mars 1936

Ma chère cousine,

Excuse ce papier un peu mince; je n'en ai pas d'autre
sous la main.

J'ai mis bien du temps à répondre à ton aimable lettre.
D'abord j'ai eu beaucoup à faire à cause de quelques articles
et de mon volume de vers que je prépare. Tu ne saurais croire
tout le travail et jusqu'à l'angoisse que m'a donnés mon article
sur Châteaubriant. J'étais bien peu préparé pour aborder les
questions qu'il met en jeu; questions essentielles, qu'on ne
résout pas à la légère mais qui supposent des discernements
très définis. J'ai eu à peu près à reconstruire le monde car il
est mis en jeu par Châteaubriant. C'est un travail sans doute
qui m'a été très utile, qui m'a forcé à la réflexion et par où j'ai
beaucoup approfondi de nombreuses notions, spécialement
les assises de la personnalité humaine, les relations entre le
matériel et le spirituel et le mode d'exercice de l'Intelligence

dans sa condition humaine de raisonnable. Et puis pendant longtemps j'ai eu peur comme on a devant une personne, peur de mal comprendre, imparfaitement parce qu'incomplètement, peur de mal interpréter une pensée bien difficile à saisir dans sa mesure parce qu'elle est sans cesse mêlée à une expression poétique qui la dépasse. Il s'agissait de trouver le point d'où tout cela, toute la doctrine de Châteaubriant, est vraie; et puis de distinguer comment ce point de vue n'est pas tout à fait celui de la vérité, puisqu'il n'arrive pas à assumer toute la réalité, et par où, et comment il échappe à la vérité. Il fallait tout en définissant cette pensée et ce qui la limite, respecter en son fond la liberté de Châteaubriant et la réalité de son expérience. Il s'agissait, tout en comprenant et réfutant les erreurs, de ne pas délimiter par elles d'un trait imperméable à la vérité entière une expérience si fortement racinée dans la réalité.

À certains moments j'ai regretté de m'être aventuré en une étude à quoi je n'étais pas préparé. Maintenant, je crois avoir vu assez librement la vérité de Châteaubriant. Mon dernier article que je n'ai pas pu faire publier en entier est incomplet; d'ailleurs il est mal composé et mal écrit : cela sent toute la difficulté que j'ai eue à le faire. Cependant il amorce une suite dont je ne suis pas mécontent et qui, je l'espère, sera publiée en entier dans le prochain numéro de *La Relève*.

Quant à mon livre, comme il n'y a pas cette année de prix David pour la poésie, j'ignore si je le ferai paraître au printemps. Cela se pourrait si Lévesque⁹ accepte de la publier à ses frais, ce dont je doute à cause de la forme assez inusitée encore au Canada. Ces jours-ci, je fais des corrections; c'est un

9. L'éditeur Albert Lévesque.

travail assez ennuyeux, d'autant plus que je manque de verve en ce moment. Je joins à cette lettre quelques poèmes que tu voudras bien faire lire à ton père; j'aimerais qu'il me dise ce qu'il en pense.

Naturellement ce n'est pas une forme parfaite. Mais je considère que la perfection n'est pas le commencement, mais la fin. Le commencement, c'est la vie. Il s'agit d'abord de trouver la liberté; puis on s'acheminera vers la rigueur de cette liberté. Je crois avoir trouvé la liberté, ma liberté, le jeu. Ce n'est pas parfait, mais c'est joyeux. J'en attends des nouvelles de toi et de ton père.

Il m'arrive quelque chose d'assez ennuyeux. J'avais commandé à un libraire les *Cinq grandes Odes* de Claudel, que je t'avais promises. Il vient de recevoir d'Europe la nouvelle que la présente édition est épuisée. Je vais voir si par hasard je ne puis le trouver ailleurs; sinon, je chercherai autre chose. Mais cela m'ennuie beaucoup. Car je tenais à te faire connaître précisément ce livre de précisément ce poète, grand poète, qui remue toute la terre.

J'attends de te lire bientôt. Amitiés à cousine et cousin, et toute la famille.

*Ton grand cousin,
de St-Denys*

Le titre de mon recueil de vers :

*Jeux dans l'espace*¹⁰

Différentes parties :

« Lumières et Fluidités »

« Libres jeux »

« Transparences »

« Tour d'une prison »

10. Plus tard, il l'intitulera *Regards et jeux dans l'espace* (1937).

IDENTITÉ

Tout et chacun, chacun et tous, interchangeables

Deux mots

Signes

De l'ineffable identité

Où prend lumière tout le poème.

Nature, tu m'as chanté

Le duo à voix équivoques

Immatériel balancement

Par delà l'opacité du nombre,

Flux et reflux de la même onde ô l'onde unité

Vagues renaissantes infiniment

Et pour rôle de dérouler

La lumière jusque sur le rivage.

Celui-ci, celui-là, faites-vous plus qu'une seule chair

Pour l'amour de mon âme qui vous maria

Tous et chacun, réversibles

Et je n'ai pas pu souvent pour cet échange

Que vous accoupler.

LES SAULES

Les grands saules chantent
 mêlés au ciel
Et leurs feuillages sont des eaux vives
 dans le ciel
 Le vent
Tourne leurs feuilles
 d'argent
Dans la lumière
Et c'est rutilant
 et mobile
 et cela flue
 comme des ondes
On dirait que les saules coulent
 dans le vent
 et c'est le vent
 qui coule en eux.
C'est des remous dans le ciel bleu
Autour des branches et des troncs

 La bise agite les feuilles
Et la lumière danse autour
 une féérie
 avec mille reflets

Comme des trilles d'oiseaux mouches
Comme elle danse sur les ruisseaux mobiles
Avec tous ses diamants et tous ses sourires.

L'AQUARELLE

Est-il rien de meilleur pour vous chanter les champs,
Et vous, les arbres transparents
Les feuilles
Pour vous chanter
Que l'aquarelle et dans le ciel
Ne pas éteindre aussi la présente lumière
Et ne pas effacer les murmures de l'eau

Que l'aquarelle, cette claire
Claire tulle, ce voile clair sur le papier.

ÉVANESCENCE

Allez-vous me quitter, vous toutes, les voix,
Vais-je vous perdre aussi, chacune et toutes,
La symphonie et chaque parole ;
Mon cœur va-t-il être encore comme si vous n'étiez pas,
Ce vide qui ne tient pas compte,
Qui ne retient pas ce qui est.

VOIX D'ARBRES

La voix des feuilles une chanson
 plus claire
 un froissement
De robes plus claires aux plus transparentes couleurs.

LES ORMES

Dans les champs
Calmes parasols,
Sveltes dans une tranquille élégance,
Les ormes sont seuls ou par petites familles.

Les ormes calmes font de l'ombre
Pour les vaches et les chevaux
Qui les entourent à midi.

Ils ne parlent pas.
Je ne les ai pas entendu chanter;
Ils sont simples,
Ils font de l'ombre légère
Bonnement
Pour les bêtes.

PORTRAIT

C'est un drôle d'enfant
C'est un oiseau
Il n'est plus là

Il s'agit de le trouver
De le chercher
Quand il est là

Il s'agit de ne pas lui faire peur
C'est un oiseau
C'est un colimaçon

*

Il ne regarde que pour vous embrasser
Autrement il ne sait pas quoi faire avec ses yeux
Où les poser
Il les tracasse comme un paysan sa casquette

Il lui faut aller vers vous
Et quand il s'arrête
Et s'il arrive

Il n'est plus là
Alors il faut le voir venir
Et l'aimer durant son voyage.

LA MAISON FERMÉE

Je songe à la désolation de l'hiver,
Aux longues journées d'âpre solitude
Dans la maison morte
- Car la maison meurt où rien n'est ouvert -
Dans la maison close, cernée de forêt,

Noires forêts
Pleines de vent dur,

Dans la maison cernée de froid,
Dans la désolation de l'hiver qui dure,

Seul à conserver un petit feu dans le grandâtre,
L'alimentant des branches sèches,
Petit à petit,
Que cela dure,
Pour empêcher la mort totale du feu.

Seul avec l'ennui qui ne peut plus sortir
Qu'on enferme avec soi
Et qui se propage dans la chambre

Comme la fumée d'un mauvais âtre
Qui tire mal vers en haut,
Quand le vent s'abat sur le toit
Et rabroue la fumée dans la chambre
Jusqu'à ce qu'on étouffe dans la maison fermée.

Seul avec l'ennui

Que secoue à peine la vaine épouvante
Qui nous prend soudain
Quand le froid casse les clous dans les planches
Et le vent fait craquer la charpente.

Les longues nuits à s'empêcher de geler
Puis au matin vient la lumière
Plus glaciale que la nuit

Ainsi, les longs mois à attendre la fin de l'hiver
Je songe à la désolation de l'hiver,
Seul,
 Dans une maison fermée.

LIBERTÉ

Nous ne sommes pas des comptables.
Tout le monde peut voir une piastre de papier vert,
Mais qui peut voir au travers si ce n'est un enfant ?
Qui peut comme lui voir au travers en toute liberté,
Sans que du tout la piastre l'empêche, ses limites,
Ni sa valeur d'une seule piastre ;
Mais il voit par cette vitrine des milliers de jouets merveilleux,
Et il n'a pas du tout envie de choisir parmi ces trésors,
Ni désir, ni nécessité, lui,
Mais ses yeux sont grands pour tout prendre.

RESTLESS

Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste :
Immanquablement je m'endors et j'y meurs.

Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches,
Par bonds quitter cette chose pour celle-là,
Je trouve l'équilibre entre les deux,
C'est là sans appui que je me repose.

LA DANSE

Mes enfants vous dansez mal
Il faut dire qu'il est difficile de danser ici
Dans ce manque d'air
Ici sans espace qui est toute la danse

Vous ne savez pas jouer avec l'espace
Et vous y jouez
Sans chaînes
Pauvres enfants qui ne pouvez pas jouer

Comment voulez-vous danser j'ai vu les murs
La ville coupe le regard au début
Avant même une inflexion rythmique
Avant sa course et repos au loin
Son épanouissement au loin du paysage
Avant la fleur du regard alliage au ciel
Mariage au ciel du regard
Infinis rencontrés, heurt
Des merveilleux

Or la danse suit l'élan du regard

Qui lui ne laisse pas de trace en l'espace –
Moins que l'oiseau même et son sillage
Que même la chanson et son invisible passage
Remuement imperceptible de l'air –
Accolade par l'immatériel
Au plus près de l'immuable transparence
Comme un reflet dans l'onde au paysage
Qu'on n'a pas vu tomber dans la rivière.

Or la danse est paraphrase de la vision
Le chemin retrouvé qu'ont perdu les yeux dans le but
Un attardement arabesque à reconstruire
Depuis sa source l'enveloppement invisible de la séduction

DISPONIBILITÉS

Ne me dérangez pas, je suis profondément occupé.

Un enfant est en train de bâtir un village,
C'est une ville, un comté,
Et qui sait si ce n'est pas bientôt l'univers.

Il joue.

Ces cubes de bois sont des maisons qu'il déplace, et des
châteaux
Cette planche fait signe d'un toit qui penche :
La tête infléchie vers l'épaule ça n'est pas mal à voir.
Ça n'est pas peu de savoir où va tourner la route de cartes
Cela pourrait changer complètement le cours de la rivière
À cause du pont qui fait un si beau mirage dans l'eau du tapis.
C'est facile d'avoir un grand arbre
Et de mettre en dessous une montagne, pour qu'il soit en haut.

Joie de jouer ! Paradis des libertés !
Surtout n'allez pas mettre un pied dans la chambre :
On ne sait jamais ce qui peut être dans ce coin
Et si vous n'allez pas écraser la plus chère des fleurs invisibles.

Voilà ma boîte à jouets
Pleine de mots
Pour faire de merveilleux enlacements,
Les allier, séparer, marier.
Déroulements tantôt de danses
Et tout à l'heure le clair éclat du rire
Qu'on croyait perdu.

Une tendre chiquenaude
Et l'étoile
Qui se balançait sans prendre garde
Au bout d'un fil trop ténu de lumière
Tombe dans l'eau et fait des ronds.

De l'amour, de la tendresse, qui donc oserait en douter
Mais pas deux sous de respect pour l'ordre établi
Et la politesse, et cette chère discipline.
Une légèreté et des manières à scandaliser toutes les tantes.

Il vous arrange les mots comme si c'étaient de simples chansons
Avec une turbulence déconcertante
Et dans ses yeux on peut lire son espiègle plaisir
À voir que sous les mots il dérange toutes choses
Et qu'il en agit avec les montagnes
Comme s'il les possédait en propre.

Il met la chambre à l'envers et vraiment
L'on ne s'y reconnaît plus
Comme si c'était un plaisir de berner les gens

Et pourtant dans son œil gauche, quand le droit rit
Une gravité de l'autre monde s'attache à la feuille d'un arbre
Comme si cela pouvait avoir une grande importance,
Avait autant de poids dans sa balance
Que la guerre d'Éthiopie
Dans celle de l'Angleterre.

La Trappe, Oka, 9 avril 1936

Mon cher Jean,

Avant le départ de la poste, j'ai à peine le temps de t'adresser un mot quelque peu intéressé. Tu devrais venir nous rendre visite et en même temps m'apporter mes peintures « qui me font grand besoin » comme les cloches à la cité de Paris.

Mais outre cette raison, j'en aurais d'autres à t'évoquer : le temps me manque. Paysage d'un caractère extrêmement particulier; sévère avec une note de douceur, dépouillé, tout en plans, très intéressant. Pleine quiétude et liberté. Très beau chant grégorien. Merveilleuse simplicité et majesté des cérémonies. Nous sommes placés dans un jubé d'où nous voyons très bien les moines et d'où nous pouvons assister à tous leurs offices.

Bonne table abondante. Il n'existe pas mieux pour travailler, s'apaiser. Si même tu ne pouvais venir que lundi et pour quelques jours seulement, peut-être un seul, je resterais jusqu'à mardi. Tu pourrais voir au moins l'atmosphère, si cela pouvait te convenir. Je ne paie qu'une piastre par jour.

Si tu décidais de venir dimanche ou plus tard, fais-le-moi savoir par lettre ou téléphone et je t'attendrai.

J'espère que tout ne va pas trop mal et que tu n'es pas trop malheureux ces jours-ci.

*Affection,
de St-Denys*

À CLAUDE HURTUBISE

Sainte-Catherine, début mai 1936

Mon cher Claude,

Je prends la tablette de papier de mon frère Jean pour t'écrire. Voici ce qu'on peut lire sur le couvert : « Propriété privée, » et un « avis à l'intéressé » conçu en ces termes :

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni sa tablette mêmement
Du papier te procureras
Pour quinze sous facilement.

Pas bête !
Ce non obstant...

Campagnard de passage (faux campagnard) visiteux d'endroits en passant puis y revenant, chercheux de clairs de lune sur vieilles maisons abritées de vieux arbres sur gazon (rime riche), écouteux de grenouilles et parcoureux de vieilles routes, voici pour quelques jours passés dans ces parages : que ces quelques images (déjà exsangues) puissent s'incorporer à

vos rêveries rétrospectives (dire que c'est fini !) et sentimentales (ou plutôt inversement).

Venue en auto par agréable jour de pluie. Trois couleurs : vert des champs du printemps (peut-être surtout par temps gris), ce vert en nappe sans changer de teinte jusque là-bas, où il cesse brusquement. On tombe sur le ciel. Surprise. On ne veut pas y aller. On revient sur ses pas (ce font les regards). On cherche des transitions, le lien qui manque. On a peine à accepter cette perspective brisée qui fait qu'au bord de la table (la table est très inclinée de notre côté) on rencontre tout de suite le plafond. 2e : le ciel gris en buée. 3e : Dans ce vert (voir no 1), des carreaux uniformes, brun doux et mat, un peu violet, un peu rose.

Les montagnes du nord (ça commence un peu ici) c'est un pays pauvre et mince. (Illusion peut-être, impressionnisme oublié, sans points de comparaison). Ça n'est pas opulent. C'est une bête au poil mince et chenu. Quoi de plus triste que les hautes Laurentides où une route de sable pâle nous achemine à travers des forêts hautes, minces épinettes noires ! Ici, une vallée qu'on traverse. Une rivière y serpente en méandres, arbitraire. Un rien la rebute et lui fait changer son cours désœuvré. Ah ! c'est une jolie eau claire à voir quand il fait chaud. C'est un joli bleu quand il fait beau. Mais c'est mince. C'est fin (nous y reviendrons) mais c'est mince. Les berges de la rivière découvrent un sol tout pauvre de sable. C'est des jolis jaunes au soleil. Autour, c'est une sorte de grand pacage tout en hautes herbes du même vert (du foin d'original), semé de touffes de cèdres comme des meules. Il y a aussi des épinettes rouges avec leur poil rare. Ou bien c'est un petit sol bossué, graveleux, couvert de mousse comme de cendre et encombré

d'épinettes chétives, qui n'arrivent ni à grandir, ni à grossir. On se promène là-dedans. Une petite vallée finie : on se tortille autour des montagnes, on les contourne en grimpant un peu, redescendant. Une petite, on lui passe sur le bord du dos. On en voit de là cinq alentour dont une est nettement tranchée en deux couleurs, vert-noir des épinettes, vert pâle, un peu fade, des bouleaux. (Il y a eu un feu de forêt : après le feu, ça repousse en bouleaux.) C'est comme recouvert de vieilles tentures de velours noir verdi et mité. Et dans un creux dort un lac. Ça peut être bleu ; alors ça peut faire trois couleurs : bleu, vert pâle et vert-noir, trois couleurs sans résonance, l'une à côté de l'autre. Ça n'est pas riche. Ou bien le vent (ou le gris du ciel) fait le lac mat, lac d'acier, lac de plomb, qui pose au fond, sans rêver. Ou bien le mauvais reflet d'un regard étranger. Qu'est-ce qu'on a à faire là ? Passe un vol de canards, sévère, rapide. Il n'y a pas beaucoup d'oiseaux. Le soir, c'est le cri lugubre du huard qui nous arrive de loin sur l'eau. Entre les arbres du portage la lune nous apparaît tout à coup, aussi brillante qu'un phare d'automobile. C'est tout à coup un paysage d'un autre monde, aérien, un paysage d'argent.

Nous redescendons demain de ces régions. Ce soir, je me couche. Bonsoir.

*

Pour la ligne de transmission la compagnie X a défriché une sorte d'immense allée à travers les montagnes. C'est une grande bande nue avec des cailloux, des herbages, de la mousse, et des arbustes chétifs. La route suit souvent ce tracé. En redescendant on y voit des profusions de jolies hautes

fleurs violettes. On remarque aussi des arbustes à fruits rouges dont on nous disait quand nous étions petits que c'est poison. La végétation commence à varier un peu. Il y a des sapins, plus de bouleaux, quelques merisiers. On rencontre peut-être des érables. Mais les arbres ne déploient pas de force. Après un long sous-bois, on aborde les dernières descentes et l'on se trouve parmi ces merveilleuses sorties de montagnes, leurs dernières racines qui serpentent, entre lesquelles grimpent en V des vallées étroites. C'est plein de détours et de surprises. Le vêtement maintenant est plus varié. Les montagnes sont assises par terre au milieu d'une jupe de champs. La rivière est en cascades à travers champs et sous petits bois. Les fermes suivent la route, puis essaient dans un val. De petits villages, puis de gros villages. Les arbres sont vigoureux. Beaucoup d'érables, des merisiers trapus. Des ormes s'en viennent. La plaine (ou presque) apparaît, cachée encore par quelques détours, cette lente et vaste descente qui s'épand calme jusqu'à Québec. C'est des champs, cultures et pâturages; aussi de grands bois. On voit beaucoup d'ormes isolés et des saules au bord des routes et des fermes.

À six heures et demie une grenouille a essayé sa voix. Un vacarme en chœur a répondu. Ça a duré deux minutes. Puis tout a été silencieux pendant des heures. Le vent était tombé. La poussière du chemin restait suspendue en l'air, un peu de côté, au-dessus du champ.

La végétation est beaucoup moins avancée qu'aux alentours de Montréal. Les bois sont encore nus, presque. Les feuilles pointent, minuscules. C'est presque ridicule. (Est-ce que les feuilles, en été même, sont aussi grosses ici qu'autour de Montréal ?) Les trembles d'abord. Puis les merisiers, les

érables. Ensuite les ormes. (C'est peut-être inexact). Les saules ont leurs feuilles de bonne heure, mais il n'y a pas de saules ici. Cela n'éclate pas avec exubérance comme à Montréal; c'est comme craintif. Et la lumière; c'est surtout la lumière qui est différente. Une lumière infiniment versatile. Moins riche que vers Montréal. Il suffit d'une espèce de blancheur froide dans l'air, la lumière devient blanche, fade, lait-de-magnésie. C'est comme une taie sur la lumière. Cela vide le paysage. C'est terriblement triste. Par contre, des moments d'une clarté exquisite, comme de cristal. La finesse d'argent de la lumière. Et même parfois des moments plus sensibles, moins nerveux, sinon tout à fait enveloppants. Il y a aussi ce soleil aigu, cette clarté violente de certains jours.

Les verts de l'herbe sont délavés, font une teinte mince, pauvre. Une teinte qui n'est pas arrivée, qui n'atteint pas sa splendeur de plénitude. Tout à coup, dans une ombre, cela découpe un morceau de laque transparente, très froide. À des endroits des prés usés, endroits d'herbes mortes, c'est un gris ocreux qui vient au violet. Le jeu de ces tons un peu morts, bruns, verts froids, violets, bleus lointains, le tout mêlé de cendre et rehaussé de quelques cris aigres, c'est d'un charme mélancolique. Ça n'est pas riche, mais c'est attirant.

Près de chez Jos-Charles Drolet (du côté de chez Moïse) entre deux granges on voit : un champ vert, un champ labouré (brun vers rose vers violet), un bout de montagne exquisément coloré par petits arcs de tons pastellisés tendre vert (trembles) roux doux (érables ou plaines) violets percés çà et là (rarement) par la flèche des sapins et des épinettes. Un ciel un peu gris perle là-dessus. C'était très joli.

Dans notre étang les grenouilles s'égosillent, ce qu'on appelle un concert.

Les sifflants se croisent entre eux dans une série inépuisable d'interrogations. Les roulants les accompagnent d'une ligne sans expression; ils ont plusieurs modes. Ou bien ils roulent une ligne uniforme. Ou bien cette ligne s'intensifie en montant ou monte en s'intensifiant. Variations *ad libitum*. Plusieurs tons dans un registre restreint. L'accompagnement des roulants ne tient pas compte du chant des sifflants et tout s'arrange pour le mieux.

Sur cette musique, je te quitte. Depuis quelques moments les roulants seuls... roulaient, emmêlant leurs lignes. Mais les sifflants arrivent à la rescousse.

J'attends de vos nouvelles.

*Tè salue et ces messieurs,
de St-Denys*

À ANNE HÉBERT

Sainte-Catherine, 6 mai 1936

Ma chère cousine,

J'ai reçu ta lettre quelques jours avant mon départ. Maintenant, je suis rendu. Je suis rendu, je suis en pays connu.

Ce qui frappe ici, c'est que tout est mouvant : c'est qu'il n'y a pas de cadres, pas de règles, pas de limites pour étouffer les choses ; seulement les grandes lois au fond de tout et la nature obéissante. C'est qu'il n'y a pas de mort, de systèmes, de morts érigées en systèmes, de grands cadres, de grandes bâtisses exsangues ; de règlements mal assis, déracinés, et qui dans les sociétés tiennent par le miracle de je ne sais quelle obstination des hommes inexplicable. Il n'existe ici que les racines et que les lois au-delà des racines. Rien ne tient debout mort ici, pour étouffer le vivant. La sève ici ne se perd pas pour tenir debout des échafaudages inutiles. La mort ici fait une œuvre merveilleuse. Les morts ne vivent pas ici aux dépens des vivants, mais les vivants aux dépens des morts. Quand on ne coupe pas les branches mortes aux vivants, les vivants meurent : ils tiennent à leur mort, et ils meurent. Les morts tombent et pourrissent et engraisent la terre, et c'est toujours les vivants qui sont debout et qu'on voit, qui s'avancent vers le soleil verticalement. Alors il n'y a rien d'arrêté, rien de figé : il n'y a pas de formules. Tout cela est mouvant, tout cela est soi vivant à base de ses racines. C'est un passage incessant pour un inépuisable recommencement. La lumière est là-dessus pour nous offrir cela aux yeux, pour nous rendre sensible cette vie mouvante, rendre accessible à notre regard chaque frémissement de cette vie, où le vent joue son rôle, et l'air et la chaleur.

Quel repos après les murs ! On arrive ici, on se balance, on est entouré, on est parmi ! S'il continue à faire beau comme aujourd'hui, et hier, vous allez sans doute venir voir cela, vous aussi, fieffés citadins (sinon en esprit, du moins en actes !).

Je t'envoie aujourd'hui le livre que je t'avais promis dès le jour de l'an. Je n'ai pas réussi à me procurer les *Cinq grandes*

odes. Voici *L'annonce faite à Marie*. Je ne l'ai pas lue, quelques lignes seulement; mais Claudel, comme tous les grands génies, est partout le même. C'est l'ubiquité du génie, en quoi encore il est image de Dieu. Tout ce que touche Claudel, il l'assume en Beauté et en Charité, en un point où tout est pur et tout est sauvé. Il réalise ce miracle d'unir l'art à la charité, de les unir sans dépendance l'un de l'autre, mais libres tous deux; parce qu'il est un grand poète et un homme complètement chrétien. Plusieurs de mes amis ont lu *L'annonce faite à Marie* et m'en ont parlé. Je crois que ton père l'a lu. S'il préfère que tu ne le lises pas maintenant, tu le goûteras en tout cas plus tard.

Mon ami Robert Élie est ici avec moi et me prie de te communiquer ses hommages. Nous espérons vous voir arriver un « beau dimanche » voir le printemps dans notre Ste-Catherine.

Amitiés à tes parents.

*Ton grand cousin,
de St-Denys*

P.-S. J'ai ici plusieurs disques nouveaux que j'ai hâte que tu entendes. Des extraits de *Pelléas et Mélisande*, *La création du Monde* de Darius Milhaud, un extrait des *Troyens* de Berlioz, etc.

Montréal et Sainte-Catherine, avril-juin 1936

Mon cher André,

Ce printemps on a frustré de son rôle le soleil. Ou a fondu sans lui toute la neige. La pluie s'en est chargée. Depuis un mois, on n'a pas vu autre chose que de la pluie tomber. Si ce n'était pas si longuement continu, ça ne serait pas désagréable. Les terres et les troncs d'arbres ne sont jamais si beaux que détrempés. On les voit semble-t-il plus profondément, dans toute leur densité imprégnée. J'ai toujours aimé la pluie. Mais des coups de soleil là-dedans seraient merveilleux. Ce sera sans doute pour bientôt. Il y a de consolant que plus il pleut plus il fera beau ensuite; à ce qu'on dit, en tout cas, et tout le monde le croit.

Où la pluie a fait meilleure figure, figure comme nécessaire, c'est sur le paysage autour de la Trappe. Nous sommes allés, Robert Élie et moi, passer la semaine sainte à la Trappe d'Oka. C'est un endroit merveilleux pour se recueillir. Tout rayonne de la pensée de Dieu. Tout est imbibé d'éternité, de la présence des réalités éternelles à quoi la mort ne vient rien enlever, ni le passage du temps, mais ajouter à coups de grâces. Les offices étaient merveilleusement simples et parfaits, se déroulant en correspondance du chœur avec les moines dans le corps de l'église, étaient portés sur une mer de profondeur. Extérieurement, c'était une danse, avec l'accompagnement si spirituel, les balancements si haut placés dans les régions de

l'âme, de la prière grégorienne. La prière prenait là humaine-ment sa forme parfaite; c'est de l'art inspiré, avec une parfaite ouverture pour tout ce qui le dépasse. Nous avons assisté aux ténèbres qui se chantent à 2 heures et demie A.M. C'est très impressionnant.

Or autour de cette vie intérieure, dans la campagne qui entoure ce monastère, j'ai découvert un paysage pour qui la qualification de métaphysique ne me semble pas excessive. Caractère mis en valeur par l'époque et par le temps, par la monotonie de la couleur qui ne s'est pas encore étendue sur l'épanouissement des choses, et la monotonie de la lumière répandue égale au long des jours gris de ciel. Ma fenêtre dominait des plates-bandes d'un vert mat un peu cru, coupées d'allées grises à angles droits. De là surgissait une première rangée d'arbres, des érables aux multiples formes. Puis tout ensuite, bordant une longue droite allée, les verticales à peine infléchies de deux files de peupliers; de grands peupliers ébranchés sauf un cimier en petit bouquet. Après, jusqu'à la route prochaine qui s'élève un peu de gauche à droite, deux talus d'herbe en marches donnent accès à un petit champ d'herbes mortes, jaunasse et grisâtre, avec le pointement deviné de la nouvelle poussée; un drôle de petit champ qui peut paraître, si nous nous laissons rêver, une étendue jusque lointaine, de par le rapport aux gros troncs à travers lesquels nous les voyons, des minuscules pommiers dont il est planté; perspective d'un mille. Au-delà de la route, l'élévation lente, presque plane de champs qui s'éloignent jusqu'à l'horizon où la ligne qu'ils font est adoucie par une chevelure d'arbres, une dernière rangée, lignée là-bas, d'ormes et de peupliers.

Je regardais cet étrange paysage, appuyé contre le bord de ma fenêtre. Sous mes yeux ces angles et ces carrés ; puis les hampes unies des arbres, une poursuite de mâtures parallèles au long d'une allée trop longue qu'on ne peut embrasser d'un seul regard, et où passe un homme dans une solitude extraordinaire, dans un isolement incommensurable de sa forme par rapport à toutes ces droites impitoyables, entre les barres rigoureuses, parallèles de cette prison transparente, le long d'une allée qui ne trouve pas solution dans une courbe, ou son recommencement au tournant, mais une épouvantable continuité à l'infini de par sa rectitude. Entre les hampes trop longues de ces arbres, qu'on ne peut non plus saisir d'un seul regard, mais qui nous imposent notre départ du paysage pour suivre la netteté, la nudité de leur direction ; de sorte que, lorsqu'on est pris entre leur double rangée ils nous imposent par leur mur un isolement, et la seule ouverture sans barreaux de leur abrupte direction, une étroite laize de ciel gris comme l'acier.

Je regardais cela de ma fenêtre comme on regarde quelqu'un qu'on va reconnaître, détaillant ses traits à la recherche d'une synthèse possible et comme déjà amorcée dans quelque région de notre être. J'assistais en moi-même au surgissement d'une présence. Et tout à coup j'ai vu ce paysage comme il est, pour la première fois j'ai vu un paysage tel que lui, et la réalité de ce paysage, je l'appelle métaphysique.

Et ce caractère est très intimement lié à la géométrie. Par là je prévois que je prendrai connaissance de rapports intimes entre la forme et la géométrie. Rapports dont je pressentais les nécessités, mais d'une façon que je n'arrive pas encore à m'éclaircir à moi-même, ni même à saisir, clairement, en

écrivait la dernière partie (encore à paraître !) de mon article sur Châteaubriant. Rapports que les cubistes ont vus d'une façon exceptionnellement précise et intense, qu'ils n'ont peut-être pas compris adéquatement dans la théorie qu'ils en ont élaborée (que je ne connais guère d'ailleurs) mais qu'ils ont assurément exprimés avec puissance et finesse. Ce qui les place dès l'abord, non tous ; il y a là des fumistes, comme ailleurs, mais les véritables, sur le plan de l'art, sur le plan de la poésie. Formule peut-être excessive dans sa rage ascétique, dans son besoin de purification et de dépouillement, mais qui apporte assurément une grande part de vérité jusqu'ici inconnue. Une œuvre musicale correspondante et qui s'impose par sa puissance et sa hauteur est celle de Stravinski. Mais revenons à mon paysage.

Ce qui m'a frappé dans ce paysage, c'est la résidence hors de lui de sa réalité ; non pas certes à l'extérieur, mais que sa loi intime, sa réalité profonde, sa substance, loin de consister dans sa *matière*, y était à peine amorcée et presque étrangère. Ce paysage consiste tout entier en des plans ; en des plans mêmes qui ne sont pas liés à la matière, à une masse qui nous présente une surface, mais pour la plupart des plans immatériels, dont la réalité dans l'espace est amorcée seulement par des angles, des parallèles ; ces rangées d'arbres perpendiculairement au sol, etc. Jeux de plans qui se coupent, qui se répondent ; dont la présence immatérielle mais extraordinairement intense semble diviser l'air, l'espace.

J'aurais voulu avoir mes peintures, rendre cela, rejoindre cela. Je sais que, surtout dans l'état déplorable où se trouve ma technique, l'entreprise était bien au-dessus de mes forces. J'y reviendrai tout de même ; cet automne, dans l'hiver qui doit

accentuer encore cette nudité, ou au printemps, vers la même époque. Il s'agira de rendre sensible cette division de l'espace, de rendre la présence de ces plans, par le seul moyen de ce qu'il y a là, de ces arbres et de ces champs; de ramener tout cela à ce peu de matière comme simple point de départ et de l'en faire rayonner, surgir intelligible, visible. Je crois que j'y perdrai bien des cheveux de ma tête.

Excuse-moi de cette longue analyse tarabiscotée : une fois entré, je n'ai pu sortir que par la porte du fond. Te rappelles-tu l'année que nous étions allés ensemble à St-Gabriel ? J'avais un jour écrit longuement sur le spectacle des nuages sur les montagnes. Tu m'avais demandé à qui j'écrivais cela et j'avais répondu que je n'écrivais à personne, mais seulement pour le plaisir d'écrire, pour moi-même. Et tu m'avais dit que tu n'aimais pas, toi, écrire ainsi; que tu préférais communiquer avec quelqu'un, que c'est alors que tu trouvais tes moyens. En vérité, je m'étais trouvé d'un profond égoïsme; ce qui n'était pas tout à fait faux, l'artiste étant toujours *égotiste*, si l'on peut dire. La communication qu'il cherche n'est pas la communication directe avec une personne, mais la communication directe avec le monde, avec la réalité comme seconde du monde à travers sa réalité première. L'art est un mode d'investigation de la réalité; il cherche au-delà du monde des formes parfaites et à y ramener le monde. Le poète chante pour découvrir et découvre pour chanter. C'est la fécondité de son jeu. Mais à ce moment, je ne savais pas que j'étais artiste; je ne savais pas ce qu'était un artiste et je ne me connaissais pas tel; ce qui revient au même, car quand on a découvert personnellement la réalité qui correspond au mot artiste, c'est qu'on a fait l'expérience de l'art et qu'on est artiste, si peu que ce soit. J'ai

longtemps et douloureusement douté que je fusse artiste; ce n'est que tout dernièrement que j'en suis certain; artiste au moins à mes heures : si ce n'est pas ma seule nécessité, c'est au moins une de mes plus profondes nécessités. Il m'arrive donc que, commençant par vouloir communiquer avec une personne, je me laisse entraîner par une recherche, le besoin de rejoindre une réalité qui m'échappe, de la saisir et posséder intelligiblement, et c'est pourquoi... les autres en souffrent ! Si j'étais plus profondément et complètement humain, je pourrais compenser; mais je suis assez sec de ma nature.

*

Cette lettre était commencée depuis longtemps déjà. Depuis, je suis arrivé à Ste-Catherine et j'ai reçu ta lettre.

Je comprends combien tu dois être débordé, là-bas. Quand je pense au voyage, que je ferai bien un jour, j'ai presque peur, peur surtout d'être tout d'un coup émoussé par tout cela, de me trouver un étranger devant ces merveilles, incapable de les rejoindre, de rejoindre en moi ma petite part pour les comprendre, d'avoir entre elles et moi toute mon « opacité personnelle » comme dit Claudel, ainsi qu'un mort. Je ne puis rien voir si je ne l'assimile, et mon processus intérieur d'assimilation est tellement lent ! Mais je crois que je me cultive, que je commence à être assez fortifié pour pouvoir m'approcher de cela. Il y a deux ans, j'avais la frousse. J'aurais été devant ces chefs-d'œuvre foudroyé, positivement annihilé, il me semblait. Non par la grandeur de ce qui m'était offert, mais par ma propre petitesse; par une mesure impossible pour moi à comprendre. L'angoisse de Pascal tournée à

l'envers. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Mais il voyait la pensée supérieure à cette masse. Moi, j'avais peur du silence de l'esprit en moi, d'un silence qui aurait détruit jusqu'à ma matière. Maintenant, je me sens plus fort, de par une ascèse que je continue. Jusqu'à quel point cela consiste-t-il dans une cuirasse construite par l'instinct de conservation ? je ne saurais le dire. Mais l'expérience que j'ai eue cet hiver à une exposition de quelques peintres français me donne confiance. J'ai rejoint là quelque chose, cela m'a parlé. En tout cas, la question n'est pas close. À mesure maintenant que j'avance dans la destruction intérieure de tout ce qui ne résiste pas à un travail de la sincérité intime, de la justice, je fais un travail positif de culture, de réalisation personnelle. En ce moment, je travaille constamment à ma peinture, environ quatre heures par jour. À mesure que je me libère des difficultés techniques, je sens ma vision plus libre ; je n'ai encore rien fait de vraiment définitif mais d'ici à la fin de l'été, je crois que cette expérience sera probante. J'ai aussi quelques poèmes en vue. Mais le temps est court !

Tu me demandes ce que j'ai l'intention de faire. Pour un an, si possible, faire un travail personnel sérieux, constant. Peinture et poésie. Si l'expérience réussit, et si possible pécuniairement, je m'y adonnerai complètement. Sinon, n'importe quoi. J'attendrai qu'on me *place*, car je manque totalement d'initiative dans le domaine pratique ! Je recherche un refuge intérieur pour ma résignation à tout ce qui pourra m'advenir, une force pour m'accepter tel que je me découvrirai.

Tout ce travail, s'il est inutile quant à moi, m'amènera en tout cas à mieux comprendre les autres, à mieux comprendre la peinture, la poésie, la musique.

Je suis content que tu aies aimé mes vers. Tes critiques sont justes. Il y a quelque peu de tarabiscotage. Il y a *de la* simplicité et *des* complications. Je suis à la recherche de ma simplicité. Le travail que je fais est de la rejoindre et la purifier.

Je n'ai, moi non plus, rien contre l'alexandrin. Seulement, je le trouve large, majestueux et par là même qu'il ne me convient pas, qui n'ai rien de majestueux ! Il faut être grand pour accomplir une telle forme. J'ai sans doute retiré beaucoup de profit en le pratiquant. Cela m'a donné une conscience de la fermeté que je ne réalise pas encore, mais qui me permettra de la réaliser.

Je te remercie de m'envoyer toujours des reproductions avec tes lettres. « Le crucifiement » est extraordinaire. Je le regarde de temps en temps pour un jour le comprendre. Il y a là des brisures qui bouleversent. C'est extraordinairement haut placé. La « Marie-Madeleine », c'est comme le feu même de l'amour purifié. Et quelle dureté ! Je regarde cela de temps en temps. J'aime cela. As-tu remarqué la main qui indique le Christ, la Vérité. Notre péché et notre rachat. Quelle certitude, quelle force !

Bon travail et bonne santé et bon courage pour tout ce que tu te proposes.

*Amicalement,
de St-Denys*

17 juillet 1936

Mon cher Robert,

J'ai découvert une « Création du monde » de Rembrandt.

*Les trois arbres*¹¹

C'est un ciel sur une étendue, et l'habitation d'un rehaut par trois arbres semblables, trois forts chênes trapus. Dans la campagne se dessinent les droites lignes des canaux ; quelques animaux, quelques hommes au travail, quelques arbres qui ne troublent pas le plan, qui roule, sans se terminer, sur une ville, à gauche, lointaine, et se perd sur la fine ligne horizontale de la mer.

Au premier plan, à gauche, dans une légère tache de lumière contre l'ombre, au bord d'un étang qui se divise en ombre et lumière progressivement, la forme qu'on ne remarque que plus tard de deux êtres humains occupés à quelque chose de mystérieux, semble-t-il au premier abord, et qu'on distingue être une femme assise pour un repas sur l'herbe, et un homme qui paraît venir de se lever et dans le premier pas d'un départ qui s'avance.

Je regarde de nouveau la gravure et vois que le bonhomme

11. C'est une gravure à l'eau-forte et pointe-sèche réalisée en 1643.

qui me paraissait à peine levé pour un départ, dans une attitude comme transitoire, n'est autre qu'un pêcheur à la ligne. Mais cette tête fixée sur l'eau de l'étang, toute cette attente qu'on sent, conserve à la figure ce sens d'un être sur le point de s'embarquer. Un arrêt provisoire.

Deux êtres bien petits dans cet ensemble, une intime lumière intérieure dans cette ombre de solitude, et pourtant qui rapportent là, en face du miroir de cette eau, dans cette ombre d'intimité, dans cette intimité d'une attitude quotidienne, c'est-à-dire reprise chaque jour, c'est-à-dire significative dans l'élémentaire d'une trajectoire à court de vie, en tous ordres; qui rapportent là toute la profondeur réflexive intime, et toute la chaleur récréative de ce qui est.

À gauche du ciel, une ombre striée de fortes, nettes diagonales. Après quoi un trou d'éclatante lumière. C'est comme une séparation de la lumière d'avec les ténèbres. Et, dans cette lumière foudroyante, des formes qui roulent avec la puissance de l'orgue, nuages peut-être, mais infiniment plus que nuages, et où je vois, non dessiné mais évoqué, et plus présent que même dans Michel-Ange, Dieu le Père. Cette profondeur de la trouée, cet éblouissement à l'intérieur de la lumière, c'est-à-dire non par intensité tant que par sa qualité, cette majesté foudroyante n'ont pas de sens dans un ciel matériel.

Et ces trois arbres inébranlables, trois arbres bien en compagnie et bien en identité, figurent la création, et l'empreinte en elle de ce beau nombre « trois », le trèfle, la Sainte Trinité.

*La création du monde*¹²

Je l'aime de plus en plus. Escalades, constructions de monts par superpositions pyramidales de rocs. Joyeuse furie d'éléments. La création de la vie élémentaire. Et surtout ces larges majestés que nous admirions, ces développements de danse comme les flux et les reflux de la mer qui s'abat sur une plage sonore, marées de douze heures et de cinquante pieds ramenées avec toute leur puissance à une mesure humaine. Déploiements et repliements rythmiques de deux bras musculeux.

de St-Denys

À ROBERT ÉLIE

Sainte-Catherine, septembre 1936

Mon cher Robert,

J'ai reçu ta longue lettre; ton encouragement m'a fait du bien. Ah ! si je pouvais chanter, aimer assez profondément, assez intensément pour entendre la parole et la dire ! Ce serait bien ma plus chère espérance. Est-ce que je pourrai ? Je ne désespère pas tout à fait; et puis je suis résigné : je ferai le

12. Il s'agit du ballet de Darius Milhaud évoqué plus tôt dans une lettre à Anne Hébert.

mieux que je puis. Je n'ai pas grand illusions sur moi-même, je me suis tant déçu, déjà, j'en ai déçu tellement d'autres en échappant à leur amour parce que soudain mon amour pour eux s'évanouissait et qu'une dure et désolante séparation se faisait, une insaisissable fuite.

Ceci sans aucune sorte de pessimisme ou défaitisme. L'optimisme et le pessimisme sont attitudes pour ceux qui n'ont pas touché la réalité profonde, la fatalité, ou plutôt, car je n'aime pas ce mot, la nécessité. La seule vérité est la connaissance et l'acceptation. C'est une dure loi à accepter, mais où l'on trouve ensuite la liberté. C'est la seule façon de dominer sa vie. Beethoven m'a enseigné cela avec le *Quatuor* opus 130.

J'avais d'abord mis tant d'espérance, toute mon aspiration dans ce désir de créer de la beauté, de posséder le monde en beauté, que si les possibilités de réalisation s'évanouissaient, quand je doutais de mes aptitudes à cela, tout flanchait, le monde entier s'obscurcissait; je sombrais, je me rongais, j'étais annihilé. Dans mon désir, j'étais cela, poète; quand je ne l'étais pas, je n'étais rien. Il n'y a que là d'ailleurs que je vive dans cette exaltation où je trouve la joie de l'amour.

Fluctuations entre cette exaltation et cet affaissement. Et chaque fois que je redescendais, il me semblait bien que c'était pour toujours, que tout était bien fini. Je n'avais même pas le souvenir de mon exaltation passée, je m'en parlais comme d'une parole qu'a prononcée un étranger, et je me demandais par quelle aberration, par quel mensonge j'avais pu croire être poète, et dire : « j'aime, je sens la beauté de cela, je la chante ! » Je me demandais quel être d'emprunt avait bien pu passer par moi et comment j'avais pu le construire sur, avec cet être que j'étais, vide, moi, rien.

Tellement que je n'osais plus, quand la vie me revenait, y croire ni l'accepter, tellement j'avais peur de la perdre ensuite, d'être sans elle, et me retrouver devant cet étrange dilemme, cet incroyable mensonge, à me dire : « Est-ce moi, là-bas, vraiment, est-ce que cela peut être moi ? »

Vois-tu quelle folie c'est là, de quoi faire un conte, quelle tentation du désespoir, en faisant totalement vrai ce drame intérieur ?

Seulement, ce drame intérieur n'était pas totalement vrai. L'est-il encore ? Pas tout à fait. Mais j'arriverai à me débarrasser de tous mes mensonges, un à un, à me dépouiller pour pouvoir enfin me montrer nu à Dieu. Quand je me demandais : « Par quelle aberration, par quel mensonge ai-je pu construire cet oiseau chanteur sur moi, sur rien ? » Je n'avais pas tout à fait tort. J'avais conscience qu'une part de ce poète était attitude, construction ; et ce prolongement volontaire, cette accentuation fautive, c'était comme la faille dans le morceau d'acier, le germe de mort éparpillé dans l'élan entier, l'emplissage de sable qui fait crouler tout l'édifice ; la graine de mensonge mêlée à tout rend le tout plus faux qu'un mensonge entier.

Les hommes sont si tenaces à ce qu'ils ont fait leur raison de vivre, qu'ils le soutiennent au prix de n'importe quel mensonge. Être poète, c'était ma raison de vivre, à moi ; c'était ma preuve à moi-même de mon existence.

Faire de « la mouche du coche¹³ » un drame de conscience. Elle dit non pas : « Regardez-moi, je suis utile, » mais : « Je fais

13. Allusion à la fable de Jean de La Fontaine « Le coche et la mouche ».

marcher le coche, donc j'existe.»

En dehors de mes moments d'exaltation poétique, je n'avais aucune raison de vivre, je ne vivais pas en effet : j'attendais qu'ils reviennent. Et si cette exaltation était fausse, mirage de mots et de couleurs, si ma vie n'était qu'un mirage mensonger, qu'est-ce qu'il restait ? Il ne restait rien, je n'existais pas, ma vie n'existait pas !

Alors, sous cette menace, je saisisais tout moment d'exaltation avec une grande avidité, et j'étais là à le presser pour en faire sortir tout ce qu'il contenait, j'amplifiais, me disant : « Regarde, quel élan ! Quelle intensité ! Tu existes ! »

Mais l'homme n'est pas fait pour vivre dans le cachot de son mensonge. Combien, à mesure que je le consolidais, l'édifice devenait plus fragile, vertigineux, chancelant sur la pointe de mon mensonge ! Cependant, cette fébrile attention m'épuisait, m'asséchait. Et je vivais au fond de moi-même dans une grande lassitude, et dans un grand mépris de mon cœur sec, de mon mensonge et de ma lâcheté. Je me voyais tenace à mon mensonge, à ce refus devant la vie, et je me haïssais. J'ai beaucoup souffert. Et puis je cherchais, je cherchais un point où me raccrocher hors de mon mensonge, je cherchais la conscience de mon existence, de mon droit à la vie, quelque chose qui existât en moi, en dehors, indépendamment de tout ce qu'on construit, de tout ce qui dépend de notre cœur mensonger et de nos raisonnements. Combien de fois je me suis construit et détruit et refait et encore abattu ! Enfin, j'ai trouvé la charité. J'ai tourné ma charité sur moi-même et je me suis accepté. J'ai trouvé mon âme. Je ne vois pas bien, ce soir, comment j'ai trouvé mon âme ; je sais seulement que c'est au fond de la charité. J'ai trouvé mon âme et je me suis accepté. J'ai senti que je suis une créature

de Dieu et que par là j'ai droit à la vie. Que je suis beau indépendamment de ce que je suis, poète ou petit homme au cœur sec et sans yeux, sans oreilles, que je suis beau par le seul fait que je suis créature de Dieu, et par cela seul. J'ai senti cela par quelques grâces de charité que Dieu m'accorda. J'ai vu comme je ne l'avais pas vue la fraternité des hommes, et que celui-ci vaut celui-là parce qu'il est une âme, créature de Dieu.

Je sais maintenant que j'existe, que rien, ni moi-même, ne peut me détruire ; car je ne suis à personne, ni à moi ; je suis à Dieu. Un faible qui a quelque chose, si on le lui demande, peut désespérer et l'offrir et dire : « Détruis-le. » Mais s'il ne possède pas ce qu'il a, on a beau le harceler, il ne peut plus céder et il répond : « Ce n'est pas à moi. »

Quand j'ai eu conscience de mon existence, que je me suis senti indestructible, j'ai pu, sans cette haine et sans ce maladif plaisir de désespoir et de néant, continuer à m'abattre, à m'épurer, à me dévêtir de tout mensonge, à retrouver l'être que Dieu a fait au fond de moi, tout simplement.

Et alors, parce que j'ai pu accepter l'autre, le terne, le morne, le sec, celui qui n'existait pas auparavant dans mon appréciation de moi-même, parce que j'ai accepté le mort, je puis accepter le vivant ; parce que tous les deux, le poète et l'autre, participent de mon âme. Et c'est comme une acceptation du monde, avec les beaux et les laids, les intelligents et les sots, les cœurs chaleureux et les minces ; c'est le même mouvement et la même compréhension.

Je pourrais bientôt me juger justement, parce que cela n'a pas d'importance, ou plutôt parce que seule la vérité importe. Il est d'une immense importance, et c'est nécessaire au monde, que le poète chante parce qu'il est fait pour chanter, mais il

n'importe en rien, pas un grain de sable, que tel soit poète.

Maintenant, je sais combien tenu doit être mon chant, mais si j'en ai un à chanter, je le chanterai. Je cherche quel chant j'ai à chanter, ce qui est en moi tel qu'il demande à être chanté.

Je voudrais t'expliquer un peu ce que j'entrevois, ce que je cherche, ce qui me frappe, mais je sens que j'y arriverai mal avec cette migraine qui commence et me prend le cerveau comme dans un étau. Je continue cependant parce que je conçois toujours comme un tout une évolution à exposer, et que chaque partie n'est vraie qu'à sa place dans l'entier conçu. Toutes les explications qui précèdent, si malaisées, ardues, verbeuses, où l'exacte proportion des valeurs échappe si souvent à mon style qui la poursuit, demeurent, sans l'aboutissant que j'y voulais, des demi-vérités, qui sont des demi-faussetés. J'ai peur de t'ennuyer, travaillant sur un squelette, mais je continue quand même.

Je sépare de moins en moins vérité et beauté. Ce qui n'est pas vrai est d'une beauté factice, donc non pas vraiment beau. Ce n'est pas la vérité absolue de la philosophie; c'est la vérité de chaque chose dans son ordre : et cette vérité, c'est la vérité de l'être. Trouver la poésie, c'est pénétrer chaque chose assez avant pour saisir sa vérité propre; c'est l'aimer assez pour comprendre cette vérité et en être exalté.

Chaque chose, si nous la comprenions dans son ordre, serait belle pour nous. Le poète est celui qui voit les choses dans leur ordre. La beauté du fumier qui engraisse la terre dans son ordre, etc.

Il y a quelque temps, j'essayais de comprendre la beauté, de la raisonner; et pour cela, je faisais des différences, je jugeais. J'étais assez sot pour dire à un certain moment : « Je

n'aime pas le printemps. Les feuilles sont trop petites, de teintes trop fades; c'est éparpillé et sans caractère. » Mais j'ai goûté la merveille du printemps, et rien n'est plus beau. Maintenant, je sais que tout est beau dans son ordre et que cela seul ne l'est pas que nous ne comprenons pas. Je savais que *L'après-midi d'un faune* est beau. Mais quand on me disait que c'est physique, je n'arrivais pas à trouver d'arguments pour prouver que ça ne l'est pas. Mozart, avec le menuet de la 40^e symphonie, m'a fait comprendre que la sensualité est belle, belle dans son ordre. Il n'y a que subordination des ordres.

Dans ce sens de la vérité et de la beauté, de l'égalité de toutes choses, j'avais depuis longtemps, j'établissais quelques jalons et j'étais sans cesse à la recherche. Je disais par exemple : « Ceci n'est pas selon la vérité du Christ », en parlant d'une œuvre d'art. Je sentais quelque chose là-dessous que je n'arrivais pas à saisir. Charbonneau ne trouvait aucun sens à cette boutade et avait presque fini par me convaincre qu'elle n'en contenait pas. Je sens maintenant que je découvrirai quelque chose en ce sens. Les lettres de Jacques Rivière et Alain-Fournier, que je viens de terminer (et que je n'ai pas encore digérées; je ne digère un livre que longtemps après l'avoir lu), celles d'Alain-Fournier surtout, m'ont apporté des lumières sur ces questions.

Tout se rapporte encore à l'ontologie. Le poète est toujours métaphysicien; j'ai plus que jamais senti cela avec Debussy. Et Debussy m'a toujours semblé plus près de Dieu que Wagner; Debussy qui voit les choses telles qu'elles sont et Wagner qui les couvre de la déformation de sa passion; parce que Debussy est plus vrai, saisit davantage l'être des choses.

Je me souviens d'il y a quatre ou cinq ans. J'étais imbu de poètes lyriques, et la moitié de moi était livresque, tandis

que l'autre continuait son petit chemin, et se torturait, et cherchait la vérité et la simplicité. J'arrivais de Montréal, je descendais à peine du train, et j'avais encore la tête pleine du fracas des villes et les nerfs pleins de cette agitation. Je tombais ici comme au centre même du silence; je n'étais pas encore accordé à ce calme et j'en étais effrayé. C'était vers trois heures de l'après-midi, le soleil donnait à plat sur les choses et c'en était encore plus tranquille. Je m'en allais derrière chez nous, à la « chaufferie ». Je marchais dans le petit champ vert, je regardais alentour les arbres, les pins, j'écoutais le grondement des rapides. J'étais comme enveloppé, et pourtant je n'arrivais pas à saisir ce monde. J'essayais de chanter : « Lieux aimés,... amour de nos vieilles choses, pèlerinages, retours, etc., etc., attendrissements. » Tu sais, Lamartine, Musset... Soudain, je secouai la tête et les épaules, comme on se débarrasse d'un manteau emprunté. Je savais tellement que ça n'était pas cela, l'émotion que j'avais, que ce n'était pas cela, les choses que j'avais sous les yeux. Une grande amertume me prit de ne pas comprendre. Je m'arrêtai et je sentis mes pieds s'enfoncer dans la terre, comme si je poussais des racines, comme si la sève de la terre se mettait à circuler en moi comme dans les autres arbres aussi; et je me dis : « Si j'étais un arbre ! Je suis un arbre, le frère de ces arbres. Tous ces arbres ont une parole. Chacun dit : “Je suis un arbre, je suis cet arbre.” Chacun parle par sa forme particulière, comme sa langue propre, l'un de force, l'autre d'élégance. Chacun parle en peu de mots, comme une évidence au soleil, son existence, une parole d'arbre. Il y a des dialogues, des dialogues concertants, de tous ces arbres qui disent : “Je suis un arbre.” Et ainsi de toutes choses, de l'herbe, des

cailloux et de l'eau, et la lumière sur tout cela et le vent. »

Et je me disais qu'il y a dans la langue humaine un mot pour chacune de ces choses, le mot arbre qui est la parole de l'arbre pour dire ce qu'il est, et le mot terre, et le mot sève, et des mots profonds. Mais ces mots-là sont vidés à force qu'on passe dessus. Mais ces mots-là, si l'on pouvait leur rendre leur sens, les rendre à leur réalité à laquelle ils sont dus ! Il faudrait trouver un petit nombre de mots simples, de mots racinés, saturés de l'être des choses, des mots premiers comme à peine sortis des choses ; trouver ces mots et les vivre, vivre toute leur plénitude. Avec cela faire un poème : ce poème serait vrai.

Je me souviens aussi d'il y a deux ans, quand j'étais seul ici, dans le froid immense de l'hiver. Je faisais de grandes randonnées sur les rapides couverts de glace enneigée, et j'écoutais les roulements profonds de l'eau sous la glace, puis la voix du vent dans les arbres, si différente de l'un à l'autre. Et sous cela, et par-dessus cela, comme un thème qui domine et qui s'enfonce, la neige, la grande étendue, le froid, la clarté, la bonne dureté nette et forte. Et je me disais : « Si un musicien pouvait rendre cela, comprendre et rendre cela à Dieu, à la clarté où toute chose obscure cherche à fleurir, quelle symphonie cela serait ! »

Vois-tu, si j'étais grand poète, quel poème je ferais, quel grand poème dû à Dieu et aux hommes ! Il y a tant de paroles silencieuses qui attendent d'être dites ! Je ne serais pas musicien ; je suis tellement plus conscient que passionné.

Tu parles des racines qu'il y a dans mes poèmes. Hélas ! je perds si facilement contact avec ces racines ! Ces racines sont la vie, et je perds si facilement contact avec ce qui est, me trouvant comme désincarné, une âme en peine !

Comment veux-tu que je croie que telle impression m'a transporté quand je n'en puis même pas retrouver le souvenir vivant, quand tout meurt dès que passé ? Il est vrai que je m'en trouve enrichi ; cela me revient au moment où je crée et c'est comme si l'univers entier reprenait vie.

Je me demande, maintenant que j'ai trouvé quelque chose au fond de moi-même, quelque chose de fixe, une parcelle de mon âme, si je ne vais pas découvrir l'œil intérieur, le regard enraciné qui lui, saura « retenir ce qui est ». Il me semble, mais c'est tellement incertain ! Je verrai plus tard.

Et puis tout cela est une telle angoisse, une telle attention, que je me demande si cela vaut la peine. Seulement, je voudrais que ces paroles soient dites, je le voudrais tellement ! J'ai toujours rêvé d'avoir un fils à qui je lègue ces désirs et qui ait l'élan et la splendeur de dire, de chanter cela. Quel étrange rêve, si fou ! Comme si un fils n'allait pas être cet homme unique, différent, avec son cœur, ses préoccupations, ses amours, et qui s'en va lui aussi vers Dieu.

Je suis là, en tout cas, attentif aux choses, soumis aux choses, toujours m'efforçant à les mieux comprendre et les aimer, les yeux ouverts pour me laisser bien pénétrer de l'être et de la forme, des champs, des verdure, des dialogues de la lumière avec les choses, qui les drapent, tout ce qui demeure et ce qui passe. Soumis et comme écrasé, car tout cela est si beau, le moindre reflet sur une feuille, si intraduisible, impossible à rejoindre ! Mais la beauté, la grandeur de l'art, c'est d'avoir compris que cela est beau. Jusqu'au moment où tout cela flue entre mes doigts, et s'évanouit, disparaît dans l'angoisse de mon être.

Et il reste alors une humilité, une souffrance bonne pour mon âme, et que peut-être je me suis rapproché de Dieu,

et que je suis plus proche de toute créature ; plus proche aussi de la souffrance et de l'angoisse et de la lassitude des hommes, plus proche et plus loin, plus proche par l'autre côté où l'on est sans parole, avec un profond regard de pitié. Comment peut-on avoir pitié des autres quand on n'a pas appris à avoir pitié pour soi-même, si pitoyable ?

Excuse-moi d'avoir si longtemps parlé de moi. On ne parle pas de ce qui est trop évident. Ce qui est évident paraît à propos d'autre chose. Moi, je ne suis pas évident à moi-même ; alors, j'en parle ! J'espère que je suis à la veille de n'en plus parler. Certains parlent d'eux-mêmes parce qu'ils s'intéressent, par exemple P. D., d'autres parce qu'ils s'inquiètent. Et même quand le gros de l'inquiétude est passée, il reste une manière d'habitude.

Je voulais te parler de Jacques Rivière et Alain-Fournier, de leur jeunesse, de leur force, de leur grand amour de la vie, de leur grande passion. Et puis aussi de toutes les choses fraternelles qu'on trouve chez eux : préoccupations, et que leurs vies tendent au même lieu que les nôtres, que tant de leurs amours sont les nôtres. J'ai retrouvé jusqu'à des formules semblables ; je n'ai ni le temps ni la force.

Quel amour ils ont pour Claudel ! – Je veux le lire, mais j'aimerais être à un moment de renouveau, avoir fait table rase pour le commencer et le pouvoir bien recevoir.

Moi qui voulais rester ici encore plusieurs semaines et te demander de venir m'y rejoindre, après la reprise de tes examens, je crois que je vais être obligé de partir lundi. Cela me désole. La nature est si merveilleuse, et je me sens si près d'elle en ce moment, si près de découvrir telles choses longtemps cherchées. Et nous aurions pu causer dans cette paix et

cette beauté. Enfin, mes parents y tiennent et je ne voudrais pas trop les contrarier : ils sont bien fatigués.

Cet hiver, je crois que je suivrai à peu près les mêmes cours que toi; à part de quoi j'étudierai pour passer mon « bac » au printemps¹⁴, croûte que croûte.

Je vais peut-être reprendre mon article sur Châteaubriant !

À bientôt, mon cher, nos paysages intérieurs, Bach, Debussy, etc.

*Ton ami,
de St-Denys*

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, 7 octobre 1936

Mon cher Jean,

Je me trouve après ta lettre dans une situation extrêmement difficile et tiraillé en tous sens, presque incapable de prendre une résolution. J'attends donc une réponse immédiate à la présente car divers renseignements que tu me donneras décideront de mon sort.

Je travaille ici arduement, constamment et avec succès.

14. Le projet ne se réalisera pas.

Ma technique matérielle s'améliore en sorte que je me sens beaucoup plus libre et non toujours empêché par tous les petits problèmes du métier. J'ai beaucoup plus de facilité. Ces jours-ci, je ponds une toile à presque tous les jours et il est rare que je fasse un ratage complet, comme cela arrivait auparavant quatre fois sur cinq. Et comme je suis en plein entrain et que je voudrais bien présenter quelque chose au salon du printemps, l'an prochain, pour « faire croire au monde », comme dit la chanson, que je ne travaille pas inutilement (j'en suis maintenant convaincu), pour montrer que je « réussis », et que je pourrai peut-être me « tailler une situation » dans la peinture, comme le rat qui vivait dans un fromage; moi dans une croûte. Comme aussi, il fait merveilleusement beau après des semaines de pluie, et que la nature m'enchanté sans cesse, tu comprendras que j'hésite à rompre un ensemble si parfait et compromettre momentanément un habitus en voie de se former, et de si heureuses dispositions. Je crains pour cela la ville, parce qu'elle ne m'offrira plus ce plain-pied avec la nature, ni cette tranquillité et cette indépendance qui me permettent de travailler jusqu'au bout de mes forces sans trop en gaspiller. Je n'ai, vois-tu, qu'à lever les yeux pour voir que tout est beau; cela m'entretient dans un état propice à la création. Voilà d'une façon générale pourquoi je désirerais durant quelque temps encore retarder mon retour en ville. Je serais prêt à sacrifier beaucoup au travail auquel je me livre. Je ne manque pas ici souvent de moments d'isolement et même d'hostilité. Mais je me console en travaillant. Si je pars d'ici, le voyage est trop coûteux pour que je revienne.

Pendant, je ne puis pas manquer de voir du Derain, du Matisse et du Picasso, parce que c'est pour moi une occa-

sion unique et cela m'apportera probablement beaucoup : il faut que je les connaisse. Téléphone donc chez Scott¹⁵ et sache jusqu'à quelle date dure l'exposition. Je tâcherai de m'arranger pour que tout soit au mieux : rester le plus longtemps ici sans manquer l'exposition. Je te presse parce que s'il y a une « excursion » pour la *thanksgiving*, je me rendrai en train à beaucoup meilleur marché. Tu recevras cette lettre jeudi matin probablement. En me répondant aussitôt, je recevrais ta lettre probablement vendredi matin et me rendrais à Montréal vendredi ou samedi.

Je n'ignore pas le caractère égoïste de tous ces raisonnements; mais décidément je suis ainsi fait.

Je n'ai rien d'intelligent à te dire dans la grande fatigue où je suis. C'est ce qui m'a retenu de répondre à ta lettre. Après six, parfois huit et neuf heures de travail ininterrompu, je me trouve complètement épuisé et la nuit de sommeil ne me rend qu'assez pour la dépense du lendemain.

J'ai reçu une invitation de Muhlstock¹⁶ pour son exposition. J'aimerais voir cela, mais si je la manque, j'aurai l'occasion d'en revoir d'autres.

Si je retourne en ville, je serai bien heureux de te retrouver, et le reste de la compagnie, y compris ceux qui m'estiment « maboul » !

*Bien cordialement,
ton vieil ami,
de St-Denys*

15. Le galeriste Frank R. Scott.

16. Le peintre Louis Muhlstock.

P.-S. Malle ta lettre autant que possible avant souper pour que je sois sûr de la recevoir à temps.

À CLAUDE HURTUBISE

Sainte-Catherine, octobre 1936

Mon cher Claude,

Je te fais parvenir ma chronique des beaux-arts. J'espère avoir assez clairement indiqué la disposition par rapport au texte déjà disposé. Je travaille actuellement au *Paysage d'Oka* que je terminerai avant ce soir et que tu recevras sans doute demain, vendredi, après-midi. J'espère n'avoir pas trop retardé la parution du cahier.

Jusqu'ici, il fait très beau, malgré un vent d'est qui finira bien par nous emmener quelques jours de pluie à moins qu'il ne tourne au nord : alors ça sera du froid. J'ai hâte de terminer mes écritures pour me mettre à peindre : les couleurs, comme d'habitude, sont merveilleuses. Mais je te promets de ne pas toucher désormais à mes pinceaux avant d'avoir terminé mon *Paysage d'Oka*. Salutations à tous.

*Amicalement,
de St-Denys*

Montréal, 18 mars 1937

Mon cher André,

Je te remercie de tes renseignements et de tes nombreuses cartes. Je pense qu'en effet, si je vais en Europe, je resterai à Paris le temps de voir ce qui m'intéresse à l'Exposition, puis je filerai en Belgique. Tu sembles beaucoup jouir de ton voyage dans ces petites villes. Robert Élie aussi, qui a passé par quelques-unes, leur a trouvé un grand charme. Mon voyage dépend, à l'heure qu'il est, de l'issue d'un procès de succession ; comme il est rendu en Cour suprême, il ne pourra plus traîner longtemps¹⁷ !

Sais-tu quand Toscanini va jouer à Paris *Pelléas et Mélisande* ? Et Walter *Orphée et Eurydice*, de Monteverdi ? J'ai bien peur que ce ne soit en juin, et comme je n'arriverai qu'au début de juillet, je vais manquer ces deux fêtes. Toi ? Mais il va y avoir beaucoup de fêtes de toutes sortes pour les yeux, les oreilles, etc. qui compenseront.

Ma plaquette de poèmes vient de paraître¹⁸. Je t'en fais parvenir un exemplaire. Je n'en suis pas mécontent. J'ai surveillé d'assez près la mise en pages, la disposition, etc.

17. Il s'agit d'un litige familial. Le tribunal donnera raison à Hermine Prévost, la mère de Garneau.

18. *Regards et jeux dans l'espace* publié à compte d'auteur par l'Imprimerie Excelsior liée aux Dominicains.

Cela m'a valu beaucoup de fatigue et de tracas. Je découvre maintenant plusieurs imperfections, mais je me suis fait la main, et pour mes prochains livres, si je persiste, je serai mieux préparé. Ça n'était pas d'ailleurs sans intérêt. On prend connaissance de tous les détails de la mise en pages, etc. Pour ce qui est du contenu du livre, c'est assez inégal; il y a souvent des molleses. Mais je crois que cela amorce d'une façon assez définie ma façon particulière de voir et de sentir et de rejoindre la réalité. Ce livre est bien de moi. Excuse-moi de gloser si longuement à ce sujet. Heureusement, la critique, autant que j'ai pu voir, va m'être sympathique. Ce n'est pas une petite chance pour un livre d'un aspect un peu nouveau. Albert Pelletier m'a écrit des lettres bien sympathiques, malgré de grandes réserves pour la forme; il refuse le vers libre, d'une façon générale. Henri Girard, du *Canada*, est enthousiaste; peut-être un peu trop! J'ai envoyé mon livre à Grignon¹⁹. S'il en parle, ça va être « Boum! » d'un côté ou de l'autre!

Une de mes toiles sera exposée à l'exposition du printemps²⁰. Comme tu vois, je me « lance » *tout d'un coup!*

Nous voulions passer deux semaines à la Trappe. Malheureusement, pour nous, un groupe de retraitants occupe la place jusqu'à la Semaine Sainte! Je crois que, pour compenser, nous prolongerons notre séjour après Pâques.

19. Le romancier et polémiste Claude-Henri Grignon.

20. *Le ciel en automne* sera exposé lors de la 54^e exposition du printemps, du 18 mars au 11 avril 1937 au Musée des beaux-arts de Montréal. Par la suite, Garneau abandonnera peu à peu la peinture. Sa quête artistique se transformera en aventure spirituelle qui aura préséance jusqu'à la fin de sa vie.

Voilà à peu près toutes les nouvelles, tout ce que j'en vois, au moins; car la dépression nerveuse que je fais en ce moment m'empêche de bien voir.

Nous continuons d'augmenter notre disothèque. Bach, Mozart, Debussy, Stravinski, Poulenc, Couperin-le-Grand, s'y entassent et se tiennent et nous tiennent en heureuse compagnie. J'allais oublier Milhaud et sa magnifique *Création du Monde*. Ravel aussi. Tu pourras entendre cela à ton retour.

Je te souhaite une bonne suite de voyage, et te serre amicalement la main.

de St-Denys

À FRANÇOIS RINFRET

La Trappe, Oka, dimanche 28 mars 1937

Mon cher François,

Les souhaits que je fais pour une « Joyeuses Pâques » te rejoindront, j'espère, à travers l'air, car ma lettre va te les porter en retard.

Nous sommes ici pour une semaine encore, moi pour deux semaines peut-être.

Je suis sûr que tu aimerais la belle liturgie qui se développe ici aux offices. Le beau chant grégorien, si joyeux et comme ailé depuis hier te ferait oublier avec joie les miaulements et meuglements de Saint-Léon. Non ! Non ! ce ne

sont pas des « conseils » que je te donne et je n'essaye pas de t'attirer à la Trappe !

Si tu as vu Jean cette fin de semaine il a dû te dire combien ma conduite est édifiante ici. Il est complètement scandalisé par ma légèreté. Ces messieurs me citent abondamment saint Bernard au chapitre de « la sottise, de la jactance et de la singularité, qui sont les 3^e et 4^e et 5^e degrés de l'orgueil ! »

As-tu lu, dans *En avant*, l'article de Grignon sur mon livre ? C'est complètement vaseux, en deux larges colonnes et demie. Citer « L'Aquarelle » comme poème obscur, faut être bouché ! C'est bien dommage qu'un homme qui a du talent, à force de s'empêtrer dans une attitude de vieux prophète, juge et justicier, à force de confiance en soi, de paresse intellectuelle et de refuser de s'arrêter jamais pour essayer de comprendre, devienne l'un des plus ennuyeux et des plus malhonnêtes de nos scribes.

Dans *La Relève*, on m'accable d'une autre façon, surtout en parlant de la perfection et de la sûreté d'un art que je sais encore si informe, souvent lâche et facile. Cela me fait un peu honte, ce qui n'est pas mauvais, car cela m'incitera à chercher plus de rigueur.

Le paysage d'ici est bien intéressant, avec ses longues pentes mélodiques. Tout en chevelures d'arbres, branches entrecroisées, et, par ces ciels blêmes, en modulations de lumière sur la neige d'un caractère particulier : on dirait que la neige dégage elle-même de la lumière avec plus ou moins d'intensité ici et là. C'est des eaux-fortes et des gravures.

Comme je suis ici pour assez longtemps encore, j'attends de tes nouvelles au Monastère des Trappistes, Oka (Deux-Montagnes).

*Cordialement,
de St-Denys*

À JEAN LE MOYNE

La Trappe d'Oka, 4 mai 1937

Mon cher Jean,

Peu de mots avant de me coucher, car le temps passe neuf heures et demie.

Je ne sais par quelle singularité de Dieu ou du Diable, la vie m'a été rendue ce dernièrement. Toujours est-il que je n'y dis pas non, mais respire sans arrière-pensée. J'ai pour la sainte nature un de ces grands amours qui finira dans l'indifférence; un amour en effet jusqu'à la mort, car l'indifférence équivaut à la mort. Je tâche à chaque renaissance que mon amour soit plus simple. Celui que je ressens ces jours-ci me paraît tout à fait simple. Je vous montrerai à mon retour à Montréal (samedi après-midi) les fruits, légitimes je crois bien, de notre union, la nature avec moi. Je peins comme un enragé, mais sans rage, calmement même : je découvre du nouveau tous les jours avec joie, de nouvelles beautés à la nature et de nouveaux chemins pour les rejoindre. Je m'approche, je m'approche !

Sous le rapport de la religion, cela va mieux dernièrement. Le Diable a bien encore essayé de me faire déguerpir, mettant en jeu comme d'habitude son attirail de doutes et troubles de toutes sortes, mais sans succès. Je suis encore noir et sec comme les érables sous nos fenêtres qui ont l'air ces jours-ci, dans le soleil de midi, je ne sais de quels vieux os calcinés, plantés en des poses à n'en plus finir, et qui me font penser irrévocablement aux pendus de Villon :

« La pluie nous a débués et lavés
Et le soleil desséchés et noircis. »

C'est la sensation que j'ai, d'une souche debout, sans rien de feuilles, mais tenant debout autant qu'on peut. Mes troubles se sont apaisés légèrement, et je crois entrer dans la bonne volonté. Tout cela, d'ailleurs, je ne m'en plains pas : c'est amplement mérité ; et je m'étonne même que la porte ne reste pas complètement fermée.

J'attends de tes nouvelles, quand tu auras un moment parmi tes misérables études. Fais part de celles-ci à ces messieurs, à qui j'écrirai quelques mots quand j'aurai un moment libre entre les offices, les repas, le sommeil et mes 6 ou 7 heures de travail (peinture) chaque jour.

*Salutation bien fraternelle,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, août 1937

Mon cher Claude,

Notre commun oncle Georges m'annonce ton retour à Westmount. Quant à moi, je voudrais bien rester ici tout l'hiver. Un retour en ville signifierait, dans l'état où je suis, de me caserner entre quatre murs. Car j'ai horreur de voir des gens, même en passant sur la rue. Quand je suis à mon meilleur même, cela me demanderait une réaction qui épuiserait mes forces nerveuses. Ici même, quand je marche, je choisis les bois. Aller au village me fatigue. À part cela, ma santé se remet petit à petit; le grand air et l'activité physique me font du bien. La tranquillité et la solitude m'aident à me reprendre, à m'apaiser. Seulement, je ne sais si, complètement seul, je pourrais arriver à me soutenir. Les moments de lassitude alors ont un poids terrible. Toutefois mon frère est encore ici pour une bonne quinzaine. Je verrai ensuite.

Je prie régulièrement, mais pas encore suffisamment. Ma prière n'a aucune ferveur. Il manque à cela je ne sais quoi. Peut-être est-ce Dieu qui me fait attendre. Je ne sais. Je n'avance pas. Il y a là quelque chose qui ne me satisfait pas. Dès que je serai convenablement bien, j'irai faire une retraite à ce sujet. J'espère qu'Achille me trouvera un directeur aussi satisfaisant que celui de Jean. Peut-être même pourrais-je commencer par lettre. Tu pourrais peut-être lui en parler.

Je lis Schwob, j'ai même presque terminé. Je ne sais pourquoi je n'aime pas beaucoup cela. Peut-être que ma vision le rapetisse ? Je continue sans faire attention. C'est peut-être que je suis incapable de sympathie, de prendre intérêt à l'aventure d'un autre. Je ne sais quoi. Je me sens séparé, non pas tant de lui peut-être que de ce journal qui m'offre pourtant bien des points de contact. Est-ce pour cela ?

Il est tard, c'est-à-dire que onze heures approchent ! Mes yeux se ferment. Je te salue et te remercie de tes prières. Donc, cela va légèrement mieux. Dis à Jean que j'ai reçu sa lettre et lui écrirai bientôt.

*Amitié,
de St-Denys*

À MAURICE HÉBERT

Montréal, 4 mai 1938

Mon cher cousin,

Je te remercie de ta lettre et veux m'expliquer²¹. Si tu veux, j'ai du talent, mais ça me coûte cher ! Cette malheureuse

21. Dans une lettre à Maurice Hébert, en avril 1938, Garneau a écrit qu'il ne croyait plus en ses poèmes. Il a d'ailleurs rapidement retiré de la circulation *Regards et jeux dans l'espace* regrettant sa publication.

facilité est pour moi une incessante sollicitation à me rechercher moi-même. Et tu sais que « qui recherche sa vie la perdra ». Car sur ce chemin de la recherche de soi-même, on est bientôt à la merci de la complaisance. Et alors, à moins de posséder une identité très forte, très définie, sait-on jusqu'à quel point on restera honnête, jusqu'à quel point notre offrande risque d'être surfaite ? Car l'orgueil entre facilement dans le jeu, et alors rien n'est vu justement.

J'ai été si profondément menacé, pris dans cette toile d'araignée que j'ai tout renié d'abord. J'ai vu que tout cela ne m'apportait rien qu'une mort certaine. Ceci n'est pas une métaphore : j'ai éprouvé cela le plus réellement qu'il se peut. J'ai été rongé, détruit jusqu'au désespoir. Par quoi ? par la complaisance et implicitement le mensonge. Devant Dieu et devant les hommes, je me sentais coupable de profanation. Comment cela ? J'étais sans cesse à l'affût de la réalité, de ce qui put m'apparaître de la réalité, pour en faire valoir l'écho en moi. J'étais à l'affût de tout ce qui put profiter à mon « envie de poésie ». Profaner, c'est prendre ce à quoi un grand, véritable, profond amour ne nous donne pas droit. L'amour seul donne droit, parce que seul il rend justice. Chacun n'a pas droit à tout indistinctement. Le poète est celui que Dieu a établi roi de la création sous un certain rapport, lui permettant d'en jouer, mais seulement dans la mesure où Il lui a légué personnellement, comme sien propre, cet héritage. Qui joue de ce qui ne lui appartient pas de droit naturel est profanateur. Son jeu est jusqu'à un certain point entaché de mensonge. Qui force son registre fausse (au sens transitif aussi bien qu'à l'intransitif !).

J'ai donc renié tout, d'abord rongé par un sentiment intense de culpabilité. Je m'étais prévalu de ce qui ne m'ap-

partenait pas réellement. Mais à mesure que je me détachais et me rendais prêt à tout quitter, je pouvais considérer les faits avec plus de lucidité et de justice. Certaines impressions que j'analysais contenaient une valeur poétique indéniable, une lumière qui demandait forme. À certains moments, les choses prenaient forme pour moi de réalités poétiques. C'est alors que je fis une découverte. Les impressions poétiques courent les rues. Je ne sais si tous, mais un grand nombre pénètrent de temps en temps la réalité, entrevoient des points lumineux, ils l'expriment parfois avec aisance dans la conversation – Et moi, tout à coup, comme l'avare Judas : « Que c'est dommage que ce soit perdu ! » – Seulement toutes ces impressions n'ont pas droit de cité. Fleurs sauvages pour l'agrément d'une promenade, on ne les cultive pas, on ne s'y attache pas. (Le désespoir de l'enfant qui voudrait les mettre en serre, les couvrirait de toute son attention et toute son ambition, de les voir si peu grandir et se faner si vite !) Seules les impressions profondes, nécessaires, uniques par leur qualité, ont droit de cité. Autrement, on s'épuise à retenir ce qui est fait pour passer. C'est ce qui m'est arrivé. La poésie, plutôt le sentiment poétique est un mode de vie. Que ce mode de vie soit nécessaire, constamment, à un tel, il peut y ordonner sa vie entière; s'il est superficiel et intermittent, on risque beaucoup en s'y vouant. Cela s'estime à la fécondité. Seul un mode de vie fécond est justifiable.

La vocation poétique est une vocation de mariage. Mariage avec la Beauté. Or, il faut faire attention à l'amour, bien estimer l'amour, voir s'il est assez fort, assez constant, assez résistant pour cette aventure merveilleuse et terrible qu'est le mariage. Il faut savoir si l'on est assez profondément

lié pour vivre avec elle qu'on a choisie, si l'on pourra y correspondre librement dans la joie ou si, tantôt, il nous sera nécessaire de simuler cet amour déjà épuisé, le rechercher et le retenir par tous les moyens, les plus artificiels. Tous les amours ne supporteraient pas le mariage. Nous nous laissons prendre à tant d'amourettes ! Mais tenir plus que de raison à un faible amour, et vouloir épouser malgré tout celle qu'on désire si imparfaitement, c'est profaner. Voilà pourquoi la vie ordonnée à la poésie, à l'art, m'est impossible.

Si je deviens assez libre pour chanter d'une façon tout ouverte et abandonnée des amours passagères, sans vouloir retenir ces amours, sans les vouloir plus profondes qu'elles ne sont, je pourrai écrire des vers de temps à autre, quitte à ne pas les publier s'ils n'ont pas de valeur profonde, ou de charme spécial.

Il me faudra être assez libre pour ne plus tenir à être poète, pour pouvoir accueillir la poésie quand elle vient sans avoir envie de la retenir, et ne pas m'attacher à la forme que je lui donne : ce que j'appellerais aimer chastement la beauté, ne pas jouer avec elle inconsidérément, ne pas profiter d'elle, ne pas l'acheter à vil prix dans ses plus faciles espèces.

C'est la discipline que je pratique jusqu'à nouvel ordre, l'esprit de chasteté. Ne plus fréquenter le lit de la Déesse. Je ne crois pas que mon amour pour elle soit assez grand et pur pour m'y donner droit. Peut-être que, plus tard, ma vie s'étant affermie et purifiée, quand j'aurai acquis le détachement et l'esprit de pauvreté, un amour plus profond, plus ferme et plus équitable me sera rendu par surcroît. Je veux n'y pas penser : advienne que pourra. Nous verrons dans le temps.

Voilà que j'ai mis entre tes mains, avec impudence et crudité, toutes les pièces d'un procès qui m'a profondément accablé, mais dont je sors autrement orienté, et où, sans doute, la main de Dieu s'est fait sentir. C'est ce qu'on appelle un « procès de tendances ». Quand je considère mon livre, tout n'y est peut-être pas aussi sévèrement condamnable. Mais il contient bien des choses surfaites et arbitraires, artificielles. Je me demande encore si j'avais le droit de l'écrire. Partiellement, oui, dans l'ensemble, non. Je veux dire que, dans l'ensemble, il semble supposer une sorte de vie poétique complète, ce qui ne correspond pas à ma pauvre réalité. Il eût été plus juste qu'il représente des moments poétiques : quelques-uns sont authentiques.

Au moment où j'allais terminer cette lettre, je m'aperçois que mon nom se promène en l'air dans tout le Canada : Ironie du sort ? Regretteras-tu la confiance que tu as mise en moi ?

Parlant de poètes à tendances surréalistes, connais-tu Charles Doyon, de Montréal, qui publie parfois dans *Les Idées* ? C'est un poète exquis, parfois un peu lâche, mais original et authentique. Je te ferai parvenir quelques-uns de ses poèmes.

Sur ce, bonsoir. Je ne sais pas encore exactement quand j'arriverai à Ste-Catherine armé de poules et de canards.

*À bientôt,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, mai 1938

Cher Claude,

Lundi

Bonjour saint homme de petit, lecteur assidu des anciens, journaliste présomptif.

La campagne est très belle et moi abruti avec une constance que je ne me connaissais pas. Cependant je présume une renaissance. Le repos et le grand air m'y préparent sagement. La fée invitée à ma naissance ne me donna pas, Dieu en est témoin, et les hommes, le courage de persévérance; mais elle m'octroya celui de recommencement, qui en est un authentique.

Il fait froid et incertain depuis mon arrivée en ces lieux. Grand vent nord-ouest qui charrie des nuages. Par moments, de grandes bouffées de chaleur tombent, l'on ne sait d'où.

Mes accidents d'auto jusqu'à aujourd'hui se résument à deux. L'autre jour, cherchant des paysages à travers de méchants chemins, je me suis dompé dans un fossé. Hier, j'ai frappé une gratte à chemins et défoncé un pneu. Cela arrive à tout le monde, je pense, et je ne comprends pas la méfiance instinctive qu'ont les gens d'ici à monter dans la machine quand je suis au volant. Véritablement, et c'est un grand mal, la foi et la confiance manquent aux hommes !

Je ne suis pas encore allé peindre. La pluie décidait toujours de tomber quand je m’y préparais.

Je n’ai pas encore lu de roman policier, mais ce n’est que partie remise. Par contre j’ai lu un demi-volume exactement de M. Maritain, et j’en suis enthousiaste malgré ma torpeur.

J’ai commencé aussi *L’amitié* de Bonnard et je ne sais encore qu’en penser; jusqu’à date il est inférieur à mon attente.

Charbonneau a-t-il lu *Le monde sans âme*²² ? Est-ce qu’il aime beaucoup cela ?

*

Mardi

Hier, je suis allé peindre. Mon frère me conduisait. Je choisis un endroit et je frappe à une maison pour demander permission de m’installer dans un champ. Assise dans une chaise berceuse, une vieille femme anémique et rébarbative hoche la tête d’un air douteux.

– Est-ce que je pourrais m’asseoir derrière chez vous, dans le champ, pour peindre ?

– Pourquoi faire ?

– Pour faire des paysages.

– Comment ?

– Pour peindre des paysages, pour dessiner des images.

La vieille femme regarde sa jeune femme de fille et

22. De Daniel-Rops.

hoche la tête d'un air douteux ; sa fille la regarde et répond en hochant la tête d'un air douteux. Leurs figures sont fermées et empreintes de méfiance. Je prends leurs manigances pour un consentement tacite, je remercie, et je m'en vais derrière la grange choisir un endroit, puis je reviens chercher mes bagages. Des voix aigres m'invectivent de la porte. « Vous, vous allez sacrer votre camp d'icitte ! On veut pas d'étranges sur le terrain. Ramassez vos affaires et sacrez votre camp ! » Je demeure interdit.

- Mais, madame, je veux simplement m'asseoir sur votre terrain. Et puis vous connaissez peut-être madame Garneau. Je suis son fils.

- J'sais pas si vous dites la vérité. Moi, j'vous connais pas. L'homme est pas icitte et on veut pas d'étranges sur le terrain. Allez-vous-en, allez-vous-en !

Je tente fortune chez la voisine, une grosse petite femme à la figure bonne mais craintive et butée. Je lui défile mon boniment. « Pardon. » Je répète. « Parlez fort. J'entends dur. » Je m'efforce de répéter encore à tue-tête en y mettant tout ce que je puis de douceur et politesse.

- L'homme est pas ici. J'fais pas d'affaires quand l'homme est pas ici.

- Voyons, madame, je ne vais tout de même pas me sauver avec les poteaux de votre clôture. Je veux simplement m'asseoir dans votre champ pour dessiner les montagnes.

Elle hésite. « L'homme est pas icitte. Y s'rait peut-être pas content. Ah ! non, j'fais pas d'affaires quand mon homme est pas là ! » Le ton est doux, docile, mais buté, entêté et je vois qu'il n'y a pas moyen d'avancer. Enfin, à la troisième maison on m'accepte. Je m'installe. Soudain, un petit gars vient me demander.

- Mmssieu, est-ce que vous venez prendre des abeilles ?
- Hein ?
- Est-ce que vous venez prendre des abeilles ?
- Des abeilles, mais non, je viens peindre des paysages.
- Ah ! C'est que le voisin a des ruches...

Et sur ce on m'explique comment le voisin peuple ces ruches avec des abeilles.

L'endroit où je me trouvais ressemble étrangement à la Baie Saint-Paul. Les montagnes ont le même caractère, et singulièrement les mêmes mouvements. C'est dans un rang retiré où je n'étais jamais allé. Un des plus beaux déploiements de montagnes qu'on puisse voir.

Cet après-midi je commencerai une autre toile. Demain, je terminerai ma première.

Écris-moi des nouvelles, toi qui n'as rien à faire, et donne-moi l'adresse de Georges.

*Amicalement,
de St-Denys*

Québec, 15 septembre 1938

Cher Gertie,

Tes fleurs dans ma chambre sont comme du feu. Le jour leur va bien, mais si tu les connaissais la nuit, sous les lumières. On les a mises dans deux vases : j'en ai fait placer un sur la petite table près de mon lit et j'ai braqué dessus ma lampe comme un réflecteur. Ainsi tes fleurs vivent, intensément avec une ardeur extraordinaire, tant que c'est un émerveillement à chaque fois que je tourne les yeux vers elles. Des fleurs de feu, je te dis, des fleurs de feu.

Il y en a trois, côte à côte, différentes d'intensité. L'une monte en grappes de flammes cuivrées, une touche d'or, une autre plus lourde aux pétales coulants, ressemble à des flammes léchantes, courbées sous un courant d'air; l'autre plus pâle a l'air presque gaie. Et les autres, et les autres... Cela accompagné en contrepoint de ce vert profond et mousseux des feuilles, et contre un fond roux et brun de feuilles de chêne, cela fait un merveilleux poème de chaleur que je voudrais peindre de toute mon âme.

Cela évoque pour moi la danse du feu de Manuel de Falla mais spécialement, par son caractère fluant, mouvant, multiple, l'incendie du Valhalla dans les Valkyries.

Tes fleurs contiennent tout l'automne, cette saison troublante que, cette année, je ne sais pourquoi, j'aime et je goûte plus que jamais; cette lourdeur, avec je ne sais quoi

de fatigué, cette profondeur et cette richesse et harmonie et ce feu intérieur, comme de l'or fondu, avec le rayonnement amorti de charbons ardents.

Mais je ne finirais pas de t'en parler. Il faut que je dorme.

Enfin, je te remercie profondément pour cette grande joie de mon cœur, de mon esprit et de mes yeux.

*Affection,
de St-Denys*

À CLAUDE HURTUBISE

Sainte-Catherine, septembre 1938

Mon cher Claude,

Je ne te donne pas de nouvelles de mon intérieur : c'est trop vague, pour ainsi dire invisible. Attribuons cela aux brumes d'automne. C'est un navigateur qui te parle, partant demain pour un voyage de quelques jours sur le fleuve en yacht. Souhaitons que la pluie d'aujourd'hui ne s'éternise pas, et que nous aurons un peu de soleil. J'aimerais bien mieux dormir sans arrêt quelques jours, mais comme ce n'est pas faisable, on s'occupe.

Le livre de Gilson²³ dont tu me parles semble en effet

23. On ne connaît pas le livre d'Étienne Gilson auquel Claude Hurtubise a fait référence.

passionnant. C'est une façon de penser qui me plaît beaucoup, un processus qui m'est très familier. Mais pour moi, c'est déjà effacé avant d'être lu. C'est moi qui suis mort. Alors je ne puis rien faire de tout cela que l'envier. Quelle peine j'ai maintenant à suivre le développement d'une pensée, une sorte de dégoût couleur d'ennui règne au fond de ma vie et je sens une lourdeur comme paralytique dans mon cerveau, un envahissement d'inertie qu'aucun désir ne vient combattre ! Je sais la vanité désolante de mes curiosités, je veux dire l'engloutissement de tout ce que je saisis. C'est à se demander parfois si je ne suis pas le dupe de quelque machination préalable; pourquoi pouvoir comprendre et perdre à mesure tout ce qu'on comprend ? Peut-être est-ce seulement que nous sommes finis et moi plus que d'autres et conscient. Vraiment je me considère comme « fini » (avec calembour) et peut-être que ça n'avait jamais commencé qu'en illusion et en mensonge.

*

T'ai-je dit dans ma dernière lettre que je n'irais probablement pas à Montréal à l'automne ? Je ne sais vraiment si je pourrai « toffer » jusqu'aux fêtes, quoique la ville soit un cauchemar et signifie l'internement presque complet. La solitude pèse parfois beaucoup, au-delà des forces quand l'ennui est de règle. Enfin, nous verrons. Venez me voir si vous pouvez. Il y a longtemps que tu n'as vu le patelin. C'est très beau, tu sais, exceptionnellement beau. Les distances sont naturellement très belles, je veux dire l'étagement des plateaux. Et c'est disposé comme à souhait pour prendre la lumière à mesure de son parcours. Je travaille un peu à la propriété. Je voudrais faire

valoir toutes ces beautés, l'architecture des distances, des plans, des massifs. Mais je sens combien, souvent, mes retouches sont arbitraires. C'est un pays d'arbres, de tous les arbres, les mats, les brillants, épinettes du bleu au vert jaune, pins, merisiers (qui jaunissent maintenant d'un jaune très vif, et ce qui reste vert est d'un beau vert acide, clair, à contre-jour), ormes, tant d'essences d'érables, depuis la feuille presque argentée jusqu'à de doux verts riches, bouleaux maintenant tout rôtis, trembles dont se fane le gris bleu, etc. Et c'est surtout comment c'est disposé à la lumière par les distances et l'orientation; c'est merveilleux. À la fin du jour, c'est des verrières incomparables. Et l'automne va tout chambarder cela, puis l'hiver. Rien ne reste de tous ces beaux rapports qu'une heure a faits, qu'une heure a défaits. C'est le sort de la matière.

Salut. J'attends de vos nouvelles. Continue de te bien porter. Salue Georges pour moi quand tu le verras.

de St-Denys

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, 26 septembre 1938

Mon cher Jean,

Malgré l'heure tardive (10 hrs 15 !!) je réponds à ta lettre reçue hier, pour le cas où tu passerais un bon bout de temps à Paris. Je t'avais commencé hier soir une lettre où le Diable

avait plus de part que Dieu et que j'ai jetée au feu. Après une suite de jours de pluie accablante c'était une soirée énervante. On dit qu'un vent de cent milles à l'heure avait soufflé sur l'Atlantique. C'en était sans doute un bout qui nous arrivait. J'étais sorti voir, sentir un peu le vent. Le manoir, comme tu sais, est si bien entouré de collines protectrices qu'on n'y a jamais idée du vent qu'il fait vraiment. Pourtant tout craquait, les pins avec leur grand bruit se balançaient à se rompre. Alors je suis monté sur les côtes. Le vent venait par assauts successifs tordre les arbres avec fureur. C'était un bruit dévorant, le bruit du feu, les bruits du feu. Dans les épinettes c'était comme quand le feu envahit un arbre sec tout entier d'un seul coup. On se demandait comment l'arbre était encore là. Les feuilles des peupliers vastes crépitaient. Le bruit d'un criquet grêle sur le bord de la route était dépaycé. J'ai marché un peu, mais tout à coup je me suis avisé des fils électriques où le vent sifflait et, épouvanté, je suis revenu à l'abri de la maison. Et t'écrivant, je me laissais aller, sans prétexte de rythme et de tragique, à jouer avec l'épouvante et le désespoir, le désespoir qui me talonnait depuis des jours, des années, car c'est un poids qui s'accumule ; il ne s'agit pas que d'y faire une brèche, il faut le vaincre, et réellement, par la réalité de l'espoir. Et ce jeu qu'on en peut faire, c'est un consentement, c'est une manière d'engagement. Or, ce n'était pas non plus un engagement, et ce désespoir, cet abandon à l'épouvante et au vent d'épouvante, je ne voulais pas les accepter complètement, j'avais une arrière-pensée de porte de sortie. Ce n'était qu'un prétexte à vivre, à l'exaltation. Ce n'était qu'un prétexte quand tout est absent à se raccrocher réellement à quelque chose, fût-ce le cri d'épouvante, l'abandon les yeux fermés au vent violent de l'obscurité. Mais

d'avance on sait que ce qu'on rejoindra, que ce désespoir pressant et cette épouvante qu'on rendra réels, qu'on saisira, qu'on rendra plus prochains, on ne pourra pas les accepter, qu'on sera trop lâche pour les accepter et qu'on se retirera. Duplicité. Et quand j'ai pensé à cette volte-face, à cette porte de sortie que je me réservais, je n'ai pas pu continuer. Il aurait fallu choisir de considérer la prière, la religion comme porte de sortie à notre service, porte de service. La maison était en rumeur du vent dehors. J'ai cru que le Diable était tout près à côté de moi. J'étais comme paralysé de frayeur, frissonnant de la tête aux pieds, la chair de poule. Je me suis levé et j'ai jeté mon poème au feu. Immense soulagement. On dirait que ce vieux poids de désespoir s'est volatilisé. Aujourd'hui, même chose, je me sens plus clair et plus léger. Mais c'est peut-être que la pression atmosphérique remonte. Ma prière ces jours-ci, c'est les psaumes de la pénitence, les seuls qui me soient un peu accessibles. Les psaumes généralement me laissent dans l'obscurité d'une complète incompréhension.

Je reste ici, à Ste-Catherine, septembre, octobre et tant que je pourrai durer. J'ai à choisir entre l'horreur de la solitude (mais il faut que je change cette horreur en refuge, en lieu de vie si mince soit-elle, en lieu d'abnégation) et l'horreur de végéter en prison en ville sans aucun recours maintenant sauf, si c'en est un, des distractions qui me sont le plus souvent un supplice, jamais une joie. Tu comprends que je préfère tuer le temps ici, endormir mon dépit et occuper mon impuissance dans le plus grand retrait possible, parmi le moins possible d'occasions d'épouvante et de heurts. Je ne puis tenir compagnie à personne ni à rien, seulement l'envie de m'en aller.

Je viens de lire la *Nouvelle histoire de Mouchette* que le Petit m'a fait parvenir. Étrange livre où l'auteur est autant que les personnages, ne se retient pas de parler directement. Livre pas du tout serein, me semble-t-il, non dans le sens qu'il est passionné, mais mal dégagé d'une sorte de révolte initiale (va-t-elle jusqu'à Dieu ?). Il me semble poser la question à Dieu au sujet de la misère désespérée, demander presque raison à Dieu de l'injustice, d'un poids trop lourd qu'Il donne à porter aux misérables, selon une certaine prédestination dont l'idée est évoquée à la fin du livre. Je le relirai attentivement, mais ça me semble le livre d'une révolte. Comment cela t'a-t-il frappé, toi. As-tu senti quelque chose d'analogue ? D'après ce livre-ci, le docteur (je crois) qui, dans le *Journal d'un curé de campagne* (je crois encore) se suicide et dont un prêtre dit qu'il craint pour son âme « parce qu'il savait », cet homme révolté par la misère et la souffrance jusqu'à une sorte de blasphème tacite, envahissant, cet homme est en Bernanos.

Si tu arrives en octobre, et si je me sens assez bien à ce moment, j'irai peut-être te rencontrer au bateau. Tout dépend de mon état.

Je reçois aussi des chefs-d'œuvre de l'oncle de temps à autre, mais l'histoire des seins n'ayant pas atteint ma retraite, j'en demanderai une édition, qui sera peut-être revue et augmentée. Je te souhaite bonne fin de séjour et tempêtes en mer si le cœur t'en dit. Merci pour les livres achetés.

*Vieux coton,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, 5 octobre 1938

Mon cher Robert,

Je me réserve de répondre à ta lettre un autre jour. Aujourd'hui, je suis trop fatigué, sans compter que je dois dans quelques moments me mettre à l'œuvre de transplanter des fleurs. Je te remercie des livres que j'ai reçus. Je n'avais pas lu *La séparation des races*²⁴.

As-tu lu la *Nouvelle histoire de Mouchette* de Bernanos, ou si tu négliges toujours ce monsieur, sauf pour ce qui regarde les évêques espagnols ? La *Nouvelle...* est un livre comme toujours passionné, généreux. Et puis, presque révolté, je veux dire pas tout à fait exempt d'une lointaine connivence avec le blasphème. En tout cas, il me semble révélateur de Bernanos, du Bernanos que la misère prend comme au dépourvu, indigné et révolté, aspect déjà esquissé en certain personnage du *Journal d'un curé de campagne*, je crois. Mais si tu n'as pas lu ces livres, ceci ne doit pas te dire grand-chose !

Claude, à qui j'avais parlé de certains aspects communautaires de la vie, me demandait de t'écrire pour te demander de lui passer le texte dans ma lettre où j'envisage certaines idées sur le sujet (quel style ! !). Il voulait les publier à *La Relève*. Mais je préfère ne pas publier, d'autant que beaucoup de ces idées sont sans doute bien impressionnistes et d'autant plus

24. De Charles-Ferdinand Ramuz.

légères en moi qu'elles sont lourdes en elles-mêmes ! C'est peut-être au fond un « jeu de perspective » avec des choses trop graves pour qu'on se permette de jouer avec elles. D'ailleurs n'étant pas profondément engagé en réalité, je ne puis m'engager par écrit. Cette forme d'engagement ne m'est pas du tout vitale, autant que je puis voir; et en stricte rigueur je ne devrais pas me permettre d'ergoter sur ces sujets. Toutefois, puisque tu penses que mes notes attirent, si arbitrairement que ce soit, l'attention sur certains points, tu pourras communiquer à Claude les parties que tu voudras.

Jean que j'ai vu vendredi, heureux d'être revenu, compte venir me voir bientôt. Je vous recommande de suivre son exemple quand vous en aurez l'occasion. Et si tu veux des feuilles encore aux arbres, tu fais mieux de t'embarquer sur le prochain avion, car après le prochain jour un peu venteux les branches seront complètement dénudées. Ce qui n'empêche pas, naturellement, que la lumière soit encore, toujours belle, et ici, il y a tellement de résineux que la campagne n'est jamais complètement dépouillée. Dernièrement, tout dernièrement, les couleurs ressemblaient beaucoup à celles du printemps, tu te souviens ? Tâche d'apporter un fusil (un 12 préférablement), nous chasserons la perdrix. Il y en a quelques-unes, je sais où, mais je les ai laissé vivre pour l'occasion !

de St-Denys

Sainte-Catherine, 7 octobre 1938

Mon cher Jean,

Je t'envoie une plume de ma première victime en fait d'oiseaux. Ce n'est pas seulement pour preuve, mais aussi pour que tu voies quel beau manteau ils ont, moelleux et chaud, doublé de duvet d'un si beau gris. Mais tu connaissais sans doute cela. Moi, j'avais souvent vu des perdrix, mais pas examiné comme celle que j'ai rapportée ce soir. Je viens de la poser sur la table où je t'écris. Je l'ai regardée en tous sens. Elle est encore tiède. Deux perdrix ont « levé ». Une seule sans doute m'avait vu et, après s'être perchée un moment, a repris son vol effrayé plus loin encore. Celle-ci ne semblait pas comprendre l'agitation de sa compagne et restait tranquillement juchée. J'ai eu tout le temps désirable pour ajuster et tirer. Elle est tombée raide, inerte, verticalement. Quand je l'ai prise, elle n'était pas morte, elle agitait les pattes. Je n'avais pas de couteau sur moi. J'ai cassé le cou, mais ça a pris du temps et ça devait être un supplice affreux. Elle est sur la table, encore tiède. Ses beaux yeux bleus sont recouverts de leurs paupières blanches, tapissées de minuscules plumes blanches. Et c'est vide, vide de vie. Comment se fait-il que ça a été et c'est fini ? C'est une chose qui attend la décomposition. La vie est venue, elle était avec l'oiseau, l'oiseau et la vie étaient un ensemble, puis la vie tout à coup s'est retirée. Il ne reste plus que l'oiseau, l'apparence de l'oiseau.

Où est allée la vie ? Pour un homme, c'est différent. L'idée de vie chez lui est toujours associée à l'idée d'âme, on croit que c'est l'âme la vie et qu'elle est partie avec, gardant sa forme et son identité (quoique ce soit inexact, car il paraît que c'est un mystère comment l'âme peut vivre séparée du corps). Mais la vie de l'oiseau où est-elle allée ? Qui avait une certaine forme individuelle, qui était marquée par telles souffrances, par exemple ces plombs brûlants, et la vie fait un effort pour survivre, mais tout s'arrête, et elle s'en va, mais où est-ce qu'elle est allée ? Simplement effacée, et c'est vide et comme s'il n'y avait rien eu ? D'où est-ce que ça vient ? Et si c'est donné, pourquoi c'est repris ? Est-ce la peine, par exemple, de mener une vie de cheval, pour rien du tout ? Je n'ai jamais compris pourquoi il y avait des chevaux, et surtout les vieux et les malades et les boiteux.

Mais je fais du fla-fla. Au fond, cela ne me tracasse pas outre mesure. Seulement quand je suis dans la voiture et la rosse peine désespérément et l'on voit qu'elle a bien gagné sa mort, bien mérité sa mort au plus tôt et depuis longtemps, je reviens les nerfs du cœur tout en sang. La perdrix, elle est morte mais n'a pas trop souffert, et pas trop longtemps. Ah ! je voudrais croire comme les anciens que c'est l'esprit des hommes qui revient, qui revient faire pénitence dans les chevaux.

Je crois que c'est le seul sentiment spontané que j'aie, la pitié pour les bêtes, pour les chevaux, le seul sentiment, n'importe où, n'importe comment, qui sort de moi, même malgré moi. Et tout à coup il ne jaillirait pas dans l'orbite de Dieu, je veux dire s'il avait une qualité un peu séparée, tendant à une certaine petite révolte ou plutôt mécontentement qui

demande des comptes à Dieu au lieu d'acquiescer à Lui et Sa volonté. Car qu'est-ce que fait Dieu pendant que ses chevaux souffrent ? Mais j'exagère en mettant ceci au clair, je veux dire que je ne veux pas arriver à demander des comptes à Dieu. Heurté, je me dis : « Il faut que j'aime Dieu et l'adore, le reste ne me regarde pas. » Il faut croire qu'au ciel nous comprendrons cela (comme si je disais : « J'en doute »). Le problème de la souffrance des bêtes est-il envisagé quelque part, je veux dire est-ce que l'Église a une doctrine, au moins une opinion à ce sujet ? Est-on certain que les animaux ne ressusciteront pas pour une vie heureuse dans une manière de Paradis terrestre où tous, du loup à l'araignée, deviendront végétariens ?

J'ai interrompu cette lettre hier soir à cause de l'heure tardive (10 hrs 30 !!) et la termine ce soir. Je rentre. Le chien, qui était couché, s'est mis à japper. J'ai ouvert la porte d'arrière. Il y avait un grand bruit étrange, comme si un animal se fût agité frénétiquement dans les feuilles mortes. C'est le vent, un grand vent de nuit qui s'est levé après une journée morte. Il tourbillonnait dans les feuilles. La nuit est merveilleuse, une vraie nuit d'hiver, et j'ai marché un peu autour de la maison. Il fait extraordinairement limpide. Dans le champ en contre-bas en face de la maison, l'ombre des petits arbres disséminés est belle, nette. La lune éclaire les arbres tout autour de la maison nettement et l'on voit les différences de couleurs. Le ciel est par bandes ; une bande de nuages en bas, plate, d'une seule étendue grise, argentée, ourlée de lumière. Puis une bande d'un beau bleu lumineux, puis une bande de flocons blancs. Pour finir, c'est du bleu foncé qui pâlit encore en redescendant au nord. De sous les pins, on regarde en haut, on voit le bleu du ciel, plus pâle que les aigrettes, et les

étoiles immobiles pendant que les branches se balancent. Le vent dans les bois fait un grand bruit plus sec que d'habitude, moins moelleux. Quand on s'approche des arbres, on distingue le bruit de l'avalanche des feuilles qui tombent, un grand chuchotement qui finit par le cliquetis mince des dernières, isolées. Ça veut dire que demain il restera beaucoup moins encore de feuilles. Maintenant, c'est la fin, c'est la désolation qui s'en vient après de telles splendeurs. Chaque jour, c'est plus dépouillé. De la plate-forme, on voit en bas le champ tout poudré vert et la grande façade du moulin bien éclairée. J'irais marcher tout là-bas, et dans les bois autour et voir la Décharge²⁵, si ce n'était que je suis si poltron. Le savais-tu ? Seul, surtout, quand je suis un peu fatigué, la nuit, les ombres, les bruits me donnent une angoisse insurmontable, une épouvante qui rendent une promenade un supplice et m'empêchent de prendre plaisir au spectacle. C'est paralysant. Rien de particulier, l'appréhension générale.

Nonobstant la fuite du temps avec l'automne et le collier des feuilles, je t'attends, si tant est que cela te sourie. Peut-être, après ta longue absence préfères-tu rester quelque temps en ville. En tout cas, laisse-moi savoir à peu près ce que tu comptes faire.

*Mes amitiés,
de St-Denys*

25. Émissaire du lac Saint-Joseph qui coule sur le terrain du manoir.

P.-S. Si tu ne viens très bientôt, envoie-moi ceux de mes livres qui ne seraient pas endommagés par la poste, et si possible, entre cartons au besoin, les reproductions de Rousseau.

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, 9 juin 1939

Mon cher Jean,

J'ai en effet retardé d'écrire plus que d'habitude. Et comme ces messieurs tirent rarement les premiers, les tiennes ont été les premières. J'ai travaillé depuis mon arrivée aux parterres, transplantations, semences, etc., et comme depuis longtemps je ne pense à rien, sauf rêves et angoisses et ennui, cela n'offrait guère matière à communications; d'autant plus que rentrant vers neuf heures après la journée de travail je n'ai de goût que pour flâner une heure, puis dormir. Impression de vide à quoi je me résigne faute de mieux.

Il a fait très beau et frais. Plus chaud depuis trois jours. À notre arrivée ici les feuilles pointaient à peine aux ormes qui sont des arbres d'alentour les plus tardifs. Nous retardons sur Montréal de plus d'une semaine, presque deux. Maintenant les légumes mûrissent. Dans deux semaines, ça sera l'été.

Je me suis baigné pour la première fois aujourd'hui, dans la Décharge naturellement, tout en bâtissant des digues que les grandes eaux du printemps prochain balayeront sur leur passage afin de me tenir toujours occupé à des ouvrages utiles.

Les réflexions de ton oncle sont suaves. Comment les avalues-tu pour ta part ? Moi, j'attends un sentiment et une rencontre qui ne viendront pas, qui seraient placés au-delà de toutes les réflexions et expériences possibles. Naturellement, c'est un rêve et même sans substance, celui-là. Je crois que je ne suis pas explicite. Je veux dire que certains rêves, éveillés ou non, ont parfois de la substance tellement qu'ils sont réels subjectivement, qu'ils comportent une réalité et une façon d'être avec la réalité. Les souvenirs de Proust ont ce caractère, c'est une présence de la réalité à soi et de soi à la réalité. Certains autres rêves appelés idéals n'ont pas nécessairement cette réalité, cette substance; ils ont pu l'avoir et puis l'avoir perdue et qu'on se souvienne qu'ils l'ont eue. Etc.

Tu ne me parles pas directement de ta motocyclette. As-tu toujours l'intention d'en avoir une ? Et est-ce en cet équipage que tu comptes m'arriver avec bruit ? Tu seras le bienvenu et pourras contempler les œuvres de mes mains ! Seulement, à partir du 30 juin jusqu'au 8 juillet approximativement, ma sœur, son époux et ses deux enfants + servante seront ici, ce qui ne laissera pas grand place libre ! Arrange-toi pour venir à un autre moment que celui-là.

Et voilà.

Dis aux autres membres inquiets de la confrérie que je leur adresserai sous peu quelques lignes et que, en tout cas, je serais heureux de recevoir quelques pages de leur style.

*Convale eterna*²⁶,
de St-Denys

26. Éternel convalescent, du latin.

Sainte-Catherine, 9 septembre 1939

Mon cher Claude,

Je t'écris un mot en attendant d'apprendre à tricoter des bas.

Notre mobilisation ne terminera pas nos problèmes, comme tu dis dans un sens si pragmatique, si SPIRITUALISTE, si ce n'est qu'elle en terminerait le développement, nous mettrait en face définitivement de l'absence de résultats déjà acquis et du juste jugement où chacun est tenu actuellement. Ce à quoi, pour ma part, je ne tiens pas, autant que je sache. Je remarque que tu n'es pas sans affinités avec Hitler, singulièrement par l'amour de la catastrophe.

Quant à être mobilisé, le streptocoque m'en garde pour le moment²⁷. Depuis une dizaine de jours en effet ce microbe m'attaque avec virulence. Premièrement sous forme d'abcès au coude. Puis, depuis cinq jours sous forme de rhumatisme suraigu au genou du même bord, soit le gauche. De sorte que je réussis à peine à me traîner. Dans ces conditions l'union des démocraties ne peut de moi plus exiger que je tricote des bas. N'empêche que ce cochon d'Hitler est un cochon. Et moi aussi.

Ainsi, Jean est retourné à sa dulcinée. Tragique. Nous sommes durs d'ailleurs.

27. Garneau sera exempté du service militaire pour raisons de santé.

Je comprends ton regard d'amertume r. e. Trésor²⁸. Toute mort est dure à porter.

Aujourd'hui samedi (je me parle tout seul). Après-demain lundi je quitte Ste-Catherine en qualité de chauffeur de famille direction Westmount. Sauf renouveau mal ou aggravation du présent. Je ne sais exactement ce qui s'ensuivra. Il est probable que je reviendrai ici passer quelque temps, mais ça n'est pas certain. Je me reposerais ainsi une quinzaine entre ces avaries (streptococcie) et un voyage à Rochester où maman veut aller et m'emmener.

de St-Denys

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, lundi 12 février 1940

Mon cher Jean,

Voici bien la cinquième ou sixième lettre que je commence à ton intention et en réponse aux tiennes assidues. Et j'ai décidé que, sensée ou non, je te l'adresserai.

J'ai appris par *La Presse* juste avant que par ta lettre la mort prématurée de Plamondon²⁹. Perte irréparable. Sa récon-

28. Géraldine Brown, une femme que fréquentait Claude Hurtubise.

29. Le ténor Rodolphe Plamondon.

ciliation finale avec la religion est bien consolante.

Je suis revenu samedi de Québec où je suivis le traitement anti-ver solitaire. Il paraît qu'il a passé en entier. J'espère maintenant pouvoir reprendre des forces suffisamment pour être à peu près de niveau avec l'existence et acquérir un réel commandement de moi-même. Et que tout cela ne tourne pas à un stoïcisme passif, mais soit vivifié par la foi.

L'hiver, semaine à semaine et lune à lune (hier, mince croissant clair à nouveau pour l'ornement du ciel), passe rapidement. Le soleil prend de la force et fait fondre la neige sur le haut du jour. Mars et avril s'en viennent. Ces promesses accordent à l'avenir d'heureuses couleurs, l'espoir d'un joyeux équilibre. Attrait d'un bonheur simplement humain, parce que la plénitude des joies naturelles m'échappe ; j'aurais dû mourir à peine né et subsister aux limbes !

Es-tu en pourparlers, transactions, contrats, arpentages, expertises, etc. re : verger ? Ce que tu me dis au sujet de la délicatesse et difficultés d'un tel marché, surtout pour un novice et à peine en matière de pommiers, me peine mais ne me surprend pas. Il est évident que, d'une façon générale, le propriétaire d'un verger qui donne bien ne vend pas, du moins pas à vil prix. Il s'agit de trouver une bonne occasion et de ne pas se faire bourrer. Je t'y laisse avec souhaits de succès prochain. Moi, la seule perspective imaginaire de telles luttes et débrouillages m'effraye au plus haut point !

J'espère que ta santé est bonne, que tes oreilles ne te tracassent pas trop et que tu jouis toujours du fort goût intellectuel que tu me décrivais dans une de tes dernières lettres.

Quand tu verras Robert St-Père³⁰, dis-lui que j'ai commencé à lui écrire, signe d'existence, il y a quelques mois et qu'il le recevra avant Pâques ou la Trinité. J'écrirai aussi au P'tit sous peu. Vous accable-t-il de carême et carémiades ?

Salut, et au plaisir de recevoir de tes écritures.

de St-Denys

À JEAN LE MOYNE

Ste-Catherine, mercredi 28 février 1940

Mon cher Jean,

Je rentre, et pas trop fatigué encore pour un p'tit vieux ! d'une randonnée de quelque sept ou huit verstes, pardon ! milles. Miche m'accompagnait, impatiente et se lamentant en me regardant par en dessous, le nez dans la neige, quand je m'attardais trop longtemps à choisir un point de vue pour faire « clic » avec mon Bessa (nouvelle manie, et coûteuse). Je suis parti d'ici vers midi, un paqueton sur le dos qui contenait une salade au thon avec œufs durs et haricots, un petit pot de confitures et un flacon de lait. Temps magnifique, soleil éblouissant sur la neige et réchauffant. J'ai traversé la rivière et pris la route du 4e rang, celle qui descend la rivière puis, à

30. Surnom de Robert Élie.

travers champs et barrières, nous menait cet été en « Bondissante » à Fossambault et autres lieux où poussent les boîtes à lettres. Pris plusieurs photos dont te ferai part si elles sont bonnes. Mangé vers 1 h 30 sur la galerie d'un camp abandonné. Dos au soleil fumé une bonne cigarette. Rentré vers 4 h 30. Par beaux jours, je recommencerai. Je commence à être pas mal exercé à la marche et pourrai te « toffer » désormais.

J'attends votre venue pour me décarêmer et me déshiverner. J'espère avoir alors pris assez de mieux pour être relativement sorti du sombre marasme, et faire un peu avec vous figure de vivant. Et nous déboucherons quelques joyeuses bouteilles. Quant à aller vous saluer, je ne sais quand je le pourrai, même après l'ouverture des routes, car « Bondissante » est avariée sérieusement, différentiel cassé, je crois ; une affaire de \$ 75 environ. Apprêtez-vous donc à vous mettre en route, et tâchez d'emmener avec vous le Sous-Sceau³¹ ; dans sa machine vous pourriez tous vous loger. Cela me dédommagera des réunions manquées, et nous serons au complet pour deviser longuement après manger et boire sur les mystères de l'amour.

Qui semble, ces temps-ci, vous tenir en grande perplexité, qui inquiet, qui agité, qui consumé, qui en sortant, qui y entrant, qui voulant s'en libérer, qui incapable de le faire, tous dans le marasme. Notre commun oncle unique m'avait touché un mot des récents développements, après quoi Claude et toi m'en avisez. Aux plus récentes nouvelles, l'affaire Brown paraît être à un point mort. S'il se produit quelque chose de neuf ne manque pas de m'en faire part. J'ai aussi appris qu'Achille vous avait discrètement conseillé rupture à tous et un chacun.

31. Surnom de Georges Beullac.

Ah ! Mystère de Mystère ! Rabelais fut bien sage de si bien emmêler les choses et laisser en suspens le problème. Tout ce qu'on sait de ces affaires, c'est que plus on retarde, plus c'est compliqué et difficile de les régler, et que par contre plus on cherche un règlement équitable, plus on reste perplexe : tantôt oui, tantôt non. St-Père est-il allé à la Trappe chercher lumière sur ce qu'il lui faut faire ?

« La place de la charité dans de tels cas » est inestimable, il me semble, parce que chaque cas est particulier, et pour ainsi dire invisible. D'autant plus pour les autres qu'il l'est pour les acteurs mêmes. C'est-à-dire que certains facteurs, qu'on connaît, ont une valeur instable, parce que plus valeur de hiérarchie réelle, mais d'application pratique. Ainsi la prière est de valeur supérieure à celle d'un acte quelconque, mais tel acte posé peut valoir plus que telle prière, soit que cette prière soit de qualité inférieure, soit que cet acte comporte plus de don et de charité, par où il parfait mieux le sujet et le prépare mieux à Dieu que ne l'aurait fait telle prière. Je connais des gens en voie de Sainteté qui, si leur seule prière les préparait au ciel, n'y seraient pas haut assis.

Si tu consultes la théorie de la Prudence telle que nous la définit Maritain dans *Art et scolastique*, tu trouves que cette vertu étant en elle-même parfaite, ce qu'elle décide est bon, quoique ce soit, oui ou non, s'il est décidé par Prudence (ô Rabelais). Mais cela qui est bon en soi, l'intention étant bonne, n'est pas nécessairement bon dans ses suites et conséquences.

Pour le reste, consultez les Jésuites !

As-tu lu le traité de St-Thomas sur la Prudence ? Tu devrais et je devrais.

Et pour terminer, quelques indications sur ma vie et mon état.

Je fais régulièrement de longues randonnées en ski, de 2 à cinq heures par jour. Beaucoup de photos; une quinzaine de belles sur 125 environ ! Le soir, Nazaire³². Parfois, abruti, une suite de programmes insignifiants ou autres. Et correspondance. Je n'ai pas beaucoup lu depuis les fêtes, pour ainsi dire pas du tout. Je lis en ce moment *Souvenirs d'un marchand de tableaux* de Vollard. C'est très intéressant, très simple, nous renseigne sur les marchands, le public, les artistes, à un moment de violentes controverses et changements d'orientations. La bêtise, incompréhension, mesquinerie, badauderie, etc., humaines (toutes choses à quoi je sais que je participe copieusement) n'ont pas de patrie, et les réactions du public montréalais en face du nouveau sont exactement celles qu'eut le public parisien.

J'ai aussi lu quelques passages de Rabelais qui est certes magnifique. Entre autres; après dîner ici de dinde bien tendre et grasse et cuite à point, arrosée par dedans de bière ainsi que plusieurs convives jusqu'à gaité marquée; lus à cette compagnie des deux sexes l'épisode de l'anneau de Hans Carvel. Ne sais si compagnie le goûta beaucoup, trop saoul pour le pouvoir distinguer; mais le goûtai beaucoup moi-même.

Ai même commencé pour de bon par le commencement, qui consiste en biographie de l'auteur, au milieu de laquelle

32. *Nazaire et Barnabé* : feuilleton radiophonique d'Ovila Légaré, diffusé de 1939 à 1958.

suis rendu. Te ferai part, connaissant ton anxiété, de mes progrès. Remarque que je goûte mieux d'ouvrir le livre, lire un épisode et le refermer. Cette force et abondance constantes, je ne réussis pas à m'y tenir longtemps accordé.

Santé : pas du tout mauvais, quoique je soupçonne par quelques indices chatouillants, n'être pas du tout débarrassé de mon ver. La tête a dû rester. Si c'est le cas, je le saurai bientôt pour certain, à mesure qu'il profitera de ce que je mange ! Pour furoncles, quelques petits, sans conséquence; aucune infection grave.

Température spirituelle; prières matin et soir; absence, engagement comme impossible, à perte de vue. Mais obstination dans imploration et recherche de fidélité.

Salut cordial, attends nouvelles.

de St-Denys

P.-S. Tu sais, le bonhomme Turcotte, le petit vieux tout sec et souriant (mais pas quand on badinait sur son travail, ses méthodes !) qui travaillait chez Mlle Drolet. Il est toujours aussi actif et aussi propre. Je m'informais de lui, l'autre jour, auprès de Robert Drolet et il me dit que c'est un vieux « marabout » et vieux « maquereau », tout malin par bouffées, caractère impossible, et séparé de sa femme ! Qu'en penses-tu. À y repenser, il a un air espiègle et indépendant qui n'est pas de cinq cents.

Il s'est avisé d'entretenir la route à force de bras. Une lambourde de 6 pouces × 6. Aux extrémités les bouts d'une corde sont attachés. Il se passe la corde autour de la nuque et tire à reculons; le soir préférablement, cause trafic. J'ai décou-

vert cela un soir. Je me demandais qu'est-ce qu'on pouvait bien faire là : et voilà.

J'espère que ce n'est pas la cinquième fois que je te raconte cela !

J'espère que ta période de dépression est passée et que tu te sens de nouveau complètement bien.

Tu ne me parles pas de ton verger. As-tu toujours ce projet ? Fais-tu des démarches ?

Salut.

P.-P.-S. Aucune aventure, sauf en rêve. Aucune maîtresse. Nul mystère. Pendaïson remise indéfiniment.

À RAYMOND GOURDEAU³³

Sainte-Catherine, 11 avril 1940

Mon cher Raymond,

J'ai reçu les films, donc merci. Marcelle³⁴ m'a aussi remis un agrandissement. Est-ce celui dont tu me parlais dans ta lettre, et que tu trouvais un peu « plat » ou est-ce celui que tu as fait par après sur un papier *extra-hard* ? Je ne le trouve pas mauvais du tout, quoique j'aimerais plus de contraste. Quant

33. Voisin de Garneau à Sainte-Catherine.

34. Il s'agit de Marcelle Gourdeau.

aux autres négatifs, s'il en est que tu trouves impossibles à agrandir avec un résultat convenable, laisse-les.

Georges Beullac, à qui j'avais adressé l'agrandissement que m'avait fait Louis, le trouve parfait comme ton. La définition lui semble moins bonne que dans ceux de Gladwich³⁵ mais, comme il dit, et c'est aussi mon avis, quand le ton est bon, c'est d'importance secondaire. Ce défaut de définition se trouve dans tous mes agrandissements sans condensateurs. Ce bon Georges veut me dissuader de construire un agrandisseur; il semble trouver que c'est très difficile, compliqué et demande des connaissances d'optique que je n'ai pas. Tel n'est pas ton avis, n'est-ce pas ? Toutefois, je crains d'être trop occupé jusqu'à l'automne au moins, sans m'embarquer là-dedans par-dessus le marché. Et puis j'ai l'intention de me restreindre considérablement sur la photo. Car j'ai reçu un compte qui me jette sur le derrière, quoique j'aurais bien dû m'y attendre, au train où j'allais. Le compte dépasse \$ 20,00 !!! Je ne sais où je trouverai de quoi le payer.

Quant aux nombreuses occupations dont je parle, il y a d'abord mon chantier de construction de maisons d'oiseaux, sortes de poulaillers de formes variées pouvant donner refuge à toutes grosseurs d'oiseaux, à partir de l'oiseau-mouche miniature jusqu'à la grue et au hibou ! Ces constructions fantaisistes prennent un temps infini quand on dispose de matériaux médiocres (planches croches, trop épaisses, d'autres trop cassantes, retailles de papier à toiture, etc.) et d'instruments médiocres aussi.

35. Photographe de Montréal.

Il y a près de trois semaines que je travaille à ces cochonneries, sept jusqu'à date, et j'en ai pour plusieurs jours encore avant d'avoir fini de les peindre, etc. Ensuite, il faudra les mettre en place sur des perches solides pour que le vent ne les renverse pas. Secundo : mes graines arrivent qu'il me faut au plus tôt semer dans des boîtes, dans la maison. Tertio : j'ai une chambre ici à peindre entièrement : plafond, murs (éviter de barbouiller le plancher !). Quarto : il me faut terminer mes projets de décoration pour le yacht de mon oncle. Quinto : dès que la neige sera partie, j'aurai des travaux innombrables à faire sur les terrains ici, chez nous, et pour aider Marcelle. Bientôt après, semences et transplantations. Dès que l'eau aura baissé un peu, digue dans la Décharge, sans quoi nous manquerons d'eau. Mauvaises herbes, etc. etc. Je suis donc débordé d'ouvrage pourvu que Dieu me prête vie, pas trop d'avaries, furoncles, etc. Comme je ne puis donner un long effort tous les jours mais qu'il me faut sans cesse faire attention sans quoi je dois bientôt payer pour tout excès commis, je ne vois pas le temps que je pourrais consacrer à confectionner un agrandisseur et surtout à me familiariser avec ce travail.

Et enfin, si peu que soit \$ 4,00, je suis cassé pour un bon bout de temps et talonné par mes créanciers qui ne cessent de crier à ma porte : « paye, \$ 20, *pay*, \$ 20, paye ! »

Dis-moi combien tu comptes faire d'agrandissements et à combien. Je remettrai à Marcelle le montant. Quant aux films, je suppose que Marcelle a réglé l'affaire selon l'arrangement que j'ai suggéré, en remplacement des graines que je lui procure. J'ai oublié de lui en parler au dernier week-end.

J'ai vu Moïse hier et lui ai parlé au sujet d'une partie de sucre dimanche; cela lui convient. Je te souhaite d'y venir s'il fait beau.

Salut.

J'attends nouvelles d'agrandissements.

*Bien à toi,
de St-Denys*

À CLAUDE HURTUBISE

Sainte-Catherine, quelque part entre le 3 et le 6 mai 1940

Salut, noir assassin de vertus !

Pour la première fois en ces parages retirés se fait entendre le grelot persistant de grenouille. Et j'ai cru de mon devoir de t'en faire part. Il a fait une journée tiède avec orages abondants. Les dernières pluies et neiges fondues ont fait monter considérablement le niveau de la rivière qui ramasse les dernières glaces accrochées à ses berges et les charrie lentement sous un épais voile de brume. Temps tiède, eau froide, glace glacée; froid vs moins froid = vapeur = brume ou buée. À la fin du jour, on ne distinguait plus ce qui passait sur la rivière. Maintenant la buée a envahi toute la campagne; elle est très dense sur la rivière. Vagues masses dans la noirceur et la ligne des lumières de la route du village, qui ont de vastes halos, semble beaucoup plus rapprochée

qu'elles ne sont. Vague rappel des lumières de North Hatley par soir de brume. Sauf que cette nuit est fraîche, pleine du souffle de la neige des sous-bois. Et les grenouilles dégèlent. Il paraît que le bruit qu'elles font vient de leurs couilles qui sont à grelots et qu'elles agitent selon la loi de la nature en se frottant joyeusement la couenne.

*

Je présume que le printemps vous occupe (hum ! hum !) et vous entraîne sur routes et chemins, ce qui me vaut un silence impressionnant. J'espère que vous le briserez ici même, ce silence, de vos propres voix, très bientôt. À quelle date croyez-vous venir ? Je compte sur vous trois sans faute, et puisque Georges est inébranlable. Je lui ai suggéré de venir, à quoi il n'a même pas répondu, ce qui indique à quel point c'est hors de question.

Pour finir, je te souhaite courage et succès dans ta lutte contre la tentation thésaurique³⁶ et par ailleurs bonheur, femme, enfants... etc.

*Salut,
de St-Denys*

P.-S. J'apprends par Jean votre venue très prochaine. À la bonne heure !

36. Allusion à « Trésor », Géraldine Brown.

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, 8 juillet 1940

Mon cher Jean,

Ça aurait été plus agréable si vous aviez eu ce beau temps durant votre séjour ici. Hier je suis allé en canoë. Ai soupé sur une île après bain dans la rivière plutôt froide; puis sommes descendus cinq ou six milles sur la rivière. Ensuite, feu sur la grève, et retour assez tard. Le tout dans l'esprit de notre feu de l'autre soir, c'est-à-dire nul souci, repos, absence.

Je pars avec mon oncle vendredi le 12, pour un voyage sur le fleuve, dix jours. Nous descendrons au Saguenay, que nous remonterons durant une journée ou deux.

Papa va bien. J'espère le voir arriver cette semaine. Rien de nouveau.

*Bien le salut,
de St-Denys*

Sainte-Catherine, 30 mai 1941

Mon cher Jean,

Je suis inexcusable de ne t'avoir pas répondu plus tôt. Seule circonstance atténuante : je suis végétal.

J'imagine que par ces jours merveilleux Nécrophore s'échine sur les routes. Ici nous avons eu nombre de jours parfaits, quant à la température. Hier et aujourd'hui lumière incomparable, nuage d'une exquise légèreté et finesse.

Ton compagnon de route, de croupe, et de croûte, est-il toujours bon équilibriste et flegmatique des fesses ? Il m'a écrit au sujet de ses lunettes qu'il m'avait prêtées. Je ne les vois pas ici. J'espère qu'il les a trouvées.

As-tu pris tes piqûres contre la fièvre des foins ?

J'espère que tu vas mieux depuis que la saison te permet le maximum de déménagement.

Il n'y a pas grand'nouvelles ici. Papa est en vacances, un misérable dix-jours qui passent bien vite. Heureusement qu'il fait beau.

Les plantes sont en exceptionnelle santé, les pivoinies couvertes de boutons prometteurs, etc. Ça sera une bonne saison. Quelques fleurs déjà. (N'oublie pas, il y a dix jours de différence avec la région de Montréal.)

Sauf le bois, toutes les boutures et racines que tu m'as passées ont bien repris. Le muguet a même fait quelques fleurs.

Je suis bien content que Woodlands soit allé à quelqu'un qui, à ce que tu me dis, t'est sympathique.

Je dois aller porter ceci au bureau de poste. Dis à ces messieurs que je les salue et que je leur écrirai bientôt, c'est-à-dire...

*Mes amitiés,
de St-Denys*

À JEAN LE MOYNE

Sainte-Catherine, 29 juillet 1941

Mon cher Jean,

J'ai été bien content de recevoir de tes nouvelles, et ces détails de ton existence. J'espère que petit à petit ta chambre est mise en ordre et que tu y travailles avec plus de goût et de facilité. J'imagine en effet que le retour à ta chambre après une lourde journée de routine ne doit pas être toujours enthousiasmant, surtout quand il fait chaud. Mais ce que tu dis au sujet d'une réaction nécessaire dès maintenant afin de ne pas prendre le pli de la lâcheté, c'est bien juste. Tu dois être content de sentir tes forces se refaire plus claires grâce à cette hygiène de l'esprit, travail et curiosité. Je ne doute pas un instant que tu résisteras à l'enlisement. Je ne te vois pas en vieil abruti avec la mâchoire pendante !

*

Les nouvelles que tu me donnes de François, son accident, c'est assez inquiétant. Tiens-moi au courant.

*

J'ai reçu un mot de Georges qui semble être bien quoique un peu affaissé par la chaleur, et fatigué par les travaux qu'il fait faire. De Claude je n'ai pas de nouvelles, mais j'ai reçu son Schwob et son Sforza. Robert a pensé venir faire un tour durant ses vacances. Je n'ai pas reçu de nouvelles précises.

Rien de neuf ici. Entretien des terrains, ce qui ne représente pas beaucoup de travail, une ou deux heures par jour, et encore pas régulièrement. Je lis très peu. Ma santé est bonne; j'engraisse, mais ça n'est pas encore incommodant !

*

J'ai vu Anne Hébert quelques fois. Elle a l'air bien, elle a la figure bien ronde, comme on ne l'avait jamais vue ! Elle prend du poids. Cependant, elle est toujours au lit, étendue, et même de s'asseoir un peu longtemps lui occasionne des douleurs. Je ne sais du tout comment cela va aboutir. Si tu as un moment écris-lui : cela lui fera bien plaisir. Je lui ai passé l'ouvrage du père Philipon sur Sœur Ste-Élisabeth de la Trinité. Elle a beaucoup aimé cela.

Cousin Maurice est bien fatigué, il a eu un frisson il y a une semaine. Cela n'a pas eu de suites, mais cela dénote la faiblesse. Il ne peut prendre de vacances car c'est la saison active pour le tourisme. Toutefois il a souvent des voyages à faire et cela lui fait du bien.

Mon oncle Prévost est bien.
Voilà les nouvelles de mon comté.
Salue pour moi ces messieurs.

*Mon meilleur souvenir,
de St-Denys*

Il n'y a pas d'événement particulier qui explique le long silence qui suit cette lettre. Garneau revoit ses amis à automne 1941 pendant un court séjour à Montréal, ainsi que l'année suivante. Il passe les hivers de 1941-42 et de 1942-43 en compagnie de ses parents, à Sainte-Catherine, sans envoyer une lettre. Comme son silence se prolonge, ses amis lui annoncent qu'ils viendront lui rendre visite. Voici sa réponse :

À ROBERT ÉLIE

Sainte-Catherine, 21 août 1943

Ne venez pas me voir.

de St-Denys

Deux mois plus tard, le 24 octobre 1943, Garneau meurt dans des circonstances mystérieuses. Ce jour-là, durant une promenade en canot sur la rivière Jacques-Cartier, il fait escale sur la terre de Joseph-Louis Boucher pour tenter de surmonter un épuisement et il s'effondre sur le rivage. Tout porte à croire qu'il a succombé à une crise cardiaque. Il avait 31 ans.



VIE DE GARNEAU

- 1910** Paul Garneau épouse Hermine Prévost à Montréal.
- 1911** Naissance de Pauline Garneau.
- 1912** *13 juin*. Naissance d'Hector de Saint-Denys Garneau à Montréal.
- 1915** Naissance de son frère Paul (junior).
- 1916** Les parents de Garneau achètent le manoir de Sainte-Catherine-de-Fossambault (aujourd'hui Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier) où ils s'installent avec leurs enfants.
- 1922** Naissance de son frère Jean. La famille déménage à Québec. Garneau entre au couvent du Bon-Pasteur.
- 1923** Retour à Montréal. Garneau étudie au collège Sainte-Marie.
- 1924** Il entre au collège anglophone de Loyola. Cours à l'École des beaux-arts de Montréal.
- 1926** Garneau quitte le collège Loyola.
- 1927 -** Études au collège Sainte-Marie et Jean-de-
- 1931** Brébeuf. C'est durant cette période qu'il rencontre la plupart de ceux qui vont devenir ses correspondants.

- 1932** Garneau est diagnostiqué avec une maladie du cœur, une lésion. Il abandonne son année scolaire. Reprend ses études au collège Sainte-Marie en septembre.
- 1933** Il monte deux pièces de théâtre à Sainte-Catherine. Commence sa première année en philosophie au collège Sainte-Marie, mais abandonne définitivement ses études à l'automne.
- 1934** Fondation de la revue *La Relève* avec Robert Charbonneau et Paul Beaulieu. Monte des farces de Molière à Sainte-Catherine en août. Appendicectomie.
- 1935** Garneau rédige son journal et entretient sa correspondance. Il assiste à des concerts et à quelques expositions. Peint activement. Monte une comédie de Tristan Bernard *L'Anglais tel qu'on le parle* et *Le Malade imaginaire* de Molière.

- 1937** Parution de *Regards et jeux dans l'espace*, imprimé à compte d'auteur. Quelques semaines après, Garneau tente de brûler les exemplaires de son livre. Son père intervient pour le convaincre d'arrêter. Il retire la plupart des exemplaires mis en consigne dans les librairies de Montréal. Voyage en France en juillet.
- 1938** Il annonce à ses amis qu'il ne veut plus rien publier. Il rédige son journal, s'occupe de sa correspondance et fait des travaux manuels à Sainte-Catherine.
- 1940** Garneau s'occupe de travaux manuels, dessine des cartes pour des amis et membres de la famille. Pratique la photographie, fait des randonnées à pied ou en ski.
- 1942** Convoqué le pour service militaire, il est exempté en raison de sa lésion cardiaque.
- 1943** *24 octobre*. Garneau meurt d'une crise cardiaque sur le bord de la rivière Jacques-Cartier.

L'Index a été fondé par
Louis Letiecq en 2015.



Direction littéraire
Mariève Isabel et Louis Letiecq

Édition
Louis Letiecq

Révision linguistique et correction d'épreuves
Jean-Michel Béchard, Mariève Isabel
Daniel Lapalme et Louis Letiecq

Design graphique et mise en page
Atelier Mille Mille

Photographies
François Maisonneuve

Portrait de Saint-Denys Garneau
Bibliothèque et Archives Canada

lindexditions.com

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales

du Québec, 2021

Bibliothèque et Archives Canada, 2021

**CATALOGAGE AVANT PUBLICATION
DE BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES
DU QUÉBEC ET BIBLIOTHÈQUE
ET ARCHIVES CANADA**

TITRE

Lettres sur la nature / rédigé par Saint-Denys
Garneau ; sous la direction de Mariève Isabel et
Louis Letiecq ; préface de Mariève Isabel.

NOMS

Garneau, Saint-Denys, 1912-1943, auteur. |
Isabel, Mariève, 1979- éditeur intellectuel, préfa-
cier. | Letiecq, Louis, 1970- éditeur intellectuel.

DESCRIPTION

Mention de collection: Nature writing |
Comprend des références bibliographiques.

IDENTIFIANTS

Canadiana 20200096427 |
ISBN 978-2-9815201-6-6

VEDETTES-MATIÈRE

RVM: Garneau, Saint-Denys, 1912-1943—
Correspondance. | RVM: Correspondance
privée. | RVM: Lettres (Correspondance) |
RVMGF: Correspondance privée.

CLASSIFICATION

LCC PS8513.A75 Z48 2021
CDD C841/.52—dc23

Tous droits réservés.
La réutilisation de cette œuvre, en partie
ou en entier, ou son adaptation,
sans la permission écrite de l'éditeur,
est strictement interdite.

Imprimé au Canada.

L'INDEX

Lettres sur la nature a été composé en Clifford,
une police de caractère dessinée par Akira
Kobayashi en 1999 et en Moderat, une police
de caractère dessinée par Fabian Fohrer et
Fabian Huber entre 2015 et 2019.

LETTRES SUR LA NATURE

Ce recueil réunit des lettres que Saint-Denys Garneau a écrites sur la nature, un sujet constant autant dans son œuvre littéraire que dans ses peintures.

En 1927, quand débute cette correspondance, Garneau a 15 ans. Il est étudiant au collège Sainte-Marie à Montréal. À cause de sa mauvaise santé, il doit interrompre plusieurs fois ses études et en 1933, durant sa première année de philosophie, il quitte définitivement le collège. Il se retire alors dans le manoir familial à Sainte-Catherine-de-Fossambault pour pratiquer un mode de vie marginal et désœuvré. C'est là qu'il développe une pensée tout à fait originale, l'une des premières occurrences de « Nature Writing » dans la littérature québécoise.

Ces lettres, d'une grande qualité littéraire, se lisent comme le roman d'une vie singulière, celle d'un poète de la nature.



9 782981 520166